JUNKPAGE

ALORS... ON DANSE ?

Numéro 32
MARS 2016
Gratuit

RANGE ROVER EVOQUE MARK III

ADAPTÉ À LA JUNGLE URBAINE.

LAND ROVER

ABOVE & BEYOND

Sa ligne extérieure est sublimée par le nouveau dessin de sa calandre et de son pare-chocs avant. À la fois plus économe en carburant et diminuant nettement ses émissions de CO_2, la nouvelle motorisation Ingenium répond avec efficacité à la moindre de vos exigences. Ajoutez à cela le système All Terrain Progress Control et il fera preuve d'une agilité hors pair, évitant tous les pièges rencontrés au cœur de la jungle urbaine.

Land Rover AUTO REAL BORDEAUX

28, rue Jacques-Prévert - 33 700 MÉRIGNAC - **Rocade Sortie 10** - Tél. : 05 56 12 72 12

www.autoreal.fr

ABOVE AND BEYOND : Franchir de nouveaux horizons.

Consommation mixte Norme CE 1999/94 (L/100km) du Range Rover Evoque Mark III : de 4,2 à 7,8 - CO_2 (g/km) : de 113 à 181.

Sommaire

4 EN BREF

8 MUSIQUES
- **LE UN**
- **LES FEMMES S'EN MÊLENT**
- **FLAVIA COELHO**
- **THE HEARTLAND OF JAMES PETE JAMES**
- **FRANTIC CITY FESTIVAL**
- **SHAKE SHAKE GO**
- **WYMAN LOW**
- **THE LIMIÑANAS & PASCAL COMELADE**
- **A PLACE TO BURRY STRANGERS**
- **SHAKESPEARE'S SONGS**
- **ALEXANDRE THARAUD**
- **KOTARO FUKUMA**

18 ARTS
- **L'AVENIR DES FRAC**
- **BACCHANALES MODERNES**
- **À LUNDI !**
- **LA MAUVAISE RÉPUTATION**
- **JACQUES POLI**

26 SCÈNES
- **RODRIGO GARCIA**
- **BALLETS TROCKADÉRO**
- **KADER BELARBI**
- **LA CHÈVRE NOIRE**
- **BALLETS JAZZ MONTRÉAL**
- **DU CHIEN DANS LES DENTS**
- **CIE LES 13 LUNES & CIE MOUKA**

34 LITTÉRATURE

36 FORMES

38 ARCHITECTURE

40 GASTRONOMIE

42 JEUNE PUBLIC

44 ENTRETIEN
- **LAURE KALTENBACH**

46 LE PORTRAIT
- **PHILIPPE LACOURT**

JUNKPAGE N°32
Les Ballets Trockadéro de Monte Carlo,
du mardi 22 au mercredi 23 mars, 20h, Grand-Théâtre.
www.opera-bordeaux.com

© Sascha Vaughan

LE BLOC-NOTES de **Bruce Bégout**

DADA ÉTERNEL ET ÉPHÉMÈRE

Qu'y a-t-il de moins dada que de célébrer les cent ans de Dada ? Rien n'est plus éloigné de son esprit irrévérencieux que le goût des commémorations. Mais, pour nous, qui ne sommes que de simples observateurs distants et détachés de la contingence, cette date possède une signification.
Voilà un siècle, des artistes venus de toute l'Europe se retrouvaient à Zürich pour fuir la guerre et ses horreurs. Là, au Cabaret Voltaire, modeste arrière-salle sombre et enfumée de la conscience continentale, ils remettaient en question toutes les conventions de l'art et de la culture, subvertissant de l'intérieur la poésie, la peinture, la sculpture, jouant avec les codes et les canons, provoquant, exagérant, insultant, frôlant le rien, osant tout.

D.R.

Avec le recul, ce n'est pas seulement cette charge violente et géniale contre la bêtise bourgeoise et l'impérialisme occidental, le geste nihiliste de retourner le vide et le mal contre ses auteurs, qui frappent dans le mouvement dada des Tzara, Ball, Arp, Janco ou Huelsenbeck, mais aussi l'extrême créativité de leur entreprise.
Dada a été moins nihiliste que créatif, plus producteur que destructeur. Certes, il a fallu passer par la phase de la suppression joyeuse des formules éculées du récit, du vers, de la figuration, par les délices du vandalisme, mais cela a libéré une énergie et surtout un désir de formes nouvelles, une expérimentation folle des matières, des sons, des supports. La poésie sonore, la sculpture non-figurative, la danse libre, le spectacle total, le happening et l'installation sont nés avec Dada.
Dada a aussi et principalement affranchi la pratique artistique de la *justification*, des formes de légitimation culturelle par la désignation officielle d'un style, d'un courant, d'une thèse. Dada s'est d'emblée insurgé contre le dadaïsme, contre la possible récupération d'une volonté totale de création par un quelconque système d'argumentation, si subtil et juste soit-il. C'est cette critique épidermique de l'institution qu'a portée à son point d'incandescence Dada, et qui marque durablement le champ de l'art et de la culture.
À cet égard, Dada a fait de la provocation une arme décisive. Pas seulement, comme on l'avance souvent, pour choquer le goût petit-bourgeois fait de convenances et de bienséances, mais aussi pour libérer radicalement le geste et la parole des individus d'un contexte médiatique de communication qui, apparaissant avec la société industrielle et spectaculaire, a imposé un cadre de signification donné à toute manifestation publique.
Dada a été essentiellement soucieux d'échapper à cette gangue invisible du « culturellement admissible », à savoir au produit lénifiant et standard, pas seulement de la mentalité étriquée, mais aussi et surtout du nivellement marchand et étatique qui la fonde. Or, force est de reconnaître que la puissance de conformation du goût officiel, laquelle, se déguisant sous la pseudo-diversité du marché, ne cesse d'imposer quelques règles toujours identiques à l'expression humaine, est plus forte que jamais.
Dada a eu l'intuition géniale d'un totalitarisme nouveau, celui du sens plat, conforme et dominant, de la culture comme instrument de pacification et de divertissement social. Face à ce monstre sans visage, il a éructé et craché, mais aussi construit, écrit, chanté, dansé et ri, beaucoup ri, d'un rire dionysiaque et chaotique, d'un rire sauvage et contagieux.

Prochain numéro **le 29 mars**

Suivez **JUNK**PAGE en ligne sur **tumblr.** > *journaljunkpage.tumblr.com*
issuu > issuu.com
> Junkpage

JUNKPAGE est une publication sans publi-rédactionnel d'Évidence Éditions ; SARL au capital de 1 000 €, 32, place Pey-Berland, 33 000 Bordeaux, immatriculation : 791 986 797, RCS Bordeaux. **Tirage :** 20 000 exemplaires.
Directeur de publication : ***Vincent Filet*** / **Rédaction en chef :** ***Vincent Filet & Franck Tallon***, redac.chef@junkpage.fr 05 56 38 03 24 / **Direction artistique & design :** ***Franck Tallon***, contact@francktallon.com / **Assistantes :** ***Emmanuelle March***, ***Isabelle Minbielle*** / Ont collaboré à ce numéro : ***Julien d'Abrigeon Arnaud d'Armagnac, Didier Arnaudet, Bruce Bégout, Marc A. Bertin, Sandrine Chatelier, Anne Clark, Henry Clemens, Guillaume Gwardeath, Benoît Hermet, Guillaume Laidain, Anna Maisonneuve, Éloi Morterol, Olivier Pène, Stéphanie Pichon, Jeanne Quéheillard, Joël Raffier, Xavier Rosan, José Ruiz, Fanny Soubiran*** / Fondateurs et associés : ***Christelle Cazaubon***, ***Clémence Blochet***, ***Alain Lawless***, ***Serge Demidoff***, ***Vincent Filet*** et ***Franck Tallon*** / Publicité : ***Valérie Bonnafoux***, v.bonnafoux@junkpage.fr, 06 58 65 22 05 et ***Vincent Filet***, vincent.filet@junkpage.fr
Impression : Roularta Printing. Papier issu des forêts gérées durablement (PEFC) / **Dépôt légal à parution – ISSN 2268-6126** - OJD en cours
L'éditeur décline toute responsabilité quant aux visuels, photos, libellés des annonces, fournis par ses annonceurs, omissions ou erreurs figurant dans cette publication. Tous droits d'auteur réservés pour tous pays, toute reproduction, même partielle, par quelque procédé que ce soit, ainsi que l'enregistrement d'informations par système de traitement de données à des fins professionnelles sont interdits et donnent lieu à des sanctions pénales. Ne pas jeter sur la voie publique.

D.R.

PALETTE

« Brun de rose : de la terre aux territoires », voici le nuance mise à l'honneur à l'occasion de la 6e Académie de la couleur, le 18 mars, à l'auditorium du Musée d'Aquitaine. Cette harmonie entre force et douceur composée d'auburn, de beiges, de châtains, de rouille ou de caramel évoque les pigments des origines, ancrés dans la terre, jusqu'aux tendances les plus actuelles, cosmétique ou matériaux innovants ! Après le design des villes ou les écritures urbaines, l'édition 2016 interroge lors de tables rondes et de conférences notre environnement.

6e Académie de la couleur,
vendredi 18 mars, 9 h-19 h,
Auditorium, Musée d'Aquitaine.
www.academiedelacouleur.org

© Joël Peyrou

CLICHÉS

Le collectif de photographes Les Associés s'associe à la ville de Mérignac pour un rendez-vous culturel, Les Voyages immobiles, réunissant auteurs et public autour de la projection de films photographiques, afin d'échanger autour d'un thème commun. En 2016, un cycle de quatre projections est programmé le samedi, entre 15 h et 17 h, à l'auditorium de la médiathèque de Mérignac. Le thème retenu est « À l'échelle d'une Métropole ». Pour la première, le 12 mars, le sujet est la ville-flux avec les travaux de Joël Peyrou et de Sébastien Sindeu autour du périphérique parisien.

Les Voyages immobiles,
samedi 12 mars, 15 h, auditorium
de la médiathèque, Mérignac.
www.lesassocies.net

© Yom & Wang-Li

RETOUR

Après une saison d'absence, le Festin revient à l'essence même du festival et à ses premières amours musicales pour faire découvrir des propositions vivantes en état d'exploration. Au menu : de la découverte, du défi, de l'inédit. Toutefois, que serait le Festin sans ses fameuses « Cartes Blanches » et sans un peu d'impromptu circassien ? Place donc à un cocktail unique de trois jours à l'Espace culturel de Créon, investi de fond en comble par une équipe de bénévoles passionnés et plus motivés que jamais de retrouver l'énergie printanière pour un renouveau artistique.

Le Festin, du vendredi 25 au
dimanche 27 mars, Espace culturel,
Créon.
www.lefestinmusik.com

© Véronique Laban

USA

En écho à la programmation de la pièce *Dialogue with Rothko* par Carolyn Carlson, samedi 19 mars à 20 h 30, au Galet, le Pôle culturel de Camponac convie le public à un moment de rencontre samedi 12 mars, à 11 h, autour de l'œuvre du maître américain de l'expressionisme abstrait, animé par la plasticienne Véronique Laban. Entrée libre sur réservation (05 57 93 65 40 – kiosque@mairie-pessac.fr).
Carolyn Carlson sera, elle, vendredi 18 mars, à l'Auditorium de la médiathèque Jacques Ellul, à l'occasion d'un échange autour de son parcours.

Écho à Rothko, du samedi
5 au samedi 19 mars, Pôle culturel
de Camponac / Médiathèque Jacques
Ellul, Pessac.
www.pessac.fr

© Eva

AUTO-MATES

Du 16 au 19 mars, Côté sciences Air & Espace (antenne de Cap Sciences) concocte une semaine dédiée à la robotique ! Ateliers (faire connaissance avec le robot Thymio), films (notamment *Eva* de Kike Maíllo), débats (« l'humain augmenté par exemple »), rencontres, soirée, exposition des sculptures de Thierry Lacroix, battles de danse hip-hop… Différentes actions proposées à tous les publics pour tout savoir sur un sujet de plus en plus présent dans notre quotidien. De quoi éveiller la curiosité et faire changer le regard sur cet avenir du futur.

Semaine de la robotique,
du mercredi 16 au samedi 19 mars,
Côté sciences Air & Espace, Mérignac.
www.cap-sciences.net

D.R.

ÉCHANGE

Écrivaine (*Le Ras-le-bol des Super Women*, 1987 ; *Lettre à mon fils*, 1990 ; *La Prisonnière*, 1999 ; *Victor*, 2007 ; *Helena Rubinstein, la femme qui inventa la beauté*, 2010), journaliste (éditorialiste et grand reporter au magazine *ELLE* jusqu'en 2012), scénariste (*Le Bureau des affaires sexistes*, avec Isabelle Nanty), Michèle Fitoussi s'est intéressée aux droits des femmes et aux combats pour l'égalité en France et dans le monde. Elle sera l'invitée d'Olivier Mony, le 9 mars, dans le cadre des Conversations au Carré à Saint-Médard-en-Jalles.

Conversations au Carré,
mercredi 9 mars, 19 h 30, Le Carré,
Saint-Médard-en-Jalles.
www.saint-medard-en-jalles.fr

© Nahia Garat

2 X 5

Cinq instants de vie de couple – tous singuliers – interprétés avec intensité et justesse par Mercedes Sanz et Nicolas Vayssié. Le couple et ses non-dits, le couple et ses espoirs, ses rêves, ses joies et ses malheurs. Autant de « petites » tragédies dont il ne s'agit pas, ici, d'exploiter l'aspect violent mais destinées à mettre en lumière la part de mystère inhérente à l'être humain. Des tragédies, certes, mais toujours empreintes de pudeur et dont Henri Bonnithon a voulu souligner les traits d'humour qui, immanquablement, s'en dégagent.

***Faits d'hiver*, compagnie Apsaras**,
du mercredi 9 au samedi 19 mars
(relâche les 13, 14 et 15), 20 h 30,
Le Cerisier.
www.lecerisier.org

D.R.

VORTEX

Les 19 et 20 mars, Bruit du frigo organise une expérimentation urbaine qui prendra la forme d'un parc d'attractions sous l'Estacade, ouvrage ferroviaire construit par SNCF Réseau sur le quartier du Bas-Cenon. L'objectif ? Reconquérir et révéler ce lieu au plus grand nombre et expérimenter son potentiel d'usages et d'espace public en devenir. Sa forme longiligne, son gigantisme, l'omniprésence du train sont autant d'aspects qui en font un endroit évocateur de mobilité, d'aventures et de voyages.
En résumé : l'Estacade, un parc d'attractions urbain à inventer !

L'Estacade, un parc d'attractions inédit, du samedi 19 au dimanche
20 mars, Cenon.
www.bruitdufrigo.com

→ **Débat public « L'homme n'a point de port »**

Diogo Sardinha - philosophe

2005-2015, une décennie de violences politiques ?

→ **4 mars à 19h** Entrée libre sur réservation

Organisé par l'**Université Bordeaux Montaigne**, le **TnBA** et la **Librairie Mollat**

→ **Théâtre**

Sœurs

Texte & mise en scène **Wajdi Mouawad**

8 → 12 mars

Aussi crédible en quinqua québécoise survoltée qu'en immigrée libanaise virago, Annick Bergeron donne chair et âme à ces sœurs de combat.

→ **Danse - Au Cuvier - Artigues-près-Bordeaux**

Nos Solitudes

Conception, chorégraphie **Julie Nioche**

15 & 16 mars

Au carrefour de la danse, des arts plastiques et du cirque, une danse de l'épreuve entre fragilité et maîtrise.

En partenariat avec **Le Cuvier – Centre de Développement Chorégraphique d'Aquitaine - Artigues-près-Bordeaux**

→ **Théâtre**

4

Conception et direction **Rodrigo García**

16 → 18 mars

Entre « Jardin des délices » à la Jérôme Bosch et observation acerbe du monde contemporain, les obsessions et l'humour provocateur de Rodrigo García vont encore une fois enthousiasmer ou offusquer.

En espagnol surtitré en français

Déconseillé aux - 16 ans → Les images et propos du spectacle peuvent choquer certaines sensibilités.

→ **Théâtre**

J'ai dans mon cœur un General Motors

création production TnBA

Une création de **Vous êtes ici**
Mise en scène **Julien Villa**

9 → 19 mars

Un jeune ouvrier noir, Berry Gordy a dans son cœur un General Motors. Dans les années 60, il produit de la musique, comme on fabrique des voitures, à la chaîne. Une comédie « Motown » aussi explosive et décapante qu'un vieux vinyle.

→ **Théâtre en famille**

L'Arche part à 8 heures

Texte **Ulrich Hub**
Mise en scène **Betty Heurtebise**

22 → 25 mars

Au rythme de la fantaisie, de l'humour et de chansons endiablées, un véritable traité de philosophie à destination des enfants profondément réjouissant.

À partir de 7 ans

→ **Théâtre**

Sandre

Monologue pour un homme

Texte **Solenn Denis**
Mise en scène **Collectif Denisyak**

22 mars → 2 avril

Une femme se raconte : jeune fille amoureuse, épouse, mère… Dans un flot maladroit, elle dit l'amour, les promesses faites et trahies, le mari qui la trompe. Alors, cet enfant qu'elle porte dans son ventre, le troisième, elle n'en veut pas, elle le tuera. C'est un homme, Erwan Daouphars, qui incarne cette femme brisée, hantée par ses souvenirs. Une plongée sensible dans les blessures de l'âme humaine.

TnBA

Programme
& billetterie en ligne
www.tnba.org

Renseignements
du mardi au samedi,
de 13h à 19h
05 56 33 36 80

Théâtre du Port de la Lune
Direction Catherine Marnas

design franck tallon

© Mathias G'Bamyv

© *Una Lucertola con la pelle di donna*

RYTHMES

Depuis 2008, le petit festival bordelais Swing Art a gagné ses galons. Preuve en est : de plus en plus de danseurs viennent de toute la France mais aussi de l'étranger pour profiter des stages, des soirées, des concerts et du off. Cette année la liste des professeurs invités force encore le respect : Frida Segerdahl, Skye Humphries, Maeva Truntzer, William Mauvais, Lisa Clarke, Fabien Vrillon, Chloé Boucard, Peter Wishart, Soraya Benac et Miles Houngbossa. Soit un week-end survolté entre danse, jazz et blues pour néophytes et professionnels.

9e Swing Art Festival, du vendredi 18 au dimanche 20 mars, Halle des Chartrons.
www.swingtime.fr

Antonin Artaud, 1926 - D. R.

DES MOTS

La 17e édition du Marché de la Poésie de Bordeaux se déroulera sous la Halle des Chartrons, du 5 au 13 mars, sous l'égide du Printemps des Poètes dont le thème cette année est « Le Grand Vingtième Siècle ». Parmi les temps forts : une soirée dédiée à Antonin Artaud avec une conférence du philosophe Mehdi Belhaj Kacem et des lectures par Gérard Tiberghien ; un hommage à Aimé Césaire avec Daniel Maximin ; une table ronde avec Patrick Deville, Ernest Pignon-Ernest et André Velter… En clôture, du 12 au 13 mars, le Marché du Livre de Poésie, des Poètes et des Éditeurs.

Marché de la Poésie de Bordeaux, du samedi 5 au dimanche 13 mars, Halle des Chartrons.
poesiebordeaux.fr

D.R.

VINYLE

Avec plus de 80 exposants venus de toute la France comme de l'étranger, l'inusable salon international du disque de Bordeaux s'affiche comme la plus grande manifestation du Sud-Ouest dans sa spécialité. Ainsi, du 12 au 13 mars, les quelques 2 500 visiteurs attendus auront tout loisir de musarder à la recherche de l'album tant désiré et ce quel que soit le genre musical ou le support bien que le microsillon reçoive les faveurs du public éclairé en la matière. Un peu comme si Amoeba Music quittait son fief de Telegraph Avenue, à Berkeley, le temps d'un week-end.

53e salon international du disque de Bordeaux, du samedi 12 au dimanche 13 mars, Espace du Lac – Parc des expositions.
www.salondudisquedebordeaux.com

D.R.

APPEL

Le Festival International de Contis prépare sa 21e édition, du 9 au 13 juin, à Contis-plage. Parrainé par la commission nationale française de l'UNESCO, cette manifestation mets autant à l'honneur films d'Europe, d'Afrique et des Amériques qu'avant-premières nationales, arts visuels, spectacles, performances et débats. Dans le cadre de la compétition européenne de courts-métrages, les inscriptions sont d'ores et déjà ouvertes. Modalités et renseignements disponibles en ligne. Attention, la date limite d'inscription est fixée au 1er avril 2016 !

www.cinema-contis.fr

GIALLO

Si le culte voué à Lucio Fulci est tributaire de sa tétralogie consacrée aux morts-vivants (*L'Enfer des Zombies*, *L'Au-delà*…), on aurait tort de négliger, au sein d'une longue carrière protéiforme, une série de *gialli* atypiques dont *Le Venin de la peur* (*Una Lucertola con la pelle di donna*, 1971) constitue l'incontestable aboutissement. Tout y est condensé : machination policière, étalage psychédélique de l'inconscient, assassinats ritualisés, volutes musicales envoûtantes signées Ennio Morricone et, au cœur de l'intrigue, toujours, la femme (la sublime Florinda Bolkan).

Lune Noire#7 : *Le Venin de la peur*, mercredi 9 mars, 20 h 45, Utopia.
www.lunenoire.org

D.R.

CHINE

Du 5 au 6 mars, les Puces bordelaises, le rendez-vous de la belle brocante et des antiquités, retrouvent le parc des Expositions pour le plus grand bonheur des chineurs et des amateurs de pièces rares. 150 professionnels pour une large variété d'objets et de mobiliers de toutes les époques – XVIIIe, XIXe et XXe – linge ancien, luminaires, tableaux, art populaire, céramiques, miroirs, objets de marine, verrerie, vaisselle, bibelots… L'expert M. Venot se tient à disposition des visiteurs qui pourront recueillir son avis sur l'authenticité des marchandises.

Les Puces Bordelaises, du samedi 5 au dimanche 6 mars, de 10 h à 19 h, parc des expositions de Bordeaux Lac.
www.agora-evenements.fr

EN-CUEN-TROS

Du 9 au 15 mars, les Rencontres du Cinéma latino-américain s'invitent à Pessac au Cinéma Jean-Eustache. Associant à la passion du cinéma des projets de solidarité, cette manifestation offre un regard sur la production indépendante sud-américaine à travers un programme composé de 15 fictions et de documentaires – 6 films sélectionnés en compétition pour remporter 2 prix (le Prix du Jury étudiant et le Prix du Public). Deux thématiques à l'honneur cette année : « Les femmes, devant et derrière la caméra » et « L'Argentine, 40 ans après la dictature ».

33e Rencontres du Cinéma latino-américain, du mercredi 9 au mardi 15 mars, cinéma Jean Eustache, Pessac.
www.fal33.org

D.R.

PARCOURS

Du collège au Master, l'enseigne Boesner organise, le 12 mars, son 4e Forum des formations artistiques. Objectifs avoués : découvrir les écoles formant à l'art appliqué (graphisme, à la publicité et à la communication, à la mode, au cinéma, au dessin animé, aux jeux vidéo, au design), prendre part à des ateliers pour s'initier aux produits de marques emblématiques (Canson, Liquitex, Promarker, Copic, Posca, Staedtler et Faber-Castell), rencontrer et échanger avec des élèves des établissements présents.

4e Forum Boesner des formations, samedi 12 mars, 10 h-17 h, Boesner Bordeaux.
www.boesner.fr

TO LIKE

Votre magazine culturel préféré est présent sur les réseaux sociaux. Outre tumblr qui vous permet de consulter chaque numéro archivé, vous pouvez désormais retrouver *JUNKPAGE* au quotidien sur Facebook. Au programme : les coups de cœur de la rédaction, les actualités culturelles du jour, des places à gagner en collaboration avec nos partenaires, des cadeaux (le déjà culte sac en toile !), mais aussi un relais d'informations bienvenu pour nous faire partager vos projets, manifestations et événements. Alors, qu'attendez-vous pour nous « liker » ?

facebook > Junkpage

3IS
BORDEAUX
INSTITUT INTERNATIONAL
IMAGE & SON

CINÉMA ET AUDIOVISUEL

Etudes supérieures en 3 ans
Titres certifiés niveaux II et III

SON

TECHNIQUES DU SPECTACLE

Accessible sans le Bac
Titre certifié niveau IV

JOURNÉES PORTES OUVERTES

SAMEDI 12 MARS
MERCREDI 6 AVRIL
MERCREDI 18 MAI
DE 10H À 17H

Rue des Terres Neuves - Bègles
Tram C - Arrêt Terres Neuves
05 56 51 90 30
3isbordeaux.fr

D.R.

Ensemble composé de vingt-cinq musiciens bordelais issus de différentes scènes musicales improvisées (électro, contemporain, rock expérimental, free jazz), le UN organise son deuxième rendez-vous à la halle des Chartrons du 25 au 27 mars. Propos recueillis par **Sandrine Chatelier**

UN EST MULTIPLE

Assister à un concert du UN est une expérience : on y trouve des textures que l'on n'a pas l'habitude d'entendre. On découvre une masse sonore très particulière où cohabitent toutes sortes d'instruments, acoustiques, électroniques ou fabriqués par les musiciens, et même des voix. Assister à un concert du UN, c'est aussi une expérience visuelle : la première chose qui frappe, c'est le rapport physique aux instruments. Ce sont tous des improvisateurs ayant développé des pratiques étonnantes de jeu, de détournement de leur instrument et qui mettent leur réflexion dans un collectif pour écrire de la musique. Et puis, en dehors des orchestres symphoniques, on voit rarement un tel nombre de musiciens. Découverte du UN, accompagné par Einstein on the Beach, avec son directeur artistique, le musicien David Chiesa (contrebasse, basse et cadre de piano amplifié).

Comment est né le UN ?
Rentré à Bordeaux après dix ans d'absence, j'ai vu foison de musiciens super-intéressants et dans plein de styles musicaux différents. Je me suis dit que ce serait fantastique de réunir tous ces gens, d'essayer d'inventer une musique. J'en ai parlé aux batteurs Mathias Pontevia et Didier Lasserre. Cet orchestre n'a pas été monté pour obtenir un *instrumentarium* homogène, mais en fonction d'affinités artistiques et amicales. Au début, en 2014, on était une quinzaine ; maintenant, on est vingt-cinq. Depuis quinze ans, on assiste à un appauvrissement des propositions artistiques. Pour des raisons économiques, on nous demande des projets de plus en plus petits. Du coup, on a à peu près tout le temps la même chose. Aujourd'hui, un trio, ça devient très osé à faire tourner. C'est particulièrement vrai dans le domaine de l'expérimentation. C'est super-important de proposer des formes qui sont outrancièrement plus grandes. Cela développe le champ artistique et créatif et ça devient une vraie pratique d'orchestre. Et un pied de nez à tout ça !

Pourquoi avoir baptisé cet ensemble le UN ?
Je trouvais drôle que vingt-cinq musiciens, cela ne fasse qu'un seul ! Tous les musiciens sont extrêmement différents : de 24 à 60 ans, de l'autodidacte au premier Prix de conservatoire. Peu savent lire la musique au sens classique du terme, c'est-à-dire le solfège. Mais tous ont un point commun : une pratique musicale professionnelle et très personnelle ; une approche très physique de l'instrument, très impliquée. Ils expérimentent de nouvelles manières de l'utiliser, font des recherches. Ce sont des virtuoses.

Avec de telles différences, comment jouez-vous ensemble ?
On travaille sur une écriture commune : les partitions graphiques. Cela peut être un signe qui signifie « un seul son, droit ». Pour le faire grossir, on le dessine différemment. Le tout situé dans une grille qui indique grave, médium et aigu, par exemple. Les partitions graphiques existent depuis très longtemps. C'est un des systèmes d'écriture. Beaucoup de compositeurs ont compris que l'écriture solfégique n'était pas la bonne façon pour donner des indications de jeu. C'est aussi une histoire d'échanges : le compositeur donne des indications à l'interprète et lui fait confiance. Dans un tel orchestre, il y a aussi un travail de placement et d'écoute différent au sein de l'ensemble. On peut davantage prendre une position de soliste.

« Cet orchestre n'a pas été monté pour obtenir un instrumentarium homogène, mais en fonction d'affinités artistiques et amicales. »

Que jouez-vous ?
Ce qui nous intéresse, c'est de ne jouer que des compositeurs vivants, du XXIe siècle, et de travailler avec eux, sur des créations composées pour l'*instrumentarium* du UN. On pourrait qualifier cette musique de *contemporaine*. Mais on n'aime pas trop car c'est très connoté. La musique *contemporaine* ne l'est plus trop. C'est celle des années 1940-1950, voire avant. J'ai tendance à dire musique d'aujourd'hui, mais je ne sais pas si ça dit quelque chose à grand monde !

Après celui de novembre 2014, en quoi consiste ce deuxième événement UN à la halle des Chartrons ?
C'est un rendez-vous qui se veut pérenne et annuel autour des créations de l'ensemble. Il s'agit aussi de faire un focus sur les artistes qui s'intéressent à ces formes de musique.
Cette année, le samedi, nous invitons un grand ensemble d'improvisateurs québécois (quinze musiciens), le GGRIL. Pour clore la soirée, nous nous associerons pour jouer la pièce de Mathias Pontevia, *Tenir par là*, un puissant crescendo sous forme de drone vibratoire joué par quarante musiciens ! Je suis aussi très intéressé par la transversalité des pratiques, notamment le rapport à l'image. En ouverture, le vendredi, Bertrand Grimaud de l'association Monoquini proposera une double projection 16 mm d'un film muet *Declarative Mode* de Paul Sharits (1976-77) complètement en lien avec la pièce jouée ensuite, *Points sans surface* de Jean-Luc Guionnet. Les trois jours se finiront par un bal avec le Parti Collectif puis un dancefloor et le set improvisé de « free funk'n'rock » de Black Andaluz.

Le UN Ensemble,
du vendredi 25 au dimanche 27 mars,
Halle des Chartrons.
unensemble.net

Vendredi 25 mars, 19 h 30, double projection de *Declarative Mode* de Paul Sharits (16 mm, États-Unis, 1976-77, couleur, muet, 40'), association Monoquini.
21 h : concert *Points sans surface* de Jean-Luc Guionnet, UN Ensemble (25 musiciens).

Samedi 26 mars, 20 h :
The Coast Opposite, Lionel Marchetti / UN, *Attentat*, David Chiesa / UN, *3LS4*, Mathias Pontevia / UN, *Improvisations*, le GGRIL, orchestre canadien, *Tenir par là* Mathias Pontevia / le GGRIL, UN (40 musiciens).

Dimanche 27 mars,
15 h : multiples du UN + invités + surprises
19 h : Bal avec le Parti Collectif
21 h : Dancefloor avec Black Andaluz

D.R.

Le sous-genre noise est assurément une des façons les plus étonnantes de faire sonner la musique rock, en planquant la mélodie derrière les masques grimaçants de la tension et de l'agressivité. De Zëro (ex-Deity Guns, Lyon) à Basement (Libourne), fidélités par-delà le mur du son.

NOISE
ANNÉE ZËRO

Si le nouvel et cinquième album de Zëro s'intitule *San Francisco*, c'est sans doute en référence au tremblement de terre qui ravagea la ville en 1906. Ou à l'immanence du prochain *Big One*. L'engloutissement dans les failles, toutes conduites de gaz en flammes. C'est peu de dire que violence contenue et atmosphères tendues sont des cordes à leur lyre. De lointains successeurs de Néron, en somme.

Le post-hardcore, voire le post-rock, ils en furent des initiateurs en République française : Zëro est une mutation de Bästard!, formation elle-même issue des Lyonnais Deity Guns, qui depuis la capitale des Gaules insufflait bruit d'artillerie et fureur païenne à un underground en quête de structuration (produits par Lee Ranaldo de Sonic Youth, en tournée avec Cop Shoot Cop, des concerts ayant marqué chaque spectateur au fer rouge, tout un solide CV).

Si leur musique est souvent qualifiée de « cinématographique », alors le film est un *snuff movie*. À présent en trio, les triple Zëro vont jusqu'à nous surprendre – et si ça se trouve, se surprennent eux-mêmes – à dérouler des plages contemplatives, façon jazz sous trip, et on pense à *Big Sur* et à Jack Kerouac dans sa cabane sur les bords du Pacifique : « À la vue du canyon en contrebas, quand nous descendons cette route de montagne, je me mords la lèvre, émerveillé mais aussi plein de mélancolie. »

Sur la pochette de *San Francisco*, les têtes des membres de Zëro sont effacées, comme grattées, pour ne plus devenir que des tâches décrépies dans le mur contre lequel les silhouettes ont pris appui. Des hommes sans visage à l'amerrissage.

Juste avant eux, à l'affiche, le trio libournais Basement ne doit pas sa place au hasard. Leur rock noise puissant, ils le font vrombir depuis leur formation en 1996 ; et encore avant, ils terrifiaient les bars bordelais avec leur combo Artur Kaos. Chant saturé, rythmique en acier trempé. Pas un boulon de leur machinerie ne s'est desserré malgré les années.

Pour parfaire le tropisme 90s, un bout de scène sera réservé à Done, venus en voisins du bayou blayais mais ne fantasmant que les clubs sombres de la banlieue de Boston ou de Washington. À peine une année de répétition, un premier maxi et une promesse faite aux fans fidèles à leurs amours soniques : « Chacun y reconnaîtra ce qu'il voudra bien y entendre : Girls Against Boys, Fugazi, Swans, voire Pixies »… Quand la musique sonne, elle ne triche pas, a affirmé un chanteur français. Quand elle dissone, le résultat peut aussi casser des briques.

Guillaume Gwardeath

Zëro + Basement + Done + Tellma + DJ set Black Bass Festival,
vendredi 11 mars, 19 h 30, I.Boat.
www.iboat.eu

Alexandre Tharaud © Marco Borggreve

Le compositeur allemand est à l'honneur à l'Auditorium avec Alexandre Tharaud le 15 mars et l'ensemble Pygmalion les 28 et 29 mars.

BACK TO BACH

Bach investit l'Auditorium et c'est Alexandre Tharaud qui ouvre ce mois pascal avec les *Variations Goldberg*, l'une des pièces les plus importantes pour clavecin. Composée au plus tard en 1740, dans les dix dernières années de vie du compositeur, elle inaugure une série d'œuvres monothématiques et contrapuntiques de sa musique instrumentale. Ces *Variations* offrent une très grande richesse de formes, d'harmonies, de rythmes et de raffinement technique.
Juste après le week-end de Pâques, l'ensemble Pygmalion de Raphaël Pichon, en résidence à l'Opéra de Bordeaux depuis 2014, jouera la *Passion selon saint Matthieu* (double chœur et orchestre). Pour beaucoup d'amateurs, cette pièce est considérée comme l'une des plus belles œuvres sacrées. Ce récitatif fut écrit entre 1727 et 1729, sans doute à l'occasion du Vendredi saint le 15 avril 1729. Il s'articule autour du récit de saint Matthieu chanté sous forme d'une psalmodie par un ténor (L'Évangéliste). La partition, construite en deux parties, est ponctuée par les interventions du chœur : les chorals qui symbolisent la pensée des croyants, les arias, airs chantés par les différents personnages, et les chœurs spontanés, plus véhéments, qui illustrent la réaction de la *turba* (« la foule »).
Le mode à la fois ample et intérieur de l'œuvre n'a sans doute guère été du goût du public de l'église Saint-Thomas de Leipzig où Bach fut titulaire de l'orgue de 1723 à sa mort, en 1750. Elle fut oubliée pendant près d'un siècle. Félix Mendelssohn la recréa en 1829 à Berlin où elle remporta un franc succès. Aujourd'hui, tout grand chef joue cette pièce monumentale de près de 2 h 45. **SC**

Alexandre Tharaud, ***Variations Goldberg***, mardi 15 mars, 20 h, Auditorium, salle Dutilleux.
Ensemble Pygmalion Chœur et Orchestre, direction de **Raphaël Pichon**, ***La Passion selon saint Matthieu***, du mardi 29 au mercredi 30 mars, 20 h, Auditorium, salle Dutilleux.
www.opera-bordeaux.com

D. R.

Ses concerts sont des moments de fièvre partagée. Flavia Coelho cultive l'image de la Brésilienne incandescente avec sa façon de jouer des styles et des genres sans complexe. De samba en hip-hop, elle embarque son monde vers une destination très carioca, au final.

ENFLAMMÉE

C'est à Paris qu'a fini par se poser la native de Rio de Janeiro, mais les villes ne sont que des lieux de passage pour la chanteuse. Avec la passion pour la musique comme composante essentielle. Passion développée dès son plus jeune âge, alors qu'à la maison tournaient en alternance les disques de Maria Bethânia, Nina Simone et Nina Hagen. Curieux mélange, oui, mais de ceux qui forgent les plus solides équipages.
Le théâtre des opérations, l'île de São Luís, sur cette côte du Nordeste, entre Belem et Fortaleza. Elle se nourrit de forró, puis à quatorze ans, après avoir rejoint son premier groupe, s'initie à des styles aussi différents que le hip-hop, le jazz et même le punk et le grunge. Il reste peu de ces apprentissages dans sa musique aujourd'hui. Peut-être la rage d'en découdre, car c'est bien sur la scène qu'apparaît Flavia dans sa totale mesure.
C'est d'abord à Rio qu'elle fera ses premières armes, seule, mais surtout à Paris où elle débarque en 2006. Là, elle reprend tout au début : la manche dans le métro, des ménages à droite à gauche, des gardes d'enfants, et re-métro… jusqu'à sa rencontre avec Pierre Bika Bika.
Le musicien camerounais lui enseigne les rythmes africains et elle publie en sa compagnie un premier album judicieusement nommé Bossa Muffin. Les rythmiques dub et ragga resteront sa marque de fabrique, enrichies au fil du temps de guitares mandingues. Le zouk trouve aussi sa place, tandis que la voix s'essaie au scat. Jamais à court d'idées, Flavia Coelho aime également s'asseoir au milieu de ses musiciens, pour de paisibles retrouvailles acoustiques. Elle seule sait ce qu'elle nous réserve pour son concert chez nous. **José Ruiz**

Flavia Coelho, vendredi 18 mars, 20 h 30, Espace Treulon, Bruges.
www.espacetreulon.fr

Kotaro Fukuma © T. Shimmura

Kotaro Fukuma et l'Insula Orchestra interprètent, au Pin Galant, deux œuvres phares du préromantisme : le Concerto n°4 et la Symphonie *héroïque* de Beethoven.

LUDWIG

La tournée « Beethoven héroïque » de l'Insula Orchestra s'arrête à Mérignac le 13 mars avec le pianiste Kotaro Fukuma, dont on avait pu apprécier le talent en 2013 pour l'Esprit du Piano. L'Insula Orchestra, né en 2012 sous la baguette de sa chef Laurence Equilbey, est spécialisé dans le répertoire classique et préromantique et joue sur instruments d'époque.
Le programme débute avec le *Concerto pour piano n°4* qui inaugure, en 1808, un genre nouveau, entre symphonie pour orchestre et fantaisie pour piano. Kotaro Fukuma joue sur un piano romantique et fait entendre ces sonorités singulières, où pour la première fois de l'histoire du genre, le piano commence seul face au silence de l'orchestre. Intimiste et pleine de lyrisme, l'œuvre surprend par son absence de pathos.
Puis, place à la *Symphonie n°3* dite « héroïque », l'une des plus populaires des œuvres de Beethoven. Également annonciatrice du romantisme musical, elle s'impose comme une pièce révolutionnaire par sa longueur : jusque-là, jamais une symphonie n'avait dépassé les trente minutes. Pour l'anecdote, elle fut écrite en hommage à Napoléon, incarnation des valeurs de la Révolution française. Or, quand le compositeur apprit que Bonaparte s'était fait couronner empereur, il déclara furieux : « Ce n'est donc rien qu'un homme ordinaire ! Maintenant, il va fouler aux pieds tous les droits des hommes, il ne songera plus qu'à son ambition ; il voudra s'élever au-dessus de tous les autres et deviendra un tyran », puis rectifia le tir et la dédicaça « au souvenir d'un grand homme ». **SC**

« Beethoven héroïque », Kotaro Fukuma, piano, et l'**Insula Orchestra**, dimanche 13 mars, 18 h 30, Le Pin Galant, Mérignac.
www.lepingalant.comw

Françoiz Breut © Emmanuel Pain

19e édition du festival Les Femmes s'en mêlent, célébration au féminin de l'indépendance en musique. Une sélection toujours exigeante à voir sans distinction de genre.

CONSUELO

La raison même d'exister du festival Les Femmes s'en mêlent engage les critiques à mettre du poids dans sa seule description. Le vieux réflexe du rédacteur en roue libre fait qu'on pourrait décrire les artistes en les rattachant à d'autres artistes avec lesquels ils ont collaboré (ici, Dominique A ou Nick Cave & The Bad Seeds) en pensant y apposer un genre de jauge qualitative.

Peut-être que dans le cadre des Femmes s'en mêlent, encore plus qu'ailleurs, cette perche qui sauve les rédactions éreintées de la noyade paraît paternaliste et vide de sens ? Même en temps normal, rapprocher un artiste d'un autre plus important semble tenir du postulat bancal où le talent s'attribuerait par capillarité. Mais dans l'autodétermination dont doivent souvent faire preuve les femmes dans le milieu du rock pour gagner leur crédibilité, cela met en lumière de façon criante le grand creux de l'entreprise. Ceci acquis, on pourrait alors se dire : « Ah, oui, je vois le truc, alors c'est la PJ Harvey française » et dans une grande main plaquée sur le visage en signe de dépit, soupirer que ceci est plus ou moins du même acabit.

En réalité, édition après édition, Les Femmes s'en mêlent proposent une programmation ultra-prescriptrice, qui aurait — c'est important — une place légitime sur n'importe quelle affiche de festival mixte. On est davantage ici dans le coup de projecteur, la valorisation artisanale, que sur une discrimination positive qu'on sait parfois catastrophique, comme nous l'ont montré les quotas français à la radio.

Trois artistes sur la scène du Bootleg. Avec son indie pop, sur fond hip-hop, et une utilisation quasi-tutorielle du sampler, puis des bandes-son mémorables pour le film *Stoker* et la série *Bates Motel*, Emily Wells est parfaite pour vous si vous avez toujours écouté CocoRosie en espérant qu'elles soient bien meilleures.

Shilpa Ray, elle, a la voix d'une personne qui a vécu mille vies. Le décor est vite planté avec des choix d'instruments atypiques — comme cet harmonium dont elle ne se sépare pas — qui nappent une ambiance vaporeuse de fumées nocturnes. C'est parfois un peu foutoir, mais pas le genre de foutoir qui te fait bâiller d'ennui, celui qui te fait gagner en percée intimiste.

Enfin, la très classe Françoiz Breut. Son album *La Chirurgie des sentiments* en 2012 avait collé une sacrée claque, mais toute l'œuvre de la Belge est systématiquement délicate et volontiers majestueuse. Très clairement l'apothéose tranquille de ce festival qu'on espère voir perdurer même quand les filles seront accueillies dans le rock comme des mecs lambda.

Arnaud d'Armagnac

Les Femmes s'en mêlent #19
Emily Wells + Shilpa Ray, mardi 22 mars, 21 h, Le Bootleg.
Françoiz Breut + Naya, jeudi 24 mars, 21 h, Le Bootleg.
www.allezlesfilles.net
www.lfsm.net

© Elsa Ricq Amour

Figure forte du paysage électrique bordelais, homme-orchestre secoué par un blues ancien bien cabossé, Petit Vodo a imposé un personnage caractéristique, moitié dandy, moitié medicine man, depuis près d'une vingtaine d'années. Et puis voilà que paraît The Heartland of James Pete James, son dernier avatar. Une nouvelle identité ? Propos recueillis par **José Ruiz**

SOUS LE SIGNE DU POISSON

C'est la question qui se pose avec la publication de *A Fish in the Cloud*, l'album qui porte cette bannière comme un titre de western, mais bel et bien le disque du nouveau groupe de Sébastien Chevalier, dans le civil. L'occasion de revenir sur les traces et le parcours du sorcier urbain.

Alors, adieu Petit Vodo et bienvenue à James Pete James ?
Non. James Pete James n'est personne dans le groupe. C'est un personnage que j'avais inventé il y a deux ou trois ans, une sorte de Ziggy Stardust dont l'évocation peut paraître aujourd'hui opportuniste, mais c'est la vérité. Un personnage idéal, voyageur, qui traverse des aventures, des films. Le nom est aussi lié à mon histoire personnelle, comme celui de Petit Vodo. Ma grand-mère s'appelait James (prononcé à la française), un de mes arrière-grands-pères, d'origine anglaise, s'appelait James, et le Pete, c'est pour Petr Vodopivitz, mon autre grand-père, qui a donné mon nom Petit Vodo. James Pete James est donc un hommage à ma filiation, et ce collage de tous ces noms convient pour ce personnage imaginaire. Petit Vodo continue son histoire, mais grâce au projet de *The Heartland of James Pete James*, j'ai pu me libérer de toute une part de ma créativité qui voulait aller dans cette direction, mais qui ne pouvait pas par le format Petit Vodo. Je peux y assumer toute la part mélodique que j'ai en moi.

On a la sensation d'être face à un concept, avec cet album, non ?
Oui, quand j'ai commencé à écrire ça, j'ai imaginé que ça pourrait intéresser un cinéaste ou réalisateur de courts métrages. Pour moi, il y avait des images dont ces musiques seraient la bande-son. J'ai travaillé en danse contemporaine, et j'ai ce goût de composer pour les autres, pour de l'image, de la scénographie. Lorsque j'ai enregistré ces chansons, il y a quatre ou cinq ans, je n'avais pas vraiment l'idée d'un groupe ou d'un album.

« Lorsque j'ai enregistré ces chansons, il y a quatre ou cinq ans, je n'avais pas vraiment l'idée d'un groupe ou d'un album. »

Quel était le point de départ de ce travail ?
L'amitié indéfectible que j'ai pour Richard Isanove, mon ami d'enfance, illustrateur chez Marvel et qui vit en Californie depuis presque vingt ans. Il est venu passer une année en France, et nous avons commencé à composer comme nous le faisions lorsque nous avions seize ans. Il est rentré aux États-Unis, et nous nous sommes dit que nous ne pouvions laisser le projet en plan. J'avais des thèmes musicaux, il avait des idées de texte, et durant deux ans et demi, par correspondance, nous l'avons développé et il est arrivé un moment où j'ai eu besoin de le jouer et de l'enregistrer. Il y a deux ans, j'ai monté le groupe qui correspondait à cette musique.

Passer de près de vingt ans de pratique solo à un groupe aujourd'hui n'a pas dû se faire tout seul ?
La vie est bien faite pour moi. J'ai fait des rencontres. Avec Pierre Cherbero d'abord, le pianiste, que j'avais croisé. Il navigue entre la France et la Nouvelle Orléans, et a une grande expérience d'accompagnateur de musiciens de jazz et de soul. Il m'a proposé des parties piano qui me plaisaient sur mes chansons. Avec Susanna Fernandes, c'est une autre histoire. Elle est une magnifique altiste de Porto et voulait acheter une maison dans la région bordelaise, tout en cherchant à s'investir dans un projet artistique ici. De mon côté, je souhaitais plutôt un violoncelliste, elle m'a été présentée par des amis, et quand je l'ai entendue jouer, j'ai été totalement subjugué. C'est elle qui joue de l'alto sur le nouvel album de Christophe. Son bagage classique lui a permis de faire évoluer son jeu vers le rock'n'roll, la variété, le blues… Jimmy Boukhalfa, le batteur, est originaire de Nantes, et il a joué avec toute la scène alternative rock de la ville dans les années 1980 et 1990. Ce groupe s'est réuni en atelier pendant des mois, et je tiens à dire que nous formons une sorte de famille tous les quatre, et même tous les cinq, avec Bruno Saby, l'ingénieur du son. Nous prenons un vrai plaisir à jouer ensemble, mais aussi simplement à être ensemble. Ça ne m'était jamais arrivé, et c'est peut-être pour ça d'ailleurs que je n'ai jamais eu de groupe. J'ai mis dans ce disque une partie de ma vie, avec la figure centrale du poisson, le signe astrologique de mon père et de mon fils, dont la fête est le 1er avril. Le poisson représente l'idée d'un passage dans la vie. Il y a aussi dans ce disque tous les déchirements de la quarantaine, mon changement de vie, mes doutes sur la vie artistique, et ma renaissance. Une chanson comme *Dark Monday* raconte tout cela. Le travail sur les textes a été prioritaire, et, avec Richard Isanove, qui maîtrise l'anglais comme le français, nous avons pu insister surtout sur le sens des mots.

The Heartland of James Pete James « A Fish Release Party » + Giordani Muto & Philippe Vian + Special Guests, vendredi 18 mars, 20 h 30, Salon de Musiques, Le Rocher de Palmer, Cenon. lerocherdepalmer.fr

JUST PICK FIVE

Cette rubrique donne carte blanche à des acteurs musicaux de l'ombre. Elle ne pouvait trouver meilleur client que Jérôme Alban. On l'a croisé au CAPC, derrière le comptoir du disquaire Total Heaven, à la guitare dans Adam Kesher puis aujourd'hui dans Year Of No Light, le meilleur groupe bordelais qui ne joue jamais dans sa ville mais qui remplit le Saint Vitus de New York deux soirs de suite. Puis aussi en pédagogue à l'Arema Rock et Chanson. Un gars tellement multiple qu'on ne comprend pas comment techniquement, l'ombre adhère encore à sa silhouette.

Propos recueillis par **Arnaud d'Armagnac**

Hey Jérôme, donne nous le top 4 des disques qui ont changé les choses pour toi.

Alors je ne vais pas prendre des absolus, mais des disques qui m'ont marqué sans que je le veuille particulièrement.

Neil Young, *Harvest*
(Reprise Records, 1972)

J'aime beaucoup les arrangements, notamment de cordes, qui sont très beaux. Neil Young a cette façon de jouer très particulière. Je me rends compte que je suis très fan d'americana, que ce soit Will Oldham ou John Fahey. J'aime beaucoup jouer très amplifié, mais je crois que ce jeu-là m'a influencé. *Harvest* est intéressant parce que c'est un peu la fin du *flower power* et tu commences à avoir ce retour de bâton, ce truc un peu plombé. Neil Young m'a même influencé dans la pratique d'une musique plus extrême, car il a apporté une vraie liberté, une vraie position esthétique par rapport à l'amplification, comme Hendrix.

Kraftwerk, *Radioactivity*
(Capitol, 1975)

On peut mettre *Harvest* et *Radioactivity* dans le même package, parce que ce sont les deux cassettes que mon père passait tout le temps en voiture. Je ne viens pas du tout d'une famille d'artistes ou de musiciens, mais il avait ces deux albums un peu par accident. C'est très évocateur, je vois toujours la route qui défile. Chez Kraftwerk, il y a ce truc vraiment lancinant qu'on retrouve chez Year Of No Light. Il y a même un morceau où on fait une référence à *Radioactivity*, une harmonisation sur deux notes qui change sur huit mesures. C'est sur la deuxième partie de *Perséphone*, sur *Ausserwelt*. C'est très immersif comme progression.

Iron Maiden, *Fear of the dark*
(Epic, 1992)

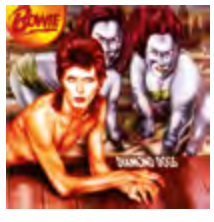
On écoutait ça avec mon petit frère. On s'enfermait dans la chambre, plongés dans le noir et on s'inventait tout un monde de batailles et de monstres avec ce disque en toile de fond. Ce n'est pas forcément le meilleur album de Maiden, même si *Be Quick Or Be Dead* est un tube absolu. Le contraste est plutôt marrant, parce qu'à la même époque, je découvrais l'underground grâce au hip-hop, avec N.W.A. et Public Enemy.

My Bloody Valentine, *Loveless*
(Creation, 1991)

Ils font partie de ces groupes qui se sont servis du studio comme un laboratoire. Les Beatles l'avaient fait avant, comme les électroacousticiens français, mais il y a vraiment cette idée de trouver des textures assez irréelles. C'est marrant parce que les groupes actuels qui se réclament du *shoegaze* ont laissé de côté l'approche radicale qu'on trouve chez Sonic Youth et compagnie. Le groupe qui peut se rapprocher de ce côté brut et furieux, c'est peut-être A Place To Bury Strangers. Loveless, c'est le premier disque de rock indé que j'ai acheté.

Alors, à ce top, on ajoute obligatoirement le disque qui est sur ta platine aujourd'hui, c'est le plus sincère puisque tu viens de l'écouter.

David Bowie, *Diamond dogs*
(RCA, 1974)



J'ai ressorti ce disque de façon un peu circonstancielle (NdR : après la mort de Bowie quelques jours avant cet entretien) et il y a un morceau que je trouve particulièrement bon, même s'il peut avoir des côtés assez craignos : *Big Brother*. En regardant l'intérieur de la pochette, je me suis rendu compte que Bowie jouait énormément sur ses disques, notamment les guitares électriques. Et c'est très abstrait et bruyant, très avant-gardiste. Ça annonce beaucoup de choses qui ont eu lieu dans les années 1980 et 1990. C'est un super boulot de mélodiste, un morceau vraiment obsédant.

The Limiñanas & Comelade D. R.

Union de raison et sensation assurée : Pascal Comelade et son toy piano s'associent aux Limiñanas. Sous le soleil du Roussillon, les primitifs font la loi.

CRÈMES CATALANES

Forcément, oui, forcément, ils étaient appelés à se rencontrer, s'unir et sévir. Certes, Perpignan a beau être le centre du monde, du moins sa gare, c'est un mouchoir de poche en comparaison de Los Angeles, Californie. Sauf que, parfois, ce qui semble relever de l'évidence prend du temps. Bref.
Donc, le fondateur du mythique Bel Canto Orquestra fait cause commune avec The Limiñanas de Cabestany, couple à la ville comme à la scène d'obédience fuzz avec Madame à la batterie selon la tradition Moe Tucker/Karen Carpenter/Meg White. Est-ce le buzz venu du pays de la Liberté ou bien le souffle puissant de la tramontane qui en seraient à l'origine ? Franchement, osons l'hypothèse d'influences communes sources (naturelles) d'affinités électives.
Abreuvé aux mêmes fertiles microsillons – The Velvet Underground, The Stooges, Suicide, The Ramones –, le trio s'improvise nouvelle sensation de la Catalunya électrique sur la foi du manifeste rock'n'roll *Traité de guitarres triolectiques (à l'usage des portugaises ensablées)*, par les soins de la maison Because Music – écurie de Metronomy, Justice, Connan Mockasin, Hanni El Khatib et Kap Bambino – en février 2015.
Résultat des courses : une presse (à raison) à genoux, un public conquis par cette veine antique et des concerts prenant l'allure de rituels paganistes. Sans oublier quelques relectures bienvenues Randy Alvey, MC5 et Soft Machine. Des gens de goût avec de belles lettres. A tope sin drogas, mais Perfecto® vintage de rigueur.

Marc A. Bertin

The Limiñanas & Pascal Comelade,
vendredi 18 mars, 20 h 30, Rock School Barbey.
www.rockschool-barbey.com

© Combomatics

Le label rochelais Frantic City fête ses dix ans à Bordeaux, sous la houlette du disquaire indépendant Total Heaven.

FUZZ CITY

Frantic (anglais) : frénétique, hors de soi. Depuis dix ans, Bart et Aline se démènent pour ne pas faire mentir la promesse qu'impose l'étiquette. L'urgence et la vigueur de la flamme n'ont pas faibli depuis le premier jour. Ce label hyperactif de La Rochelle s'est décliné au fil du temps sous tous les moyens d'expression qui mettent en général le feu aux poudres de l'underground : des fanzines, une émission de radio, l'organisation de concerts et le premier vinyle en 2006 d'une structure ayant choisi le rythme stakhanoviste comme métronome de croisière.
Les groupes signés chez Frantic City viennent de la région, mais aussi de Los Angeles, Californie, de Suisse ou de Suède. « Notre fonds de commerce, c'est le garage punk, plus ou moins trash. Après, on n'est pas complètement bloqués non plus. Si on tombe sur un groupe doom ou rap qui nous branche vraiment, on pourra y réfléchir », confie Bart.
Dans un déluge de fuzz – le dénominateur commun de leurs protégés –, Frantic City souffle ses dix bougies en proposant dix groupes et autant de raisons d'adorer instantanément ces artisans du DIY.
Avec Pierre & Bastien, Regal ou Forever Pavot, l'affiche montre d'ailleurs que l'esprit du bricolage ne s'accompagne pas forcément de l'anonymat de niche, mais que, grâce à des activistes prescripteurs comme Bart et Aline, les castings de vos festivals d'été comptent aujourd'hui des noms plus cool que ne le voudraient les vendeurs de bouillie Universal et D17.

Arnaud d'Armagnac

Frantic City Weekender

Double Cheese + Heartbeeps,
jeudi 17 mars, 20 h, Wunderbar

Dragster + exposition « Everyday Knight »,
vendredi 18 mars, 18 h, Total Heaven.

Combomatics + Destination Lonely + Pierre & Bastien,
vendredi 18 mars, 21 h, Void.

Prêcheur Loup + Skeptics + Regal + Forever Pavot, samedi 19 mars, 21 h, Void.
franticcity.free.fr

© Laurent Mercier

Globe-trotter rasta et musicien reconnu de la nouvelle scène reggae bordelaise, Wyman Low, avec ses Ravers, célèbre la sortie d'un premier album.

TRIP ADVISOR

Sur la vidéo de *Rainbow Generation*, le titre qui l'a fait connaître, Wyman Low arborait un T-shirt « Wanted » à la gloire de Peter Tosh. Sur son premier album, il interprète carrément une version personnelle du standard de Tosh *No Sympathy*. Un hommage qui a du sens, tant un artiste comme Peter Tosh paraît faire figure de référence pour le jeune Low, avec quasiment la puissance d'un mentor.
Wyman Low joue une musique sans doute plus new roots, enrichie d'éléments soul et afro, mais reste fidèle à la spiritualité propre à son mouvement musical de prédilection.
Avant The Ravers, on l'a vu dans des groupes locaux (Tribute, dédié à la musique jamaïcaine, avant qu'il n'ose défendre ses compositions, au sein des Jamdon Ravers), et musicien résident de feu le Boobooz bar pour les regrettées sessions de « *reggae bash* » des mardis soirs.
Pour évoquer son premier album, il parle d'un « carnet de voyage ». Rien que le titre, *Trippin'*, est évocateur. Or, il est bien connu que « ce n'est pas la destination qui compte, mais le voyage », avec sa part de sérendipité et l'expérience qui s'accumule au fond du sac à dos.
Son *trip*, ce fut Belem, au Brésil, où il a conçu l'ébauche du répertoire du futur album.
À chaque autre étape, dans les Caraïbes ou en Guinée, on le vit intégrer *backing bands*, groupes de reprises et travailler avec des artistes du cru. On écoute les plages de *Trippin'*, puis on se dit : voilà comment sonne un album dans lequel l'auteur a tâché de condenser l'essence de quelques-unes des années les plus intenses de sa vie.

Guillaume Gwardeath

Big Reggae Party : Wyman Low + Race And Peace + Tofy and The Poupettes,
jeudi 17 mars, 20 h 30, Rock School Barbey.
www.rockschool-barbey.com

Trippin', sortie le 4 mars (Khanti Records/ Harmonia Mundi).

Le Grand-Théâtre

Ballet
de l'Opéra National de Bordeaux
Direction artistique **Charles Jude**

La Reine morte

Kader Belarbi

PRODUCTION THÉÂTRE DU CAPITOLE DE TOULOUSE

Grand-Théâtre
DU **11** AU **18 MARS**

opera-bordeaux.com
#onblareinemorte

Directeur Général **Thierry Fouquet**

© Photographie : David Herrero - Opéra National de Bordeaux- Nos de licences : 1-1073174 ; 2-1073175 ; 3-1073176 - Février 2016

D.R.

Avec son quatrième album *Transfixiation*, A Place To Bury Strangers garde le même objectif : être « le groupe le plus bruyant de New York ».

SIMETIERRE

On ne se souvient pas toujours des premières rencontres, aussi belles soient-elles. En revanche, si un gars te saute à la jugulaire au premier regard, tu ne l'oublies jamais. Il en est de même pour ton premier concert de A Place To Bury Strangers. Des écriteaux à l'entrée du concert avertissent du surplus de décibels, mais sur un plan très pragmatique, les bouchons de protection permettront surtout à ton oreille de filtrer les mélodies derrière la déflagration.

Ce groupe s'explique en grande partie par l'autre projet d'Oliver Ackermann, les pédales d'effets de sa boîte Death By Audio. La mort par l'audio. Ce qui annule les plaintes autour du son excessif de ses concerts. Parce que bon, du coup, c'est marqué sur l'étiquette. De la même façon que si un panneau en lettres de sang dit qu'il y a des requins furax dans la piscine, c'est ton choix perso de t'y baigner quand même…

Au fil de ces recherches de son, A Place To Bury Strangers est une plateforme d'expérimentation autour du bruit blanc.

La dernière étape connue avant la combustion spontanée. Chaque morceau est marqué par une fascination du radical. Jouer avec les limites de ce qui est aujourd'hui admis en termes de conventions, à la fois au niveau sonore et dans le jonglage continu avec les codes créatifs. Une façon de se sentir très vivant, en somme. Un mur du son nihiliste, puis cette voix bien trop calme pour le chaos qui l'entoure.

Cela reste aussi marrant qu'un dîner qui a refroidi, où seraient invités Joy Division et The Jesus and Mary Chain. Ok. Mais aucun autre concert ne se rapproche autant du parcours initiatique de la Beat Generation, ni de l'aventure que pouvait engendrer un Mark Twain. **AA**

Barbey Indie Club : A Place To Bury Strangers + Spectres + Rape Blossoms, vendredi 1er avril, 20 h 30, Rock School Barbey.
www.rockschool-barbey.com

D.R.

Leur premier EP s'ouvre sur *England Skies*, chanson d'horizon sombre, de ciel nuageux, de nuits froides. Une chanson qui pourtant a révélé Shake Shake Go, bande franco-galloise dont la musique se colore de bien d'autres nuances que le gris d'Albion.

ÉVEIL FOLK

C'est dans les pubs que l'on entend cette musique, fille naturelle de la folk. C'est aussi dans les rues qu'elle vit, qu'elle s'échange, s'écoute, se partage. C'est là que Shake Shake Go a débuté, en pratiquant le genre tout en le ravivant de chœurs généreux, de mélodies ensorcelantes, de tempi éveillés.

La folk britannique s'est toujours réinventée, faisant fi des sonorités en vogue du moment. De Fairport Convention à Matthews' Southern Comfort, jusqu'aux chemins de traverse d'un Nick Drake, ce sont toujours des guitares et des tambours qui restent ses preux dévoués.

Voilà ce que joue Shake Shake Go, de la musique faite de cordes, de caisses en bois et de peaux. Le groupe est mené par la voix décidée de Poppy Jones, Galloise sous capeline et quatre garçons — dont trois Français — qui s'occupent du reste : en l'occurrence des guitares et
un doigt de piano. Les chansons flottent comme des feuilles au vent, portées par une rythmique ferme et légère à la fois, et porteuses d'émotions profondes comme le regard de Poppy, qui en signe les textes.

Et ce n'est rien de dire que lorsque, par exemple, le groupe entreprend *She Drives Me Crazy* des Fine Young Cannibals, nous voici à cent lieues de la base. Pourtant, on garde le fil. C'est aussi là le talent de ces jeunes gens qui publient leur premier album *All in Time* : faire de la folk music sans âge, à partir de matériel d'une époque révolue, pour la transformer en un langage de son temps. **JR**

Shake Shake Go, samedi 26 mars, 20 h, Le Krakatoa, Mérignac.
www.krakatoa.org

D.R.

Guillaume de Chassy, Christophe Marguet et Andy Sheppard présentent leur Shakespeare Songs à l'Auditorium.

SONNETS JAZZ

En créant le festival In Love with Shakespeare, Paul Daniel, le chef d'orchestre britannique de l'ONBA, tenait à honorer la mémoire de son prestigieux compatriote, mort le 23 avril 1616, et plus que jamais vivant en littérature. En musique aussi, William Shakespeare tient une place certaine, des compositeurs tels William Byrd, Thomas Morley, Sergueï Prokofiev, Hector Berlioz, Felix Mendelssohn ou… Duke Ellington se sont inspirés de son œuvre.

Hamlet, Cordelia, Perdita, Macbeth, Juliette, Othello, Prospero ou Caliban… autant de personnages shakespeariens à « entendre » le 31 mars à l'Auditorium dans des compositions jazz signées par le pianiste Guillaume de Chassy et le batteur Christophe Marguet. Seule l'ouverture est un morceau non créé, mais arrangé d'après *Le Roi a fait battre tambour,* une chanson traditionnelle française.

Dans son exploration, le duo est accompagné par le saxophoniste britannique Andy Sheppard, qui apporte toute la palette de nuances propres aux situations légères ou dramatiques de ce monumental corpus. Côté textes, c'est la comédienne franco-anglaise Delphine Lanson qui prête sa voix aux sonnets.

Créé en novembre 2014, au London Jazz Festival, dans le cadre du Shakespeare Globe Theater, ce spectacle fut couronné de succès. Une belle façon de célébrer les 400 ans de la mort de l'écrivain. **SC**

Shakespeare Songs, jeudi 31 mars, 20 h, Auditorium, salle Dutilleux.
www.opera-bordeaux.com

GLOIRE LOCALE

par **Guillaume Gwardeath**

Sur scène, ils ne sont pas de simples DJs et le démontrent. Smokey Joe & The Kid, les deux beatmakers bordelais, mélangent hip-hop, groove electro et musique instrumentale du vieux fonds discographique US. Nouvel album et nouveau live.

RETROLICIOUS

© Jonas Laclasse

« Au début, on voulait s'appeler Hugo et Mat, puis on s'est dit que ce n'était pas méga-sexy… » Inspirés après avoir mis en boîte un remix d'un titre de Cab Calloway (*The Ghost Of Smokey Joe*, 1939), ils se baptisent en fin de compte Smokey Joe & The Kid. Mathieu, « Smokey Joe », et Hugo, « The Kid », reçoivent sur canapé, dans les bureaux de leur agent Banzaï Lab.
« Les bas-fonds à l'époque de la Prohibition, la contrebande d'alcool : ça a été notre première source d'inspiration. On a fait tout un délire autour. On s'est dit qu'on allait braquer L'Apollo. On en a fait une première soirée thématique. Sapés. Avec des pétards. La soirée a super bien marché. Alors on a creusé. »
Leur filon : le mix entre les vieux disques de jazz dont ils sont amoureux et leur expérience de beatmakers. « Faire du hip-hop, c'est comme ça qu'on se catégorise » dit Hugo, précisant : « L'étiquette electro-swing qu'on essaie de nous coller, on essaie de la fuir à tout prix. » *Nasty Tricks*, leur album de 2013, les a parfaitement bien lancés, avec trois ans de tournée non stop à la clé. Mais le disque, « un peu en yoyo », était plutôt un pot-pourri de tous les tracks qu'ils jouaient en live. Jeu calmé à ce niveau-là sur le nouvel album : « on a pris le temps, on a travaillé en profondeur, pour faire de la bonne musique », explique Smokey Joe.
Les deux « producteurs » ont donc fait de la musique et des beats et ont laissé la prose de leurs invités se poser sur leurs instrus, multipliant les featurings de qualité : Fred Wesley, Chill Bump, Pigeon John, Yoshi, Youthstar, Charles X…
Leur univers s'affranchit des années 1930. Ils quittent le noir et blanc pour passer en quelque sorte à la couleur, mais une couleur saturée, sur une pellicule striée par le grain, très marquée par les années 1970. « On a envie d'être un peu plus funky », sourit Hugo. Des apprentis gangsters, oui. Rétro, toujours. Mais intemporels, finalement.

Running To The Moon, (Banzaï Lab) sortie le 25 mars.

Smokey Joe & The Kid Live Band + Asagaya, samedi 5 mars, 20 h 30, Rock School Barbey. *www.rockschool-barbey.com*

Daniel Schlier, ***Tête (avec France)***
1991. Peinture fixée sous verre, 81 x 61 cm
Collection Frac Poitou-Charentes

Photo : Richard Porteau /© Paris, ADAGP

La fusion récente des régions Aquitaine, Limousin et Poitou-Charentes laisse libre cours aux hypothèses les plus variées quant au devenir des fonds régionaux d'art contemporain (FRAC). Quelles formes de réorganisation seront impulsées par la nouvelle grande région et à quel prix ? Chargés de la constitution de collections publiques d'art contemporain et de leur diffusion en région, les FRAC sont de purs produits de la décentralisation. Le risque serait ici justement une recentralisation et une rigidification de ces structures connues pour leur indispensable soutien à la création, leur diversité de projets et leur efficacité d'action sur les territoires les plus éloignés de l'offre artistique et culturelle. Réunion, mutualisation, fédération ou autre… À cette heure, la Région ne souhaite pas se prononcer, mais les FRAC ont, eux, déjà commencé à dialoguer ensemble autour de futures collaborations. L'inquiétude est palpable, la passion et la détermination aussi. Rencontre avec Alexandre Bohn, directeur du Frac Poitou-Charentes, Claire Jacquet, directrice du Frac Aquitaine et Yannick Miloux et Catherine Texier, co-directeur et co-directrice du Frac-Artothèque du Limousin.

Propos recueillis par **Cécile Broqua.**

SÉPARÉS, NOUS SOMMES ENSEMBLE

La récente fusion de l'Aquitaine, du Poitou-Charentes et du Limousin semble laisser craindre une fusion des trois FRAC de la grande région. Quelle est votre position à ce propos ?

Catherine Texier : Nous allons certainement continuer à développer nos projets à partir de nos équipements respectifs, mais il va nous falloir apprendre à travailler ensemble. Le FRAC-Artothèque du Limousin défendra l'idée de mutualisation. Une fusion ne ferait pas réaliser d'économies à nos partenaires publics. Ce qui les intéresse, c'est ce que l'on pourra produire en plus et c'est bien normal.

Alexandre Bohn : Ces enjeux sont pensés au sein de Platform[1] et localement entre nous. Réunir les trois FRAC dans un même lieu serait contreproductif. En effet, que la nouvelle organisation soit une fusion, une fédération ou un statu quo aménagé, ce qui importe, c'est qu'elle n'entrave pas nos actions territoriales.

Claire Jacquet : Tous les FRAC ont cette feuille de route idéale : maintenir la diversité des collections et des projets au plus près des populations et en lien avec les partenaires, en étant garant d'un écosystème de l'art. Il faudra davantage travailler une convergence de nos projets tout en gardant une souplesse de fonctionnement qui fait que l'on peut produire actuellement au FRAC Aquitaine une centaine d'actions par an. Un regroupement alourdirait la machine.

Vous parlez de mutualisation, est-ce que les acquisitions pourraient être concernées ?

Yannick Miloux : Il pourrait être intéressant de réfléchir à la complémentarité de nos collections au cours des prochaines acquisitions. On pourrait même acheter à plusieurs.

C.J. : Il convient d'écrire une histoire des collections plus en concertation pour qu'elles coexistent, soient complémentaires, prêtables de manière beaucoup plus ouverte et efficace sur notre nouveau territoire.

Quels sont les grands traits du nouvel ensemble constitué par la somme de vos collections ?

A.B. : On a constaté la présence d'artistes communs à ces collections comme Richard Fauguet, Daniel Schlier, Alain Séchas, Tatiana Trouvé, Hubert Duprat. Cela permet d'imaginer la présentation d'intéressants ensembles monographiques.

Y.M. : Il m'a toujours semblé plus intéressant, pour le futur, d'acquérir des ensembles plutôt que trop diversifier les achats. C'est un parti pris fort chez nous. Il serait intéressant d'inviter un regard extérieur, un historien de l'art, critique ou même un artiste à faire une analyse détaillée des collections.

C.J. : On imagine aussi travailler à l'édition d'un catalogue de nos collections en trois tomes sous la forme d'un dictionnaire-atlas pour raconter ses lignes de force, les personnes qui les ont constituées.

Autour de quels projets imaginez-vous amorcer et intensifier votre collaboration ?

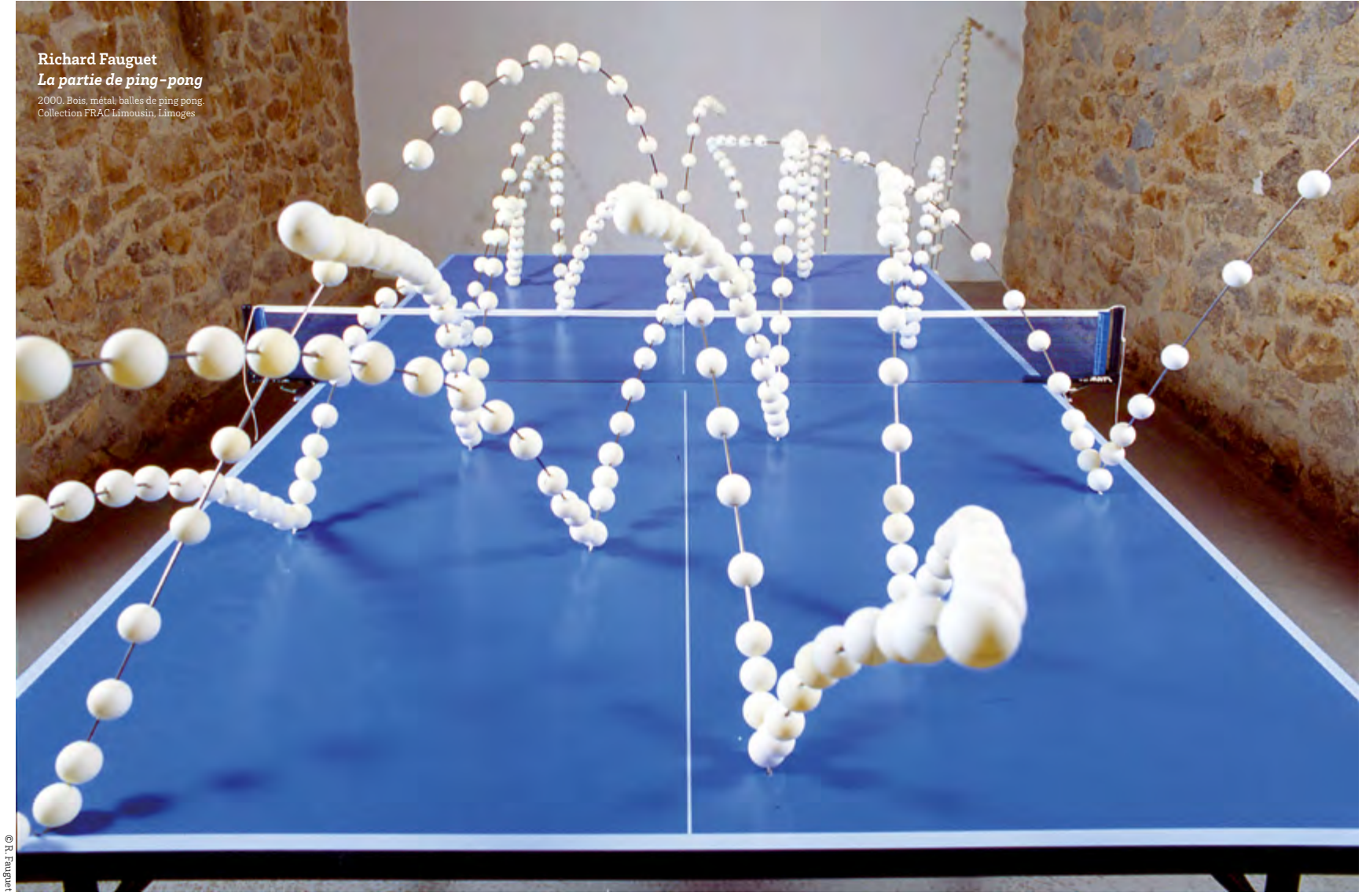
C.J. : Depuis plus d'un an, nous imaginons des coopérations. Il nous faut aujourd'hui rencontrer la nouvelle vice-présidente à la Culture du Conseil régional, Nathalie Lanzi, et que l'on échange avec elle, ainsi qu'avec la Drac. On peut réfléchir à quatre, faire des propositions, mais il nous faut ensuite les partager avec nos tutelles.

C.T. : Il faut que l'on détermine avec méthode les lignes de force des FRAC : les artistes et le public sont au cœur de nos réflexions. Il nous faut aussi identifier des objectifs partagés avec les différents réseaux sur nos territoires : Cinq25, Cartel et Fusée et développer plus encore notre réseau de partenaires.

Y.M. : Il faudra toujours penser à impliquer les artistes dans ces collaborations. La place des artistes doit être centrale dans nos projets.

A.B. : Nous pouvons adopter les meilleures pratiques de chacun et mutualiser nos compétences tout en maintenant une forte indépendance. Pour l'été 2017, j'imagine un projet conçu ensemble sur la base de nos collections et impliquant les partenaires de la nouvelle grande région autour des notions de territoire, de flux, de frontières et d'identités.

C.J. : Tous les projets imaginés à trois pourront enrichir un catalogue d'expositions prêtes à circuler à l'échelle de la grande région. J'ai initié deux projets d'exposition basés sur nos collections : celle sur les lumières face



Richard Fauguet
La partie de ping-pong
2000. Bois, métal, balles de ping pong.
Collection FRAC Limousin, Limoges

© R. Fauguet

l'obscurantisme à l'automne 2016 et sur l'art contemporain et la bande dessinée en collaboration avec des artistes enseignants de l'École européenne supérieure de l'image d'Angoulême en janvier 2017.

C.T. : Nous allons pouvoir être plus forts en travaillant ensemble, sur l'international par exemple. Nous pourrons également mettre en place une politique concertée de dépôt d'œuvres permanent et semi-permanent. On pourrait travailler en lien avec le CNAP sur des dépôts d'œuvres dans l'espace public.

C.J. : Le Frac Aquitaine a initié « L'Archipel », une plateforme numérique éducative qui peut s'ouvrir aux deux autres FRAC. La collection éditoriale Fiction à l'œuvre pourrait voir émerger de nouvelles commandes de textes d'écrivains. Le mobilier muséographique nomade, actuellement en cours de réalisation en partenariat avec Zébra3, pourra être mutualisé.

A.B. : Il en est de même pour le dispositif de diffusion territoriale de vidéos The Player Mobile sur lequel travaille le FRAC Poitou-Charentes.

C.T. : La mise en ligne d'une grande « bibliothèque numérique » est un projet auquel nous sommes également attachés.

Comment imaginez-vous le devenir des FRAC en grande région à moyen et long termes ?

C.T. : On n'aboutira pas à un seul FRAC et un seul endroit. Notre mission de service public doit s'exercer dans la plus grande proximité. Les trois sites avec leurs équipements respectifs vont certainement rester. On peut imaginer qu'il y ait des antennes supplémentaires pour développer ailleurs et mieux la proximité avec les artistes et nos collections. Cette question appartient avant tout aux décideurs publics.

Y.M. : Est-ce que les collections des FRAC pourraient finir en partie dans des musées ? C'est une question que l'on peut vraiment se poser.

A.B. : Il est souhaitable que ces nouvelles grandes régions de calibre européen accompagnent leurs opérateurs culturels comme les FRAC vers un rayonnement international. Cela doit se faire au profit des œuvres, en accompagnement des artistes et sans rien lâcher quant à l'action sur le territoire régional.

C.T. : On peut imaginer qu'un événement international dans une zone transfrontalière entre le sud de l'Aquitaine et Bilbao pourrait être un très beau projet européen porté pour cette grande région. C'est à réfléchir avec le secteur économique, avec les galeristes notamment. Et les FRAC peuvent être des acteurs importants pour la mise en œuvre d'un tel projet.

C.J. : L'avenir est de croiser au maximum les financements et les possibilités de circulation et de présentation. S'adosser aux jumelages et coopérations étrangères comme nous l'avons fait avec la Hesse, l'Euskadi ou l'Émilie Romagne constitue de belles opportunités. C'est aussi le cas des « Saisons croisées » du ministère des Affaires étrangères, comme pour l'exposition du FRAC Aquitaine avec le CNAP à Séoul (Corée) en avril prochain.

1. Association de regroupement des FRAC de France

EN CE MOMENT

« À lundi ! La collection du Frac Aquitaine vue par son régisseur »,
jusqu'au samedi 23 avril, Frac Aquitaine.
www.frac-aquitaine.net

« Iconographie, l'œuvre comme collection d'images », jusqu'au samedi 5 mars,
Frac-Artothèque Limousin, Limoges.
www.fracartothequelimousin.fr

« Hors sol », jusqu'au samedi 14 mai,
Frac Poitou-Charentes, Angoulême.
www.frac-poitou-charentes.org

QUELQUES CHIFFRES POUR 2015

Frac Aquitaine
Collection : 1127 œuvres
Acquisitions : 20 œuvres
Budget d'acquisition : 122 000 €
Nombre d'expositions : 51
Nombre d'œuvres sorties : 646
Nombre de visiteurs : 96 800

Frac-Artothèque Limousin
Collection FRAC : 2 518 œuvres +
910 issues du legs Krizek
Collection Artothèque : 4 398 œuvres
Acquisitions : FRAC : 25 œuvres /
Artothèque : 69 œuvres
Budget d'acquisition FRAC : 150 000 €
Budget d'acquisition Artothèque : 70 000 €
Nombre d'expositions : 16
Nombre d'œuvres sorties : FRAC 498 /
Artothèque 8 500
Nombre de visiteurs : 17 353

Frac Poitou-Charentes
Collection : 900 œuvres
Acquisitions 2014 & 2015 : 37 œuvres
Budget d'acquisition 2014 & 2015 : 190 000 €
Nombre d'expositions : 18
Nombre d'œuvres sorties : NC
Nombre de visiteurs : 63 904

Claire Jacquet, directrice
Frac Aquitaine

Catherine Texier, directrice
Frac Artothèque Limousin

Alexandre Bohn, directeur
Frac Poitou Charentes

Yannick Miloux, directeur
Frac Artothèque Limousin

Gérome, Femme Cornes, Nantes MBA-RMN-GP © Gerard Blot

Coproduite par le musée des Beaux-Arts de Bordeaux et le Palais Fesch d'Ajaccio, « Bacchanales modernes » rassemble une centaine d'œuvres – peintures, sculptures, arts graphiques, mais aussi le théâtre, l'opéra et le cinéma – issues pour l'essentiel de collections publiques françaises, et explore cette mise à feu des corps emportés par les déflagrations affolantes de l'érotisme, de l'ivresse et de la danse, dans l'art français du XIXe siècle.

L'EFFICACITÉ DE L'ARRONDI

Dans ce XIXe siècle marqué par les derniers feux d'un Néoclassicisme s'appuyant sur l'imitation des anciens et s'inspirant d'un idéal de beauté rationnellement élaboré, mais aussi bousculé par la sensibilité, l'émotion et la vie intérieure du Romantisme et la brutalité authentique et franche du Réalisme, un imaginaire bachique se développe et puise une étonnante ardeur dans la vitalité de cet antagonisme au cœur d'une mutation générale des mœurs, du goût et de la pensée.
Cet intérêt pour Bacchus, nommé Dionysos dans la mythologie grecque, dieu du vin, de l'exaltation et de l'effervescence créatrice, ouvre à une représentation de la nudité féminine qui, à travers la danse, l'érotisme et l'animalité, se dresse contre l'emprise puritaine de l'époque, mais peine aussi à se dégager des clichés et des stéréotypes plaçant la femme dans un état de dépendance à la fois sexuelle et mentale.
La tragédie d'Euripide, *Les Bacchantes*, évoque Penthée, le jeune roi de Thèbes qui veut restaurer l'ordre et la raison perturbés par un nouveau culte : « J'apprends que des malheurs viennent de se produire dans cette ville, / Que nos femmes ont quitté la maison / Pour des fêtes soi-disant bachiques ; elles courent / Dans des bosquets de la montagne, elles honorent par des danses / Ce dieu nouveau venu, Dionysos, Dieu-le-fils, quel qu'il puisse être. » Dionysos, qui a pris apparence humaine, est fait prisonnier par Penthée. Mais il s'évade et se venge : Penthée est déchiqueté par les bacchantes, femmes qui accompagnent le dieu dans son cortège, couvertes d'une peau d'animal sauvage, la tête couronnée de lierre, la coupe pour recevoir le vin à la main, dansant et s'adonnant à tous les emballements du corps. Les bacchantes nous forcent à entendre la nature du bachique, cette source de grande excitation, de transe et parfois de terrifiante débauche.
La présente exposition traite des secousses provoquées par cet art du XIXe siècle qui conserve des liens avec l'Antiquité et la Renaissance pour aborder le dévoilement du corps féminin, les danses enivrées, les incandescences de la chair, la cruauté des mystères qui dépassent l'entendement de ces cortèges où se côtoient les extrêmes disponibilités à l'excès des bacchantes, des satyres, des nymphes et des faunes.
James Pradier impose le caractère double de sa sculpture inspirée de l'antique et animée cependant d'une forte sensualité moderne qui, souvent, lui a valu d'être tenue pour immorale.
Il s'attache à la nature unique du modèle et célèbre sa liberté corporelle et émotionnelle, délivrée du carcan néoréaliste.
Auguste Clésinger souffle sur les braises d'un vent de volupté aux ardeurs frissonnantes.
Ses belles créatures se tordent avec grâce et offrent aux regards songeurs leurs appâts d'un réalisme audacieux.
L'ambiguïté de Gustave Moreau exprime l'opalescence de la chair androgyne et la langueur vénéneuse des corps. Penseur et poète autant que peintre, cet artiste est fasciné par les mythologies grecque et orientale. Mais les mythes, à ses yeux, sont moins des histoires fabuleuses mettant en scène des personnages de légende que des idées archétypes qui expriment, dans ses abysses, l'âme humaine.
Dévoilée à l'été 1867, *La Danse* de Jean-Baptiste Carpeaux, qui orne la façade de l'Opéra Garnier, défraye la chronique avec une violence inouïe. La presse n'a pas de mots assez durs pour stigmatiser la ronde des six femmes « épileptiques », atteintes de « delirium tremens », sentant « le vin et puant le vice ». C'est pourtant une sculpture toute faite de tremblement et de mouvement qui s'affirme dans une exubérante gaieté, une élégance fougueuse.
William Bouguereau, ce grand spécialiste de la facture lisse et vitrifiée, aime à retrouver la mythologie, alibi parfait pour représenter des nus ou des scènes teintées d'érotisme et se risquer avec grâce et chasteté dans des sujets scabreux.
Camille Corot rend, à l'aide de diverses tonalités prononcées et des impressions lumineuses contrastées, l'effet saisissant produit par un nu dans un paysage. Ce traitement de la lumière démontre que cet artiste fait sienne à l'avance la future manière de voir des Impressionnistes.
Le fort tempérament de la sculpture d'Auguste Rodin dégage une fascinante ambiance de lascivité qui s'accentue avec le « courant de possession furieux et pourtant serein » (Philippe Sollers) de ses dessins érotiques.
D'autres œuvres apportent leur éclairage à cette fièvre sensuelle et cette énergie débordante, effusive, parfois dissonante : *Satyre jouant avec une bacchante* de Henri Gervex, *Bacchus et l'Amour ivres* et *Tête de femme coiffée de cornes* de Jean-Léon Gérôme, *La Mort d'Orphée* d'Émile Lévy, *Bacchante enlevant une nichée de faunes* de Gustave Doré, *L'Homme entraîné par la volupté* de Théodore Géricault, les bacchantes de Félix Trutat, Émile-Antoine Bourdelle et André Lhote, et les photographies de l'atelier Nadar.
Ces « bacchantes modernes » n'éveillent pas seulement la fluidité, l'élasticité et la densité d'une certaine puissance de dévoilement, de griserie et d'embrasement, elles manifestent aussi l'afflux du vivant et la poussée brutale du désir qui amènent l'art à la nécessité d'un constant élargissement. Elles participent à la construction d'une image de la femme plus rebelle mais ardemment rêvée et convoitée par un regard masculin, et qui se concentre dans l'efficacité de son arrondi souligné par Honoré de Balzac : « Cette belle ligne serpentine qui prend au pied, remonte gracieusement jusqu'à la hanche, et se continue par d'admirables rondeurs jusqu'aux épaules, en offrant aux regards tout le profil du corps. »

Didier Arnaudet

« Bacchanales modernes ! Le nu, l'ivresse et la danse dans l'art français du xixe siècle », jusqu'au lundi 23 mai, Galerie des Beaux-Arts.
www.musba-bordeaux.fr

D.R.

La directrice du Frac Aquitaine, Claire Jacquet, donne une carte blanche à son régisseur Alain Diaz. Avant de partir à la retraite, ce dernier a imaginé une exposition inédite à partir des œuvres de la collection.

¡HASTA LA VISTA, BABY !

En juin, Alain Diaz quittera définitivement le Fonds Régional d'Art Contemporain Aquitaine. Pour sûr, il ne s'ennuiera pas. Ce passionné de vélo et de chorale a déjà programmé une expédition qu'il convoite depuis des années : « J'ai pris mes billets pour un voyage en Amérique du Sud avec ma femme. J'ai toujours rêvé de partir au Pérou, je ne sais pas pourquoi c'est comme ça. »
En attendant de « boire l'apéro au Machu Picchu », le régisseur s'affaire encore à sa tâche. Monter, démonter des œuvres de la collection, les transporter, anticiper les missions, maîtriser les règles muséographiques… « C'est dingue, Alain n'a pas d'agenda, il ne prend jamais de note, il garde tout en tête, il a une mémoire d'éléphant, il sait exactement comme chaque pièce doit être installée, il a mémorisé toutes leurs notices », s'émerveillent ses collègues.
Ces œuvres, il les connaît presque mieux que personne. Pour certaines, il est d'ailleurs l'un des rares à les avoir vues sur pied. C'est le cas de l'œuvre spectaculaire d'Alain Séchas et de l'installation d'Arnaud Labelle-Rojoux *Culture Cult* qui agence une centaine d'éléments (photographies, peinture, dessins, collages, vidéos et objets divers) agitant culture savante et fripouillerie populaire. « Je crois à cette capacité qu'a l'art de transformer les consciences. Mais sans discours de vérité. On doit pouvoir mettre dans la marmite aussi bien Elvis Presley, que Freud, Bruce Nauman ou Fregoli… », ambitionne l'artiste performeur.
Cette réunion entre les deux mondes que certains s'emploient à opposer (l'art contemporain élitiste et la culture populaire du plus grand nombre), Alain Diaz en personnifie à merveille la réconciliation chimérique. Lorsqu'il prend ses fonctions de régisseur le 12 février 1990, alors âgé de trente-quatre ans, Alain Diaz confie sans ambages que l'art contemporain, il n'y connaissait rien du tout. Peintre-tapissier de métier, il s'adonne à sa nouvelle profession avec beaucoup d'attention. En définitive, ce boulot, il l'a vraiment apprécié. « Il n'y a pas que la paie de la fin du mois, il y a aussi le fait que ce que tu fais, tu le fais parce que tu aimes ça. C'est mon cas. »
Les qualités essentielles du régisseur ? « Méticuleux et soigneux. C'est la première chose que Luce Bort, la directrice de l'époque, m'a dite : "Dans le camion, vous ne chargez pas les caisses à outils, mais que les œuvres !" », se remémore-t-il. En vingt-cinq ans, Alain Diaz a rencontré moult artistes (Jeff Koons, Roman Opalka, Alain Séchas, Chantal Raguet, Nicolas Milhé,…), travaillé avec les différents directeurs qui se sont succédés à la tête de l'institution (Luce Bort de 1983 à 1993, Philippe Bouthier administrateur de 1993 à 1994, Hervé Legros de 1995 à 2006 et Claire Jacquet depuis janvier 2007). Alain Diaz leur rend individuellement hommage dans l'exposition qu'il a concoctée.
Le rôle de commissaire d'exposition, il s'est amusé à l'endosser à de nombreuses reprises. « Souvent pendant les installations, je me disais : "Je verrais bien telle œuvre ici, et celle-ci là". » Pour la première fois, ses extravagances se concrétisent. Alain a choisi de placer comme œuvre centrale la pièce monumentale de Richard Fauguet : une table en verre de plus de 13 mètres de long sur laquelle prennent place une kyrielle d'instruments hétéroclites transparents. Tout autour, plus d'une quarantaine de réalisations parmi lesquelles : la première qu'il a maniée, les plumes de Noël Cuin, comme il les surnomme, ou *The Guise of Satan* du Révérend Ethan Acres. Des panneaux au crochet figurant les rockeurs grimés du groupe Kiss, « une œuvre déjantée à l'opposé de mes références musicales ».

Anna Maisonneuve

« À lundi ! La collection du Frac Aquitaine vue par son régisseur », jusqu'au samedi 23 avril, Frac Aquitaine.
www.frac-aquitaine.net

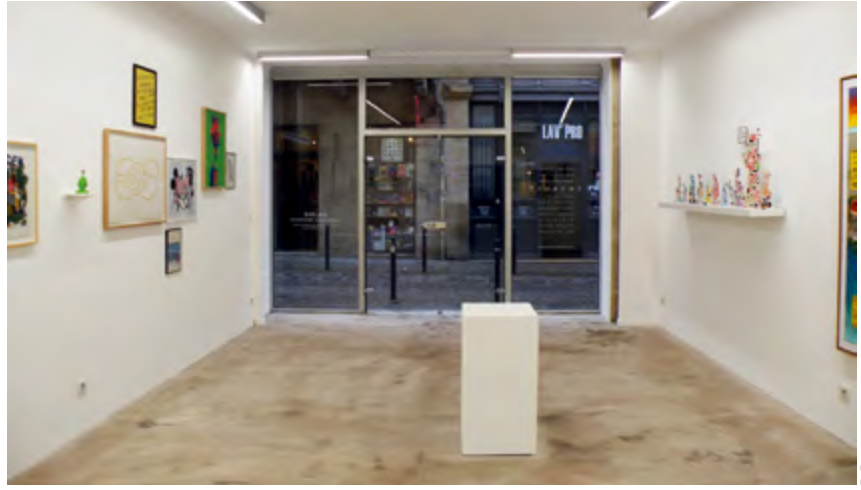
Bernard Magrez
Institut Culturel
Bordeaux
5ème ANNIVERSAIRE
Élisez l'artiste de demain
100 œuvres uniques
sélectionnées et exposées
sur le thème de la
« SAGESSE »
STREET ART

SCULPTURE

GRAND PRIX
Bernard Magrez
2016

PHOTO

PEINTURE
EXPOSITION
GRATUITE
DU 10 MARS AU 12 AVRIL
CHÂTEAU LABOTTIÈRE
16 rue de Tivoli - 33000 Bordeaux
www.evenement-institut-magrez.com - 05 56 81 72 77
SOUS LE MÉCÉNAT DU CHÂTEAU PAPE CLÉMENT


D.R.

La librairie La Mauvaise Réputation a toujours tiré le meilleur parti du fond de sa boutique pour offrir un terrain à des artistes à la qualité rarement débattue depuis 2002. Elle ouvre désormais un espace de 75 m² dédié aux expositions, de l'autre côté de la rue.

Propos recueillis par **Arnaud d'Armagnac**

PHARE CONTEMPORAIN

En treize ans d'existence, la Mauvaise Réputation s'est érigée en lieu à part, en bâtisseur de pont interdisciplinaire qui tient en haute estime l'irrévérence et la singularité. Plus que sur un bilan qui clôturerait l'aboutissement de la gloire passée, c'est donc bien sur une projection vers les futures échéances que s'ouvre ce nouvel espace d'exposition. Sans se retourner, l'esprit ouvert pour appréhender le contre-pied suivant. Rencontre avec les deux piliers du temple, Franck Piovesan et Rodolphe Urbs, par ailleurs bien connu pour ses dessins de presse.

D'où vient l'idée à la base d'incorporer une galerie au format librairie quand vous avez ouvert en 2002 ?

Franck Piovesan : La galerie est là depuis le premier jour, même si c'était un peu flottant au départ. C'est normal, ce n'est pas notre métier. J'aimais assez l'idée qu'un client rentrait dans la librairie pour acheter une BD et qu'il découvrait par hasard un artiste qu'il n'aurait jamais vu autrement. Mixer tous ces univers-là pour les rapprocher. Dans la librairie, on a fait la même chose en compilant la littérature un peu classique avec les livres à la marge. Pour la galerie, c'est la même chose, tu peux passer d'un artiste contemporain renommé à une expo du Dernier Cri, plutôt univers fanzine underground, puis une expo photo ou du dessin de presse comme on a souvent fait avec Luz et les mecs de Charlie Hebdo.

« On n'a pas un fonctionnement de galerie traditionnelle. Et on ne va pas aller vers cela. On n'a pas de calendrier à remplir. »

Conservez-vous un espace d'exposition au fond de la librairie, en plus de la galerie de l'autre côté de la rue ?

Urbs : Ça va nous permettre de proposer des expos plus temporaires, des choses tenant aux livres aussi. On a en général des expos de six semaines et ça nous était difficile de faire une présentation temporaire d'une semaine autour d'un bouquin sur ces périodes-là.

Gérez-vous la proposition vous-mêmes ?

F.P. : Oui. Florence, ma compagne, participe beaucoup. Elle a bossé au FRAC et a un pied là-dedans, mais les prescripteurs ont été principalement les artistes eux-mêmes. En 2003, Jacques Villeglé vient exposer et pour nous c'était plutôt incroyable de voir chez nous ce mec qui est chez Vallois à Paris, qui a eu plus tard sa rétrospective à Beaubourg. Quand je rencontre ensuite Joël Hubaut, il me parle immédiatement de cette expo. Il voulait venir aussi, du coup. Les artistes ont été de grands VRP pour notre galerie. On a aussi invité des gens comme Moolinex car c'est le type d'artistes qu'on voulait mettre en avant. Le Dernier Cri, les Requins Marteaux. Dans cette première expo dans la galerie, on voulait représenter ce noyau dur-là.

Ça va amener plus de lisibilité au grand public, pour qui la Mauvaise Réputation est parfois une énigme ? Est-ce qu'il y a en même temps le risque de dissocier le libraire du montreur d'art ?

Urbs : À tort ou à raison, le public a souvent eu le sentiment de ne pas savoir où il mettait les pieds en venant ici. Peut-être était-il perdu dans un sens, mais c'est bien que les gens soient perdus car cela ne présenterait aucun intérêt d'avoir un public déjà acquis. Dissocier les deux lieux, ça nous permet de développer pleinement cette activité de galerie. C'est en lien avec la librairie, en lien aussi avec ce qu'on fait depuis treize ans, mais ça permet de s'adresser au public client de galeries.

F.P. : On constate que quand le public traditionnel veut acheter une œuvre d'art, il ne va pas forcément se diriger spontanément vers une librairie.

D'un autre côté, la Mauvaise Réputation a toujours tenu à brouiller les limites…

Urbs : Peut-être, mais ce n'était pas intentionnel. C'était davantage un bluff de monter une librairie avec des genres très différents. On a eu la chance, sans calcul ni prétention, d'avoir eu le nez creux, de défendre des cultures en marge qui ont ensuite été prisées sur grand public. On n'a jamais autant parlé de street art, de tatouage, de graphisme, de sexualité ou d'illustration que depuis ces dix dernières années, thématiques à l'honneur depuis longtemps chez les Anglo-Saxons. Nous avons a eu la chance que ce soit repris à ce moment-là en France. Il n'y avait pas la volonté de brouiller les pistes. C'était simplement par goût personnel.

F.P. : C'est avant tout un désir d'effacer les séparations artificielles entre ces disciplines.

D.R.

C'est ironique, parce que dans l'imaginaire public, vous êtes souvent cantonnés à une image d'Épinal — la plupart du temps « librairie érotique » — alors que vous êtes performants sur un tas de disciplines.

F.P. : Il n'y a pas d'opacité. Nous, on a toujours voulu essayer de parler à tout le monde. Il y a des orientations particulières, certes, mais le but reste d'établir un espace de liberté. Le point de vue commercial n'est jamais entré en ligne de compte dans notre envie d'amener un artiste aux gens qui fréquentent la librairie.

Bordeaux est-elle un îlot culturel propice à des adresses indépendantes et à l'identité très marquée comme la Mauvaise Réputation et Total Heaven ?

Urbs : Je pense qu'aucun des deux magasins ne pourrait exister à Saint-Étienne, Lens ou même à Biarritz et Marseille. Pour la librairie en tout cas, un facteur important est que Mollat, le plus grand libraire indépendant de France, est à Bordeaux. Beaucoup de gens pensent que ça pouvait nous nuire, mais ça nous permettait au contraire de développer autre chose. Tu t'aperçois aussi que les lecteurs réfléchissent par symboliques. Beaucoup sont persuadés que Mollat est une librairie de droite. Et la Machine à Lire une librairie de gauche. Vrai ou pas, on s'en fout, ce n'est vraiment pas intéressant. Et tout d'un coup, ils nous positionnent en réponse libertaire à ces deux institutions locales. On achète chez le même diffuseur que les deux autres. On a le même fonctionnement. Mais tu as cette symbolique : pour les gens, on est le bastion alternatif.

L'art a-t-il pris de l'importance ces dernières années, volontiers réac ?

F.P. : Ce n'est pas vraiment important si ça fait grincer des dents. L'art a toujours été là pour ça. Quand tu vois l'avant-garde au début du XX^e^ siècle, c'était eux que les institutions voulaient abattre. Maintenant, ils sont au firmament de leur discipline. Dada, Duchamp…

Urbs : Malgré le côté réac, il y a une nouvelle génération d'amateurs d'art. Une nouvelle génération d'artistes aussi. On le disait tout à l'heure, il y a une reconnaissance de la culture populaire. Le grand public devient réac ? Des gens couinent devant nos expos depuis le départ, ce n'est pas nouveau. Et ils couineront encore quand on sera morts. Eux ils ne risquent rien, les réactionnaires sont des gens qui sont déjà morts. Je n'ai aucune inquiétude envers ça. Même si je suis conscient que les deux gros événements de 2015 touchaient des organes culturels.

« INTROÏT », exposition collective, jusqu'au samedi 26 mars.
« Champs de bataille », Yan Morvan, dans le cadre de l'Escale du Livre, à partir du jeudi 31 mars.
La Mauvaise Réputation.
lamauvaisereputation.free.fr

« Les studios étrangers viennent chercher des animateurs en France, c'est vrai ? »

« Il y a des métiers liés au dessin dans le jeu vidéo ? »

« J'aime dessiner et je voudrais en faire mon métier »

« Qu'est-ce qu'on peut faire comme travail dans le milieu artistique ?

4e Forum boesner des formations artistiques

Le Samedi 12 mars 2016 de 10h à 17h
Du collège au Master !

Le 4e forum boesner des formations artistiques te propose :

- de **connaître les écoles** qui forment à l'art appliqué au graphisme, à la publicité et à la communication, à la mode, au cinéma, au dessin animé, aux jeux vidéo, au design
- De prendre part à des **ateliers gratuits** pour découvrir des produits phares des marques emblématiques comme Canson, Liquitex, Promarker, Copic, Posca, Staedtler et Faber-Castell.
- De rencontrer et **échanger avec des élèves** de ces écoles en présentant leurs travaux.

Que tu sois seul, avec des copains ou en famille, c'est l'occasion de connaître les formations qui peuvent te mener au métier qui t'intéresse.

Rendez-vous sous les arcades de la Galerie Tatry au magasin Boesner

Tram C : Grand Parc à 10 minutes du centre-ville de Bordeaux
Parking gratuit dans la galerie

BOESNER Bordeaux - Galerie Tatry - 170 cours du Médoc - 33 300 BORDEAUX - Tram Grand Parc
bordeaux@boesner.fr - boesner.fr

DANS LES GALERIES *par* Anne Clarck

D. R.

PASSE-TEMPS

Le plasticien Nils Clouzeau est le nouvel invité de la galerie Silicone, dirigée avec talent par l'artiste bordelais Irwin Marchal. Jeune diplômé de l'école des Beaux-arts de Bordeaux, aujourd'hui installé à Lyon, Clouzeau cultive une attitude légère au travers de laquelle transparaît bien souvent un propos critique à la fois malin et décalé.
« Le projet "Décadrage contrôlé" est une exploration du temps. En tant qu'artiste, lorsque l'on est salarié, comment peut-on continuer à produire ? À l'époque, j'étais encadreur. J'ai décidé de commander des cadres comme un client normal et je les utilisais ensuite dans ma pratique. Ainsi, je fabriquais mes propres pièces sur mon temps de travail. C'était une manière de retourner la situation. »
Essentiellement orientée sur des stratégies de détournement des usages, l'exposition intitulée « Activités secondaires » met en lumière des questionnements liés au statut des œuvres, des médiums, comme à celui de l'artiste dans sa relation au travail. « J'ai été très influencé dans ma pratique par la lecture d'*Éloge du carburateur* de Matthew B. Crawford. Dans ce livre, le philosophe américain parle de la dévalorisation sociale du travail manuel et décrit l'intelligence qu'il recèle selon lui. Je me suis depuis centré sur le travail manuel. J'utilise des tutoriels trouvés sur internet pour fabriquer des pièces chez moi. »

« Activités Secondaires », Nils Clouzeau,
du vendredi 4 au mardi 22 mars, Silicone.
facebook > siliconespace

© Jef Aerosol

WALK THE LINE

Depuis ses premières peintures dans les rues de Tours, en 1982, Jef Aérosol a fait du chemin. Au fil de ses multiples irruptions dans les espaces urbains les plus célèbres, il s'est s'imposé comme l'un des artistes majeurs de la première scène française de street art apparue dans les années 1980 avec Speedy Graphito, Mesnager ou Miss Tic.
Pochoiriste de talent, musicien et artiste prolifique, il livre au regard des passants de nombreuses villes dans le monde des portraits de célébrités diverses, icônes ou rock stars, des enfants et des anonymes invariablement marqués de sa fameuse flèche rouge.
Présent à Bordeaux avec une immense fresque aux abords du CHU, le voilà invité par la galerie DX avec une exposition intitulée « Life Lines ».
Un titre évocateur du temps qui passe et de ses empreintes sur les corps. Tatouages, rides, scarifications et autres marques de l'existence apparaissent ici sur les corps d'hommes et de femmes. Parmi celles-ci, on remarque un homme au dos constellé de tatouages portant un enfant dans les bras ou, plus loin, un homme se tenant la tête entre les mains. Au doigt, une bague portant le signe de la paix en clin d'œil discret aux épreuves collectives traversées l'année passée. Les images sont simples, expressives. « Lorsque je travaille sur une toile, détaché de tout contexte urbain, je vais plutôt vers une épure, quelque chose d'universel, d'intemporel avec des émotions fortes. »

« Life Lines », Jef Aérosol,
du vendredi 4 mars au samedi 9 avril, galerie DX.
www.galeriedx.com

© Estelle Deschamp

STRATIGRAPHIES

C'est au tour de la plasticienne Estelle Deschamp, membre du collectif La Mobylette, d'investir la vitrine de la galerie Crystal Palace, Place du Parlement. Sa démarche porte essentiellement sur la sculpture. On avait pu découvrir son travail à Bordeaux, durant l'été 2015, lors de la première exposition de la galerie Permanent Vacation. Elle y présentait, entre autres, une sculpture composée d'un bloc de plâtre poncé, laissant apparaître en coupe la trace d'éléments de construction comme fossilisés dans la matière.
Pour Crystal Palace, elle prolonge cette référence visuelle à l'histoire des sols. Composée d'une succession de strates colorées et collées contre la vitrine, la sculpture apparaît aux yeux du public comme une surface picturale avec ses effets de couleur et de motifs. Il s'agit de la représentation d'une coupe géologique formée d'un empilement de couches de matériaux de construction – plâtre, brique, bois, polystyrène – départis ici de toute fonctionnalité et simplement traités pour leurs qualités plastiques.
Possible évocation de l'état de nos sols colonisés par les millions de tonnes de déchets de chantier enfouies chaque année, cette stratigraphie sculpturale d'un nouveau genre en offre une image idéalisée.

« Mécanisme du milieu discontinu, ou la Science-Friction expliquée à mon cheval », Estelle Deschamp,
jusqu'au dimanche 10 avril, Crystal Palace.
www.zebra3.org

© Alain Lestié

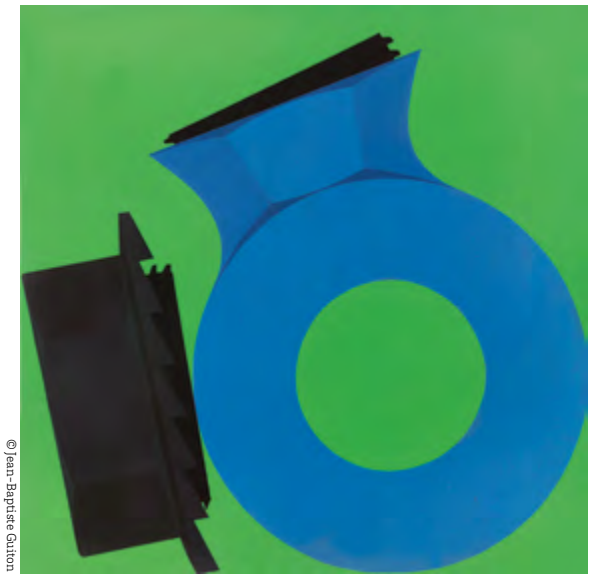
CLAIR OBSCUR

La galerie Guyenne Art Gascogne présente une exposition monographique, accompagnée de l'édition d'un catalogue, consacrée à Alain Lestié, né à Hossegor en 1944. Présent dans la collection du Frac Aquitaine, avec une œuvre acquise en 1984, son travail pictural a été montré depuis les années 1970 dans de nombreuses expositions parmi lesquelles on peut citer « Pour mémoire » au CAPC en 1982 ou encore sa sélection dans la représentation française de la Biennale de Venise.
Dans les années 1960, Lestié a pris part au mouvement de la figuration critique qui interrogeait alors la validité de la peinture. Depuis 1995, c'est par le dessin qu'il questionne l'image.
L'exposition est ici largement consacrée à cette dernière période. Réalisés au crayon, ses dessins jouent de variations de lumière révélant une admirable maîtrise dans le travail de l'estompe. De la profondeur de ses noirs, de la fluidité de ses dégradés et de la lueur de ses blancs se dégagent des mises en scène habitées de solitude et d'errances. Proches du paysage mental, elles laissent apparaître comme en flottaison des éléments disparates, des mots, des objets et autres formes familières.
Il s'agit pour l'artiste « de se défaire de toute signification affirmative, de laisser une incertitude, de refuser le "*pouvoir*" de l'image, pour lui laisser sa valeur d'interrogation ».

« Un séjour en Aquitaine », Alain Lestié,
du jeudi 17 mars au samedi 14 mai, Galerie Guyenne Art Gascogne.
www.galeriegag.fr

RAPIDO

L'Agence créative propose des ateliers d'artistes dans les locaux de L'Annexe B (quartier du Grand Parc). Candidature à envoyer avant le mercredi 9 mars par mail à *ateliers.annexeb@gmail.com* et consultation de l'appel à candidature sur *http://art-flox.com/public/APPEL%20a%20CANDIDATURE.pdf* • Jusqu'au jeudi 31 mars, la **Vieille Église Saint-Vincent**, à Mérignac, consacre une exposition monographique à Eric Vassal intitulée « De l'ombre à la lumière ». *www.merignac.com* • Avec l'exposition « Berliner Farbklänge I », la **galerie MLS** propose une rétrospective des artistes indépendants de Berlin et de Dresde qui, pour partie, ont élaboré leur œuvre dans l'ex-RDA. Avec Lothar Böhme, Ulrike Bunge, Martin Enderlein et Rolf Lindemann. Jusqu'au samedi 12 mars. *www.123-galerie-mls.fr* • Le **Forum des Arts et de la Culture**, à Talence, accueille l'exposition collective « À force de graver » avec les artistes Emmanuel Aragon, Lucie Bayens et Pascal Daudon. Jusqu'au samedi 12 mars. *www.talence.fr*



© Jean-Baptiste Guiton

La Villa Tamaris consacrait à Jacques Poli (1938-2002) une importante rétrospective en 2012. Le centre d'art contemporain d'Eysines s'en fait l'écho avec un parcours retraçant les principales étapes de celui que le philosophe Yves Michaud présentait comme « un peintre de la peinture ».

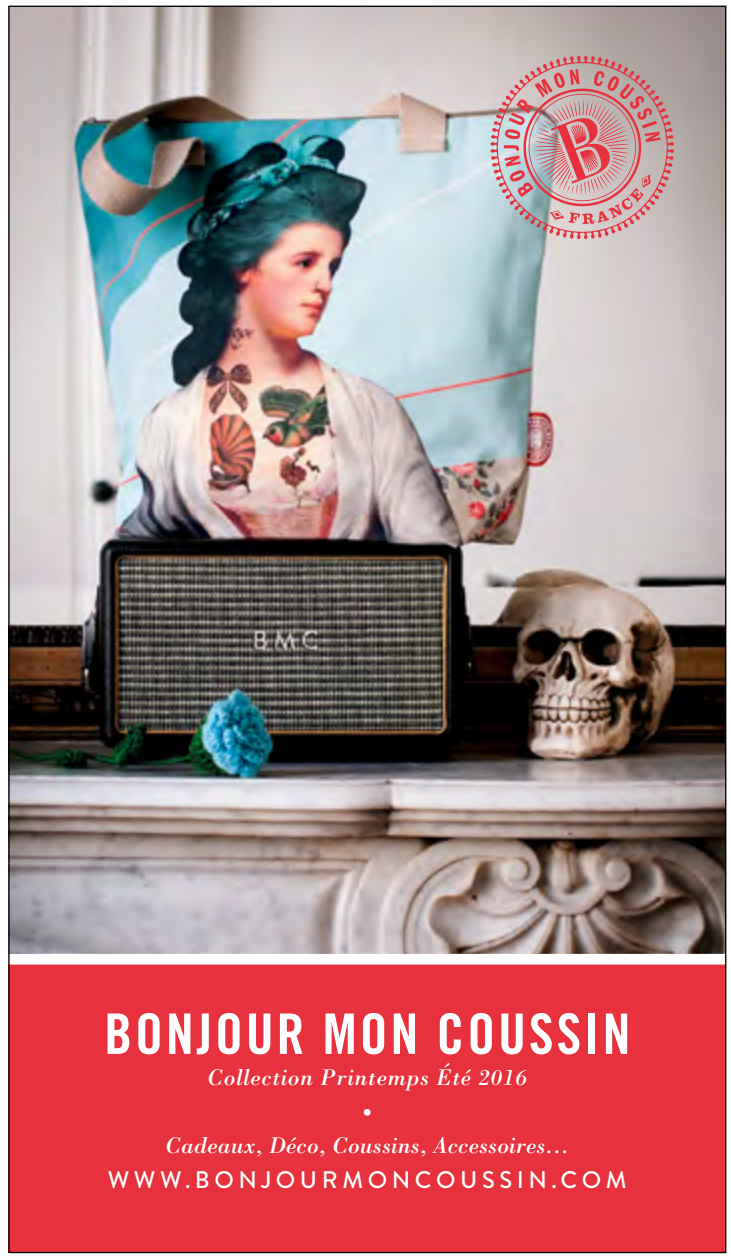
PERMANENCE DU RENOUVELLEMENT

« Objectivement, je crois que la nature de ma peinture me situe ou me condamne à une situation marginale à l'intérieur de la nouvelle figuration. » Ce regard que porte Jacques Poli sur lui-même retentit dans l'opinion de Gérard Fromanger qui « se souvient du solitaire traçant son chemin, imperméable aux influences, indifférent aux modes »[1].
Pourtant, il aurait pu en être autrement pour ce natif de Nîmes qui fréquenta les futurs tenants de la Figuration Narrative et de Supports/Surfaces au sein de l'atelier dirigé par Roger Chastel à l'école des Beaux-Arts de Paris au début des années 1960.
On peut imaginer les débats animés qui agitaient alors ces jeunes étudiants : Jacques Poli, Daniel Buren, Claude Viallat, Niele Toroni, François Rouan, Vincent Bioulès, Pierre Buraglio, Joël Kermarrec, Michel Parmentier…
Pourtant, Jacques Poli fait œuvre d'émancipation, bien que sa participation à la célèbre exposition « Mythologies quotidiennes II » à l'Arc, Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris en 1977 présume du contraire.
Cette forme d'affranchissement toute personnelle se détecte dans ses œuvres de jeunesse qui tranchent déjà avec l'air du temps et les expressions picturales abstraites de la seconde École de Paris (même si elles n'éludent pas quelques œillades entendues).
La série dont il est ici question s'intitule *Les Taches* et juxtapose différents aplats de couleurs. Formellement « abstraite », la genèse de ces plages colorées de rouge, vert, jaune et bleu renvoie à tout autre chose. À l'époque de leur réalisation, au milieu des années 1960, Poli habite en banlieue parisienne et chaque jour ou presque des camions ravitaillent l'usine Citroën voisine avec des pièces détachées rangées dans des caisses colorées. L'impression rétinienne de ces motifs colorimétriques filant devant sa porte enfante la série éponyme. Un jeu entre « figuration » et « abstraction » qui n'aura de cesse de contaminer son œuvre : *Autoroutes* (1966-1967), *Balanciers* (1967-1968), *Boulons* (1968-1970), *Outils* (1970-1973), *Machines* (1973-1976), etc. Des œuvres devenues emblématiques dans lesquelles le peintre s'attache à extraire un détail dont il amplifie, augmente et agrandit les proportions pour en offrir une représentation quasi-abstraite.
Suivront *Coléoptères*, *Les Perruches* (1987-1989), *Les Cages* (1989-1992), *20 000 Lieues sous les mers* (1992-1995), *Passage-Caillois* (1995-1996), *Chemin de croix* (1999-2000), réalisés sur l'invitation de Claude Viallat à qui avait été faite la commande de vitraux pour l'église Notre-Dame-des-Sablons à Aigues-Mortes.
Poli dit s'inspirer de Giotto à la chapelle des Scrovegni à Padoue mais aussi de la déposition de croix de Van der Weyden… Une paternité qui n'a rien d'évident quand on observe ses huiles et pastels sur papier. Dans *Eternity* (1981-1983) encore, il rend hommage à son ami Georges Perec avec lequel il avait pour projet de réaliser un livre commun autour de trente-neuf clichés polaroïds pris par l'écrivain lors de sa traversée en bateau du Havre à New York. Une collaboration avortée par la mort prématurée de Perec à quarante-cinq ans. Derrière l'apparente anarchie ou disparité des ensembles réalisés par Jacques Poli se jouent en fait de délicates associations d'idées qu'on aura plaisir à deviner.

Anna Maisonneuve

1. Pierre Brana, catalogue d'exposition « Jacques Poli » au centre d'art contemporain Château Lescombes, Eysines, 2016, p. 17.

Jacques Poli, jusqu'au dimanche 13 mars, centre d'art contemporain Château Lescombes, Eysines.
www.eysines-culture.fr



© Daniel Romero

Le dramaturge Rodrigo García continue de pratiquer un dépaysement radical bousculant le théâtre et suscitant un trouble que rien ne semble pouvoir dissiper. Le TnBA accueille sa pièce récente intitulée 4 qui libère encore une fois le processus de création pour qu'il puisse bondir sans la moindre entrave et réserver de salutaires secousses.

L'ART VERTIGINEUX DE LA JUXTAPOSITION

Rodrigo García est ce vif combattant des frontières dans lesquelles il ne cesse de convoquer des passages incertains ou forcés où l'enfermement et l'échappée risquent toujours de s'échanger. Toute délimitation est pour lui objet de refus et donc de transgression. Il est en cela l'héritier fantasque d'une modernité débridée, à la croisée d'une imagination singulière, d'une mémoire écartelée et d'une histoire intime.
Né en 1964 à Buenos Aires, il quitte l'Argentine en 1986 et s'installe à Madrid, où il monte de nombreuses mises en scène d'une extrême exigence. Il obtient rapidement une reconnaissance internationale avec des pièces qui engagent une déconstruction des codes et l'élaboration d'un langage poétique et scénique où les comédiens, les images, la lumière, la musique et le texte apparaissent comme les matériaux qui se rencontrent, se croisent et s'élargissent.
Chaque création est une sorte de plaque tournante, foisonnante, apte à changer de direction, sans jamais se fixer sur aucune. Ainsi, *After sun* (2000), *J'ai acheté une pelle à Ikea pour creuser ma tombe* (2002), *L'Histoire de Ronald, le clown de McDonald's* (2002), *Jardinería humana* (2003) ou encore *Agamemnon – à mon retour du supermarché, j'ai flanqué une raclée à mon fils* (2004). Avec *Et balancez mes cendres sur Mickey*, (2006) *Mort et réincarnation en cow-boy* (2009) ou *Daisy* (2013), García propose une descente plus personnelle et souvent plus abstraite dans les profondeurs du monde, qui se donne pour pivot un point invisible entre des pôles vacillants qui se rapprochent ou s'éloignent. Il confronte le public à ses angoisses, ses indéterminations et ses fantasmes, non sans provoquer parfois la polémique, comme avec *Accidens* (2005) ou *Gólgota Picnic* (2011). En janvier 2014, il est nommé directeur du Centre Dramatique National de Montpellier qu'il renomme le centre Humain trop Humain. Il en fait un lieu de création ouvert à la performance, la danse, la musique et les arts plastiques, et le dote d'un département d'arts numériques.

Qu'est-ce que 4 ? D'abord, le nombre de comédiens : les fidèles Gonzalo Cunill, Núria Lloansi, Juan Loriente et Juan Navarro. Ensuite une histoire qui, selon Rodrigo García, « parle d'une accumulation de grelots, de têtes de coyote, de mouvements dans des habits pleins de savon, de tourne-disques qui jouent la quatrième symphonie de Beethoven, de coqs qui prennent leurs aises, de petites filles de neuf ans, d'un peu de littérature, de vers attrapés par des plantes carnivores, d'un samouraï, de tennis contre un tableau de Courbet, de dessins animés, de réflexions sur le *doggy style*, de lumières de stade de foot et de drones qui apportent à la ville des rêveries sous forme de musique de cloches. »
C'est l'art vertigineux de la juxtaposition qui consiste à placer un élément à côté d'un autre, sans attache particulière. Il n'est pourtant nullement question d'entretenir une quelconque confusion mais au contraire d'agir pour atteindre un maximum de netteté. Mais une netteté qui n'explique pas, ne démontre pas, ne justifie pas parce qu'elle reste dans une proximité avec cette « saison » proustienne qui « trahit le plus d'essences diverses et juxtapose le plus de parties distinctes en un assemblage composite ».
L'enchaînement procède par « coupure irrationnelle » (Gilles Deleuze) et laisse le spectateur « responsable » de la liaison et du sens, de son adhésion ou de sa mise à distance, de son soutien ou de son rejet. Les situations, les mots et les gestes remplis d'intensité, d'incongruité ou d'incertitude rappellent que le propre de notre condition humaine est aussi l'ignorance, l'errance et le néant. L'enjeu, c'est d'échapper à toute standardisation en intégrant une écriture en miroir qui contrarie d'avance toute définition, toute lecture immédiate. La scène offre une présence, une épaisseur à toute chose, pour s'ouvrir à toute rencontre tonifiante, dérangeante, inquiétante, à tout accident offrant des mélanges non calibrés, à tout emballement imprévisible et à toute vibration inattendue.
Rodrigo García secoue les routines et les conventions et remet en cause un pragmatisme enclin à bannir l'imagination la plus affolante. Caractérisées par la rupture, la mobilité et l'association, ses pièces sont construites par accumulation, addition de perceptions, de fragments et de détails qui composent de fascinantes et dévorantes constellations.
Il pratique ainsi la méthode du poète : « Savoir avec qui je vais travailler a une influence sur les actions physiques que je vais proposer. En revanche, cela n'a aucune incidence sur mon écriture. La littérature a toujours été pour moi un exercice solitaire, que je pratique chez moi, en cachette. Quand j'arrive dans la salle de répétitions, j'ai déjà les textes. On voit ensuite qui dit quoi et ce qu'on fait de ces textes. Mais je n'imagine pas que tel ou tel comédien dira tel ou tel texte au moment où je suis en train de l'écrire. Disons qu'il ne s'agit pas d'une écriture théâtrale. Un auteur de théâtre considérerait que sa matière, ce sont les acteurs, et qu'il écrit pour des acteurs. Moi non. Je suis un poète. J'écris mes poèmes chez moi. Ensuite, je les donne aux comédiens et advienne que pourra. »
Si la forme qui en résulte a un aspect hybride, l'Argentin l'assume comme impossibilité de dire et de convoquer autrement. Ce qui le mobilise, c'est cette part d'inaccessibilité due aux zones d'ombre que notre aveuglement ne nous permet plus d'explorer. Il importe donc de voir dans sa démarche le produit d'une effervescence intérieure, et non simplement le fruit d'une fantaisie expérimentale.

Didier Arnaudet

4, conception et direction de **Rodrigo García**,
du mercredi 16 au vendredi 18 mars, 19 h 30,
sauf le 18/03 à 20 h 30, TnBA- grande salle Vitez
www.tnba.org

Giselle © Sascha Vaughan

Les 22 et 23 mars au Grand-Théâtre, les Ballets Trockadero, compagnie entièrement masculine, danse le répertoire classique en pointes : parodie, humour et maîtrise technique. Courez-y !

DIVINEMENT EXCENTRIQUE !

Pourquoi aller voir une troupe 100 % masculine, affublée de tutus, pointes, perruques et faux cils ? La réponse en trois points.

1. Le plaisir de danser. Les Trocks (pour les intimes) sont issus d'un mouvement travesti né à New York dans les années 1970. Les théâtres de travestis, nombreux, présentaient de petites productions (tragédies grecques, parodies de Maria Callas, etc.). Un jour, on voulut une ballerine pour l'une de ces productions. Peu après, les Ballets Trockadero de Monte Carlo naissaient. « Ce qu'ils voulaient, c'était s'amuser en dansant et parodier les styles classique ou moderne », explique Tory Dobrin, directeur artistique et ancien danseur. Ils préféraient les classiques russes mais aussi Balanchine, Martha Graham ou Merce Cunningham. « À minuit, le monde des ballets officiels qui se dansaient en périphérie accourait au centre-ville pour voir les Trockadero. Ils y étaient tous : Balanchine, Barychnikov, Makarova, Noureev, etc. C'était une sorte de production culte. »

2. L'humour. Pour faire partie des Trocks, il faut être un bon danseur, avoir l'esprit d'équipe – primordial – et… un bon sens de l'humour ! « Les danseurs classiques sont souvent des gens sérieux, explique Tory Dobrin. Quand on a de l'humour, quand on est excentrique, on veut l'exprimer, mais le plus souvent, la danse ne s'y prête pas. » Des faiblesses parodiées, des incidents rajoutés ou des incongruités soulignées provoquent le comique. Dès leur entrée dans la troupe, les danseurs intègrent un rôle : chacun a une biographie, un nom de scène masculin et un féminin, lesquels sont utilisés durant les répétitions. Ainsi, Paul Ghiselin est Ida Nevasayneva ou Velour Pilleaux, son pseudonyme masculin. « La camarade Ida est devenue célèbre comme héroïne de la révolution lorsqu'elle lança sur une banque capitaliste une bombe placée dans un chausson » (sic). Ou encore, M. D'Aniels, « expert de la guérison des blessures de ballet dont la redoutable "clavicule de Pavlova" : la liste de grandes ballerines avec lesquelles il a dansé est aussi longue que la liste de grandes ballerines qui ne danseront plus jamais avec lui ». « Les danseurs finissent par s'identifier. Ce qui est très utile pour travailler chaque personnage. L'effet comique peut alors s'épanouir car on a quelque chose à quoi se raccrocher. »

3. Le respect et l'amour du répertoire classique. La qualité technique des dix-neuf danseurs en témoigne. « La difficulté des ballets classiques, surtout les pointes pour les hommes, est telle que c'est indispensable. Si on n'est pas un danseur accompli, on finit par s'effondrer physiquement. » Et si cette exigence est relevée, c'est parce que « ce sont des ballets que nous adorons voir et danser ». « Si vous venez voir une grande compagnie à New York, vous ne verrez aucun tutu. C'est absurde ! La danse a besoin de tutus ! Ici, nous sommes tous obsédés par le style classique. Alors, on est portés à l'exagérer. »

Sandrine Chatelier

Au programme : ***Le Lac des cygnes*** (Acte II, d'après Ivanov-Petipa), ***Patterns in Space*** (d'après Merce Cunningham), ***Esmeralda*** (Pas de six) et ***Don Quichotte*** (d'après Petipa).

Les Ballets Trockadero de Monte Carlo,
du mardi 22 au mercredi 23 mars, 20 h, Grand-Théâtre.
www.opera-bordeaux.com

DESIGN : MR THORNILL / PHOTO © J.L. DUZERT (TDN)

THÉÂTRE
MARDI 1ER MARS | 20H15
UNE SOIRÉE DE DEUX SPECTACLES
Dans la Vie aussi il y a des longueurs
Cie Pour ainsi dire - Philippe Dorin

Deux Mots
Cie Pour ainsi dire - Philippe Dorin

.

THÉÂTRE BURLESQUE - DANSE
JEUDI 10 MARS | 20H15
Franito*
Patrice Thibaud & Fran Espinosa

.

THÉÂTRE - JEUNE PUBLIC
MERCREDI 16 MARS | 20H15
Des Châteaux en Espagne
Philippe Dorin - Sylviane Fortuny - Cie Pour ainsi dire

.

MUSIQUE
MARDI 23 MARS | 20H15
Le Chant de Leschiquier
Guillermo Perez - Ensemble Tasto Solo

.

DANSE
JEUDI 4 AVRIL | 20H15
Paysage inconnu
Josef Nadj

.

EN AVRIL : CYCLE DANSONS
Découvrez
toute la programmation

.

www.t4saisons.com
05 56 89 98 23

Tarifs : de 8 € à 24 €

ville de gradignan

La Reine morte © David Herrero

Les deux directeurs du Ballet de Bordeaux et de Toulouse échangent leurs créations : La Reine morte de Kader Belarbi entre au répertoire du Ballet de l'Opéra national de Bordeaux tandis que Coppélia de Charles Jude fait son entrée au Capitole. Propos recueillis par **Sandrine Chatelier**

AMOUR CONTRE RAISON D'ÉTAT

Ils se connaissent depuis très longtemps : Charles Jude, directeur du Ballet de Bordeaux était danseur étoile à l'Opéra de Paris lorsque Kader Belarbi, directeur du Ballet du Capitole, entra dans le corps de ballet en 1980, devenant à son tour étoile en 1990. Il faisait partie de la nouvelle génération de l'ère Noureev (même s'il fut nommé juste après). « On ne s'est jamais perdus de vue », confie Charles Jude.
Aujourd'hui, ils veulent « défendre coûte que coûte la danse classique ». « Kader a un vrai langage classique et néo-classique. En France, avec l'Opéra de Paris, nous sommes les deux derniers défenseurs de ce répertoire. Je ne dénigre absolument pas les créations contemporaines, au contraire. On en a besoin. Mais ce n'est pas une raison pour enterrer le patrimoine, le classique ? » Certes. À qui viendrait l'idée de ne plus programmer Mozart ? « Pour acquérir les grands titres du répertoire, le corps de ballet féminin est primordial. Il faut au moins dix-huit danseuses », explique Kader Belarbi à la tête de trente-cinq danseurs, contre trente-neuf pour le Ballet de Bordeaux, qui a le label national.
Avec Thierry Malandain à Biarritz, les trois installent un point d'ancrage et une dynamique de la danse dans le grand Sud-Ouest via notamment l'organisation de la première édition du Concours jeunes chorégraphes en avril, ou encore d'échanges. Ainsi, du 11 au 18 mars au Grand-Théâtre, *La Reine morte* de Kader Belarbi entre au répertoire, tandis que *Coppélia* de Charles Jude investit Le Capitole.
Le ballet de Belarbi, créé en 2011, conte l'histoire vraie de Don Pedro, né à Coimbra au Portugal en 1320, et d'Inés de Castro devenue reine une fois morte. Le roi Ferrante souhaite une alliance de son fils avec l'Infante de Navarre pour des raisons politiques. Pedro refuse cette union et se marie en secret avec Inés. Le roi la fait assassiner. Don Pedro tue son père pour se venger. Devenu à son tour roi, il installe la dépouille de sa bien-aimée sur le trône, la couronne et oblige les nobles à baiser la main de la reine morte.
« Il y a des pas de deux très bien faits, des portés très intéressants, apprécie Charles Jude ; un alliage de plein de styles, entre le classique et le néo-classique, et le baroque, fluide, compréhensif. Kader est aussi quelqu'un qui arrive à lire la danse contemporaine. Il en a beaucoup dansé à Paris. Les pas de la danse classique sont toujours là. On ne la réinvente pas. Mais on se la réapproprie et on donne notre propre vision du mouvement. Chacun avec son bagage, son histoire. »

Comment avez-vous eu l'idée d'adapter* La Reine morte *en ballet ?
J'ai d'abord découvert la légende d'Inés de Castro, puis les nombreux poètes et dramaturges (*Reinar después de morir* de Luis Vélez de Guevara…) qui s'en sont inspirés, et surtout *La Reine morte* de Henry de Montherlant dont la beauté de l'écriture m'a subjugué. Je me suis dit que cela ferait un ballet magnifique. Mais chaque phrase est totalement psychologique. Comment traduire en gestes des mots, des émotions ? La charge littéraire est énorme. Je suis allé sur les lieux historiques, la Quinta das Lágrimas (« Domaine des larmes »), voir les deux fontaines, celle des larmes et celle des amours retraçant l'histoire de Pedro et Inés et lieu supposé où ils se retrouvaient, l'église, l'endroit où elle fut assassinée, les deux cercueils côte à côte. On est à fond dans Roméo et Juliette !

« Lorsque je crée un ballet, j'attribue souvent des couleurs aux personnages selon leurs caractères ou leurs origines. »

Quel est votre regard sur cette histoire ?
Le plus intéressant, c'est le roi Ferrante. Il se morfond entre la raison d'État et l'amour qu'il ne peut plus avoir. À la fin du premier acte, il fait emprisonner son fils qui refuse le mariage de raison. Doña Inés plaide pour leur amour. Le vieux roi est touché. Il se laisse aller à des confidences, est prêt au pardon. Lui-même se remémore ses élans de jeunesse. Il est à présent esseulé et en perdition. Mais il ne supporte pas que son fils défie son autorité et s'exaspère de ce bonheur. Ses conseillers veulent la mort d'Inés. La raison d'État l'emporte.

On pense à* Roméo et Juliette, *mais aussi au romantisme de* Giselle, *notamment avec ce passage en blanc dans le deuxième acte.
Oui, j'ai trouvé intéressant d'avoir les jeunes mariées défuntes, ces « filles de l'âme » comme disait Théophile Gautier. Sur le chemin du couvent où elle comptait se réfugier, Doña Inés est assassinée. Don Pedro, échappé de prison, trouve son corps, tue les assassins et s'effondre de douleur. Une fantasmagorie prend place. Les fantômes des jeunes mariées mortes apparaissent telle une vision impalpable, parées de leurs habits de noces, un tutu blanc entre la nonne, la ballerine romantique et la mariée. Don Pedro est invité à suivre celle qui le regarde avec passion, douce illusion de Doña Inés, dans un duo d'amour et d'agonie. Le spectre glisse doucement des bras de Pedro et rejoint son tombeau. Les fantômes s'évanouissent…

La scénographie, la couleur tiennent un rôle important…
Lorsque je crée un ballet, j'attribue souvent des couleurs aux personnages selon leurs caractères ou leurs origines. Pour celui-ci, avec le Portugal et l'Espagne, le rouge, l'or et le noir se sont imposés. Ferrante, roi usé par l'âge et la politique, est paré de vert jauni ou de bronze doré. Les amants sont en bleu, mais très différents. Le bleu intense de la robe d'Inés s'estompe vers le pastel puis vers le blanc des fantômes ; le costume de Don Pedro est bleu nuit tirant vers le violet. L'Infante, je l'ai enfermée dans une robe qui roule. Son corps est barricadé. La seule fois où elle s'en échappe, c'est pour exécuter un solo, pieds nus, qui exprime colère et honte, suite à un affront public de Don Pedro qui aime sa servante Inés.
Pour symboliser l'idée du pouvoir monarchique, Bruno de Lavenère a conçu les chaises du palais très hautes (2 mètres de haut).

Comment avez-vous choisi la musique, composée uniquement de morceaux de Tchaïkovski ?
Je voulais travailler avec Jordi Savall. Mais le temps dont je disposais était trop court. J'ai cherché dans les musiques existantes en m'interdisant de prendre les grands airs connus. J'ai découvert des morceaux de Tchaïkovski qui m'ont amené des séquences de dramaturgie musicale. J'utilise sa première version de *Roméo et Juliette* (1869) à la fin du premier acte. Et pour le grand duo à la fin du deuxième acte, une version ultérieure, réorchestrée. C'est là où on reconnaît ses compagnons musicaux. Tchaïkovski est un vrai compositeur de ballets. En faisant le livret musical, j'avais l'impression de discuter avec lui ! Dommage qu'il n'y ait pas l'émotion de l'orchestre live à Bordeaux…

La Reine morte, chorégraphie et mise en scène de **Kader Belarbi**, **Ballet de l'Opéra National de Bordeaux**, direction de **Charles Jude**, du vendredi 11 mars au vendredi 18 mars, 20 h, sauf le 13/03 à 15 h, relâche les 12 et 14/03, Grand-Théâtre. *www.opera-bordeaux.com*

Événement étudiants :
Un soir à l'Opéra, jeudi 17 mars, en partenariat avec le Crous, le ballet et un cocktail avec les danseurs : 12 €.

D. R.

Aude Le Bihan et Cyrielle Bloy créent le dernier volet de leur série Ill-kept. Danse ? Théâtre ? Performance ? Un territoire au-delà des genres qui se dévoile au Glob Théâtre du 22 au 25 mars.

TROUBLE EVERY NIGHT

La compagnie bordelaise La Chèvre Noire aime fonctionner par cycles, plutôt que présenter une forme unique, figée. Il y a déjà eu *Régner*, en quatre volets, autour du pouvoir, *Take care*, conclu par le beau *Sanatorium* pour six interprètes, et enfin, *Ill-kept*, sur le thème du territoire « mal tenu », dont le troisième et dernier acte se joue au Glob Théâtre.
Ce cheminement sur du temps long – trois ans depuis le premier opus – se présente au spectateur sous forme sérielle, creusant sous plusieurs angles un même questionnement. À savoir pour *Ill-Kept*, celle du territoire abandonné, du solo, de l'exposition de la solitude – choisie, subie –, de la vulnérabilité, d'un trouble dans le genre.
Pour les deux premiers temps – *Sous les ongles* et *De l'eau dans les poumons* –, la danseuse Aude Le Bihan habitait la scène dans un exercice sombre et désespérément solitaire. Avec un nom à faire frissonner la peau, évoquant un imaginaire sud-américain, *Mourir pour un serpent à plumes* annonce un horizon plus dégagé, dont le soleil et la plage constituent la ligne de mire. « Elle s'était réveillée nue sur la plage. Elle ne se souvenait de rien. Elle n'en avait parlé à personne. » Cette phrase de Laure Kasischke, l'auteur américaine qui les a accompagnées tout au long du cycle, plante le décor. Toujours solitaire, la femme en maillot de bain végétal semble moins perdue que dans le deuxième opus, où, lestée par des sacs lourds et sombres, aux prises avec l'eau, noire comme du pétrole, elle tentait de se re-déployer dans un paysage de fin du monde.
Aude Le Bihan et Cyrielle Bloy créent ensemble depuis 2009. Comme un serpent à deux têtes : celle d'une metteuse en scène, celle d'une danseuse. Toutes deux désireuses de questionner le corps et sa représentation et de s'abreuver à toutes les sources : littéraire, photographique, plastique. Elles voudraient bien échapper aux cases et créneaux. Ne pas avoir à se situer entre danse et théâtre. Ne rien avoir à situer du tout, d'ailleurs. Plutôt troubler que clarifier. Leurs objets scéniques – performances ? – créent des images, suggèrent des histoires, préfèrent « la tension sourde au spectaculaire, le mutisme à la déclamation, les présence fébriles à la maîtrise ». « La dentelle au tricot ».
Ce besoin de ne pas s'imposer un genre se retrouve dans leur manière de produire leurs cycles. « Pour ce dernier volet, on est parties seules, sans coproducteurs, pour enlever la pression, les attentes. Pour aller doucement, à notre rythme. On a retrouvé une certaine liberté », explique Cyrielle. « Nous voulons montrer que nous entrons dans un cheminement de recherches et de pratique au plateau. Chaque projet en constitue une étape. La restitution, la première, n'est pas un but en soi pour nous », renchérit Aude. Elles reviennent d'un mois à la Friche de la Belle de Mai, à Marseille, ont passé une semaine à Montpellier, à la Laiterie de Bordeaux, ont habité le Glob quinze jours. Avant de terminer leur route sur une semaine de tête-à-tête intimiste avec le public bordelais.
Si ce voyage s'arrête, un autre va reprendre, très vite. *Se tenir compagnie* constituera le prochain terrain de jeu de ces têtes chercheuses.
Ou comment, à deux, se présenter au monde. **Stéphanie Pichon**

***Mourir pour un serpent à plumes*, Cie La Chèvre Noire**,
du mardi 22 au vendredi 25 mars, 20 h, Glob Théâtre.
www.globtheatre.net

Danseurs : Céline Cassone et Christian Denice © Joseph Ghaleb

Les Ballets Jazz de Montréal proposent au Pin Galant trois œuvres de trois chorégraphes parmi les pointures actuelles de la scène internationale : Itzik Galili, Barak Marshall et Rodrigo Pederneiras. Avec pour fil conducteur : l'énergie.

SIGNATURES D'AUJOURD'HUI

« Le nom de la compagnie nous ramène aux origines, explique Louis Robitaille, directeur artistique des Ballets Jazz de Montréal (BJM) depuis 1998. Mais du jazz, aujourd'hui, on ne garde que le nom. Et la philosophie, c'est-à-dire, une façon de bouger, très sensuelle ; de communiquer, très chaleureuse avec le public ; et la générosité de l'expression, une forme de liberté. »

Les BJM, créés en 1972 à Montréal, sont une compagnie de répertoire dont la base est la danse classique mais qui fusionne avec d'autres styles de danse (moderne, folklorique…) et de disciplines, comme le théâtre[1]. L'accent est aussi mis sur la personnalité unique des interprètes aux formations éclectiques, mais de haute tenue.

« L'évolution de la danse a été fulgurante ces dernières décennies, constate Robitaille.

Les chorégraphies se nourrissent de toutes sortes d'influences, de styles de danse. Elles sont marquées par le décloisonnement, l'ouverture. Pour ancrer la compagnie dans l'actualité, on a choisi de travailler principalement avec les grands noms actuels de la création. Ce sont eux qui influencent la danse pour les années à venir, ces noms qui sont des voix, des personnalités ; des signatures originales et non des copies. »

L'évolution se situe aussi au niveau de la nouvelle génération d'interprètes. « Les mentalités, les habitudes ont beaucoup changé. Les danseurs sont nomades. Ils restent trois ou quatre ans dans une compagnie, six ans maximum. Ils veulent voir le monde, expérimenter d'autres choses. Aujourd'hui, la planète est petite. Les portes sont ouvertes un peu partout. »

Puissance, jeunesse (une vingtaine d'années pour la plupart), dynamisme, générosité, ouverture sur le monde et surtout très grande énergie constituent la réputation des BJM. En tournée européenne, les quatorze danseurs de la compagnie posent leurs valises à Mérignac le 8 mars. Au programme de la soirée : deux pièces d'ensemble, *Harry et Rouge*, et un duo, *Mono Lisa*, soit trois grandes signatures chorégraphiques actuelles. Revue de détails.

Mono Lisa de l'Israélien Itzik Galili. Le rideau se lève sur des rangées de spots lumineux. Plateau sombre et lumière vive presque aveuglante rappellent une atmosphère d'usine soulignée par la bande-son faite de cliquetis de machine à écrire. Dans ce pas de deux, les corps des danseurs s'emmêlent ou virevoltent dans des figures très rythmées et vives, des portés acrobatiques et une chorégraphie courte, huit minutes, mais impeccablement ciselée.

Le public bordelais avait pu apprécier le travail de Galili au Grand-Théâtre avec *Le Sofa* ; une pièce pleine d'humour où l'on voit le dragueur lourd devenir le dragué dérouté. Puis, en 2013, avec *Parfois une hirondelle* créée pour le Ballet de Bordeaux.

Harry de l'Israélo-Américain Barak Marshall. Le personnage principal, Harry, se débat avec ses propres batailles. Comment arriver à un équilibre, surpasser ses problèmes ? « J'aime beaucoup le côté terre-à-terre, humain, de Barak Marshall, confie Louis Robitaille. Il a choisi de créer autour des conflits qu'ils soient personnels, humains ou planétaires, avec beaucoup d'humour. Sans faire de politique. On traverse tous des hauts et des bas, des difficultés, des tensions. Il essaie de désamorcer tout ça. Ne pas tomber dans le dramatique. Il apporte un côté théâtral hyper-intéressant, avec des rôles de caractère et des textes écrits par lui-même teintés d'humour. Il sait rendre la danse, parfois céleste, très terrestre et humaine. » Espoir et humour emplissent Harry où tableaux d'ensemble, duo et trio alternent à un rythme enlevé. La musique est composée de jazz, de folklore israélien et de musique traditionnelle.

Rouge du Brésilien Rodrigo Pederneiras. Il s'agit d'un hommage discret aux peuples autochtones du continent américain et à leurs legs musical et culturel. Confrontation, choc des cultures, rapports de forces, drames, urgences et déchirures constituent la trame de cette pièce qui suggère une longue migration humaine, jusqu'à exorciser ce trop-plein d'émotions et atteindre enfin un état de grâce. Les frères Grand signent la création musicale, très actuelle mais influencée par la musique amérindienne des premières nations. « Rodrigo Pederneiras a beaucoup d'expérience, mais il est toujours à la recherche de nouveautés. La structure du mouvement est basée sur la danse classique. Il y ajoute des mouvements de capoeira, danses tribales brésiliennes, danses de salon. C'est un mélange qui colle tout à fait à la démarche du BJM. »

SC

Les Ballets Jazz de Montréal,
direction artistique de **Louis Robitaille**,
mardi 8 mars, 20 h 30, Le Pin Galant, Mérignac.
www.lepingalant.com

1. Le maître de ballet actuel des BJM est le bien nommé Cyrille de la Barre, danseur français issu du Ballet de l'Opéra de Paris alors dirigé par Rudolf Noureev qui lui confia ses premiers rôles solistes.

© Danny Willems

Badke transforme une danse traditionnelle palestinienne en transe contemporaine et exutoire collectif.

À CONTREPIED

Où il est question d'une inversion. Un b pour un d, faisant basculer la *dabke*, danse traditionnelle du Moyen-Orient – folklofrique, identitaire, populaire – en une *badke* contemporaine, fougueuse, indomptable.
De l'originale, les performeurs palestiniens ont gardé l'énergie, et cette idée d'une ligne implacable, de pieds martelant le sol, de cris et d'un meneur pour entretenir l'élan. Ils y ont ajouté – guidés par le trio Koen Augustijnen et Rosalba Torres Guerrero (les Ballets C de la B) et Hildegard De Vuyst (KVS) – un amoncellement d'individualités fortes à la croisée de multiples disciplines et la musique enivrante de Naser Al-Faris. Et s'ils commencent dans le noir le plus complet, nous parvient très vite, sans l'image, la force vitale d'une danse prête à exploser.
Sur scène, ils sont dix hommes et femmes venus de Ramallah, de Naplouse, de villages près de Jérusalem ou de Galilée. Et c'est déjà un exploit en soi quand on connaît les difficultés que rencontre un Palestinien pour passer les frontières. Le chorégraphe Koen Augustijnen pourrait parler pendant des heures des répétitions morcelées, des passages de frontière, des abandons en route, des questions de visa. *Badke* est le troisième projet d'une douce utopie menée depuis plus de dix ans par le KVS, les Ballets C de la B et la fondation Qattan : l'idée d'un pont artistique tenace entre la Palestine et l'Europe, la Belgique plus précisément. Depuis 2007, de jeunes artistes palestiniens accèdent à des formations professionnelles à l'étranger et créent des pièces qui tournent sur place et dans le monde entier, telles que *In the Park*, en 2009, et *Keffiyeh made in China*, en 2012.
Pour ce nouveau projet mené dès l'été 2012, la *dabke* – que l'on retrouve aussi en Syrie ou en Irak – sert de point de départ pour construire une matière qui interroge le rapport à une tradition identitaire mais aussi au corps, le sien et celui des autres.
Qu'on ne s'y trompe pas, Badke n'est pas une gentille pièce de danseurs exotiques venus montrer leur folklore à un Occident culpabilisé. Face à nous, en habits de tous les jours, ces artistes s'interrogent sur leurs pratiques, cherchent une place dans un monde âpre. Sur scène cette tension se transforme en transe. Contemporaine et jouissive. Parfois l'inquiétude rattrape les mouvements. Une panne de courant, un silence pesant. Une gestuelle torturée. La violence surgit alors, inscrite dans les corps depuis trop longtemps.
Car il est avant tout question de corps dans cette *badke*. Corps social, corps collectif. Corps qui luttent contre le morcellement d'un territoire. Corps capables de se libérer d'un mouvement hip-hop, d'exulter dans des figures circassiennes, d'étourdir d'un mouvement de capoeira. Corps lourds, corps agiles. Corps blessés, corps exaltés. Deux faces d'une même réalité. « *Badke* est une exploration en double : celle d'une *dabke* qui exprime le désir palestinien sans égal "d'appartenir quelque part", et en même temps le souhait de faire partie d'un monde au dehors » revendiquent les porteurs du projet. Une manière pour les dix performeurs de regarder vers le futur, obstinément, coûte que coûte.
Stéphanie Pichon

***Badke*, KVS, Les Ballets C de la B & A.M. Qattan Foundation**,
vendredi 4 mars, 20 h 30, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles.
www.lescarrelescolonnes.fr

Durant tout le premier trimestre 2016, la Boîte à Jouer a entrepris d'accueillir une programmation en direction du jeune public. Son rythme et sa durée témoignent avant tout d'une belle confiance à l'endroit des compagnies. Intentions et bilan d'étape avec Trène Dafonte et Charlotte Duboscq de la compagnie Les 13 Lunes et Claire Rosolin de la compagnie Mouka, réunies autour de Laurent Guyot, le directeur de la Boîte à Jouer.

Propos recueillis par **Guillaume Gwardeath**

L'Enfant sucre. D. R.

Y ES-TU ?

Trois pièces réparties sur une durée de trois mois : est-ce pour laisser le temps au bouche-à-oreille de s'installer ?
Laurent Guyot : C'est vrai. Entre autres raisons. Notre lieu a toujours beaucoup fonctionné sur le bouche-à-oreille, dans la mesure où on n'a jamais eu les moyens de faire de la publicité classique. Toutefois, cela nous permet aussi d'être sûrs de pouvoir répondre à la demande. Celle-ci est énorme, qu'elle vienne des compagnies ou du public.

Y a-t-il d'autres lieux bordelais diffusant des spectacles jeune public sur la longue durée ?
L.G. : Pas beaucoup… voire pas du tout.
Irène Dafonte : Très peu s'engagent sur des séries.

Le temps que le bouche-à-oreille s'installe, y a-t-il des moments de solitude au début du cycle ?
I.D. : Non ! C'était plein dès le début !
Claire Rosolin : Sans aucune difficulté.

Cette niche du spectacle vivant ne connaîtrait donc point pas la crise ?
I.D. : Rien ne tombe du ciel. Citons deux explications : le collectif de ressources Bordonor, co-fondé par la Boîte à Jouer, qui a beaucoup travaillé sur le jeune public. Avec le centre social Bordeaux-Nord, notre partenaire, on aide beaucoup les écoles, en prenant en charge une partie du billet, ce qui se révèle décisif. Cela demande un énorme travail de médiation. L'autre raison, c'est notre campagne de « crowdfunding » (financement participatif – NDLR). Cela a permis d'intégrer à notre dispositif d'autres structures du domaine éducatif ou social, malgré peu de moyens propres. Nous avons connu une baisse de nos financements, notre quartier n'étant plus zoné « politique de la ville ». Nous devons mener des négociations très intenses avec les collectivités territoriales, et il nous faut continuer à mobiliser nos partenaires : les compagnies, et aussi les écoles. De manière générale, on peut dire que les raisons du succès, en terme de fréquentation, c'est l'existence d'un réseau important.

Quelle raison a poussé la Boîte à Jouer à choisir d'accueillir les compagnies Mouka et Les 13 Lunes ?
L.G. : La fidélité ! On avait déjà diffusé Mouka ici, dont on aime beaucoup l'univers esthétique, et on avait décidé d'aller jusqu'à produire le spectacle, en le finançant. C'est un peu pareil pour Les 13 Lunes, qui est un de nos partenaires pour une autre opération en direction du jeune public, une garderie culturelle qui s'appelle « Les P'tits Couch'tard ». Oui, on peut parler de fidélités artistiques.

Comment s'est effectué le choix des créations présentées ?
I.D. : C'est le hasard du calendrier ! On était parti sur la création d'un triptyque sur le thème de la mère et de l'enfant : des spectacles différents pour des âges différents. *Maman Baleine*, *Maman Chaperon* et *Maman Manège*. Ces trois créations ont en commun d'être des duos, avec la présence d'un musicien et d'une comédienne : un conte musical, du théâtre gestuel et musical signé, c'est-à-dire joué en langue des signes, et un duo pour voix et violoncelle.
Charlotte Duboscq : On a voulu faire des formes légères. Techniquement autonomes. Tout terrain, en quelque sorte. Qui puissent s'installer partout, y compris en dehors des théâtres : dans les écoles, dans les centres sociaux, dans les crèches… Au plus près des publics, dans toutes sortes de structures, et notamment auprès des publics les plus isolés, qui n'ont pas de proposition artistique près de chez eux. Cela fait partie de notre démarche.

« Les contes font partie de la culture commune. Ils traversent les époques, ne vieillissent pas et restent familiers. Ils résonnent en nous. »
Charlotte Dubosq

Comment sait-on avec certitude que l'on crée pour telle ou telle tranche d'âge ?
C.D. : Déjà, on ne dit jamais « jusqu'à tel âge » mais « à partir de tel âge » ! Ça commence à partir de trois mois, c'est-à-dire vraiment pour les bébés. La forme intermédiaire, c'est à partir de cinq ans. On part d'un certain niveau, puis c'est ouvert, sans limitation. Les spectacles se veulent familiaux. En terme de critères, la durée est une très bonne indication. Un spectacle d'une heure, ce ne sera pas pour les tout-petits. On sera plutôt sur un spectacle de l'ordre d'une demi-heure. Il faut aussi prendre en compte le fait qu'il y ait du texte ou pas, le cas échéant sa complexité, etc.
I.D. : Lorsque l'on crée, on crée pour tout le monde : regardez le film d'animation *L'Âge de glace*, il a été fait pour les enfants, mais les adultes peuvent s'éclater aussi ! Bien sûr, cela aide les écoles à se repérer : tel spectacle pour les CP, tel autre pour les collégiens, etc. C'est une indication obligée.

Pour ce qui est du* Petit Chaperon rouge, *comment peut-on encore raconter une histoire aussi rebattue et aussi analysée, de Charles Perrault aux frères Grimm, de Tex Avery à Bruno Bettelheim ?
I.D. : C'est précisément pour cela ! Pour écrire *Maman Chaperon*, nous nous sommes inspirés des multiples versions… comme de celle que chacun porte en lui ! Car chacun a intégré la façon dont on lui a raconté l'histoire.
C.D. : Les contes font partie de la culture commune. Ils traversent les époques, ne vieillissent pas et restent familiers. Ils résonnent en nous.
I.D. : Ils sont tellement connus que l'on peut faire appel à la mémoire collective. On peut jouer avec le corps, sans dire de texte, et le public va comprendre.

La pièce* L'Enfant sucre *a aussi son personnage de loup affamé…
C.R. : À la base, on s'est inspiré du conte des sept petits chevreaux. On n'a pas conservé l'histoire originelle, mais la substance même du conte est là, avec le fait de manger l'enfant, de venir le chercher dans son ventre…
L.G : Lorsque les enfants sortent de la pièce, ils parlent surtout de ça, y compris de cette scène d'éventration. Bien sûr, ils savent que les boyaux sont en laine. C'est un univers très particulier que celui de la compagnie Mouka… Je dirais presque « gore » ! Cela peut même surprendre les adultes. C'est une façon de s'adresser aux enfants qui est vraiment différente de ce que l'on voit dans le jeune public.

***Maman Chaperon*, compagnie Les 13 Lunes**,
à partir de 5 ans, mercredi 9, mercredi 23 et samedi 26 mars, 15 h.

***L'Enfant sucre*, compagnie Mouka**,
à partir de 6 ans, mercredi 9, mercredi 23 et samedi 26 mars, 15 h.

La Boîte à Jouer
www.laboiteajouer.com

D.R.

Du Chien dans les dents fait le voyage en État sauvage, à cinq. Dans une écriture collective éclatée et physique. À voir à partir du 16 mars à la Manufacture Atlantique.

GLISSEMENTS DE TERRAIN

Le pitch est simple : « On partirait tous les cinq face à notre impuissance à habiter ensemble un monde qui résiste à nos souhaits. Animés par un même fantasme, un retour à l'État sauvage. » Anaïs, Bergamote, Thomas, Brice et Lætitia s'engagent dans une mise au vert, guidés par l'euphorie collective. Ils portent le même nom à la ville qu'à la scène. N'embarquent avec eux que le strict minimum : des vivres, des tables de mixage. Quelques pieds de micro. Autant dire une jungle, leur jungle. *État sauvage* titre provisoire se raconte au conditionnel, comme pour mieux brouiller les pistes entre fiction et réel.
Mais… très vite, dans un trou ils glissent.
Avec sac à dos et rêves d'aventuriers.
Cailloux qui font mal au pied et peur du noir.
Forcément la situation réveille les tensions, les contradictions et frustrations. Que reste-t-il du groupe ? Que va-t-il surgir de ce glissement de terrain ?
Lorsque je retrouve cette bande de néo-sauvages – soit le trio Anaïs Virlouvet, Thomas Groulade, Bergamote Klaus de la compagnie Du Chien dans les dents, Brice Lagenèbre et Lætitia Andrieu – dans le local de répétition de la rue de Belleville, un mois avant la première à la Manufacture, tout semble encore en mouvance, sur le fil. La matière est là, depuis des mois. Mais rien n'est figé. Et le montage est à trouver. Comme à son habitude, Du Chien dans les dents, jeune et prolifique compagnie bordelaise, joue de l'oralité et d'un récit choral. Une manière bien à elle de partir du concret, épuiser les mots jusqu'à générer une étonnante échappée du réel. Cette fois, ils y ont ajouté un vrai travail physique, via l'influence de Lætitia Andrieu, à la fois danseuse et comédienne.
Eux qui ont été habitués à travailler et écrire dans l'urgence, découvrent les plaisirs du temps long. Deux ans de rencontres, recherches, où tout se décide à cinq, où tout surgit de l'improvisation, écrite, dansée, chantée, clamée. Pas de texte derrière lequel s'abriter. Pas de metteur en scène pour trancher à la fin. Pas de décor non plus. De cette matière accumulée, subsiste dans le hall du lieu de répétition un grand tableau rempli de traces écrites qui rappelle où ils en sont. Et le chemin qu'il reste encore à explorer.
« Ce mouvement du sauvage, de notre rapport au monde dans lequel on ne se retrouve pas et dont on tente de s'écarter c'est un peu dans l'air du temps », reconnaît Brice. Henry David Thoreau n'a-t-il pas ressurgi abondamment sur les tables des librairies, lui qui écrivait en 1854 dans son *Walden ou la vie dans les bois*, « ce qu'il me fallait, c'était vivre abondamment, sucer toute la moelle de la vie, vivre assez résolument, assez en spartiate, pour mettre en déroute tout ce qui n'était pas la vie ». Mais Du Chien dans les dents a vu dans cette thématique du sauvage « quelque chose d'à la fois politique, organique, poétique ».
Car dans cette pièce, il n'y a pas seulement cette utopie de vouloir retrouver sous la peau, les os et nos habitudes, la part d'instinct et de sauvagerie qui sommeille en nous. Se pose également la question du collectif, sur scène ou en répétition, dans un trou perdu dans la forêt ou dans une création au long cours. Comment réussir à travailler sans leader, dans une horizontalité vertueuse ? Comment trancher quand même, avancer, sans perdre de vue les propositions de chacun ?
La discussion avec la journaliste n'échappe pas au fonctionnement à cinq têtes, véritable ping-pong verbal autour d'un café. Comme dans la scène qui vient de se répéter – Brice n'est pas mort – la parole rebondit, fuse, sans temps mort, également répartie. Ou presque. Exemple. Lætitia *Tout se valide à cinq*. Anaïs : *Comme ce texte Brice n'est pas mort*. Lætitia : *Pour le processus d'écriture, chacun se met dans un coin, puis on vient improviser devant le dictaphone. À partir de cette matière, on tricote.* Brice : *On se met à la table aussi, pour écrire.* Lætitia : *On écoute les désirs de chacun. Il y a des affinités particulières, certains avec le corps, d'autres avec l'écriture ou le chant. Chacun apporte ce qui le nourrit.* Thomas : *L'écriture spontanée, c'est quelque chose que nous n'avions pas expérimenté avec* Du Chien dans les dents. Bergamote : *Les impros au dictaphone non plus.*
Le 16 mars, cette parole chorale arrivera un peu plus canalisée, organisée, dans la nef de la Manufacture. Mais pour tenir coûte que coûte cette direction vers le sauvage, même dans la forme spectaculaire, ils font le vœu que subsiste encore sur scène une part d'indomptable.

Stéphanie Pichon

***État sauvage titre provisoire*, compagnie Du Chien dans les dents**, du mercredi 16 au mercredi 23 mars, 20 h 30, relâche les 19, 20 et 21/03, Manufacture Atlantique.
www.manufactureatlantique.net

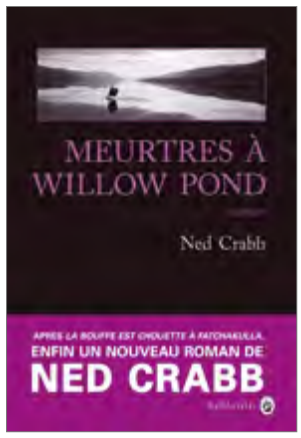
Ce que j'appelle oubli de Laurent Mauvignier © Carlos Alanis

ELLIPSES

Certains oublient parfois LA question, la seule : « Être ou ne pas être ? » Pas Liev qui se demande bien ce qu'il fait là, à recopier des factures, pour rendre service en attendant les enfants. En effet, il a été engagé comme précepteur à Kosko et s'y est donc rendu, en étranger. Bizarrement, il n'y a pas encore d'enfants au village, ils tardent à arriver, et personne ne semble vouloir savoir pourquoi il est (ou n'est pas) là – ni qui il est (ou n'est pas).
Il y a bien Mademoiselle Sonia avec qui il sera (ou ne sera pas) fiancé, la dévouée Magda qui est (ou n'est pas) sa maîtresse, une dame avec une coiffure en casque… Encore faudrait-il leur parler, comprendre, mais Liev n'ose pas. Il n'est pas tout à fait sûr d'appréhender correctement le monde qui l'entoure, alors, en attendant les gosses, il le subit, perdu, comme assommé. K.O., il essaie d'accorder dans son esprit le monde à ses désirs et pense trop souvent que ce qui n'est pas est.
Philippe Annocque nous entraîne dans les méandres de l'esprit troublé de Liev comme on suivait Meursault accablé par le soleil. Tout roule et tourne autour de lui, son monde s'emballe en boucle : les promenades en vélo, les coudes aux manches des vestes, les élèves qui n'en finissent plus d'être (ou ne pas être) arrivés. Tout tourne, mais rien ne stagne car l'auteur sait faire rebondir son récit grâce à d'étonnantes ellipses.
On sait enfin qu'il va bien falloir un jour que Liev parle, car dire, nommer, c'est comprendre le monde, distinguer ce qui est de ce qui n'est pas. Philippe Annocque, avec *Pas Liev*, pose LA question : on aura notre réponse.

Julien d'Abrigeon

Philippe Annocque,
Pas Liev,
Quidam



LA PÊCHE AU CRIME

Qui se souvient de Ned Crabb et de son hilarant *La bouffe est chouette à Fatchakulla ?* Longtemps considéré comme son seul (et mythique) roman, ce brillant pastiche de… (oui, mystère : révéler sa source serait dévoiler grandement le principe de l'intrigue), mélangeait un humour d'une causticité tout anglaise et les bonnes vieilles recettes du roman noir rural américain, soit de l'alcool frelaté à foison, des personnages complètement farfelus, aussi violents que naïfs, dotés d'une conception très particulière de l'autorité et de la loi.
Si tous ces éléments vous mettent l'eau à la bouche, sachez d'abord que notre brave auteur, journaliste de profession, sévit toujours, et que les éditions Gallmeister ont saisi l'occasion au vol et publient donc un deuxième essai de notre mystérieux bougre : *Meurtres à Willow Pond*.
Ici, les travers observés sont moins ceux des rustres habitants des marais que ceux des pêcheurs plus ou moins occasionnels qui se réunissent dans le Maine afin d'assouvir leur passe-temps dans un luxe certain.
Les protagonistes ne sont d'ailleurs pas réunis par hasard, puisqu'une histoire d'héritage les lie tous… Comme on peut le deviner, l'un des personnages risque la mort, tout le monde ayant d'excellentes raisons de faire trépasser la vieille tante qui a réuni tout ce beau monde.
L'idée vous évoque quelque chose ? Tout est normal, puisque cette lecture vous emmènera aux confins de la satisfaction qu'ont pu vous proposer des auteurs comme William G. Tapply ou Jim Tenuto (chez Gallmeister) ou Dennis Lehane avec *Shutter Island*, sous l'égide bienveillante et facétieuse d'Agatha Christie.

Ned Crabb,
Meurtres à Willow Pond,
Gallmeister

La bouffe est chouette à Fatchakulla,
Folio policier

LE GRAND MEZZE

Certes, le festival des créations littéraires a l'habitude des mises en bouche de qualité, mais l'édition 2016 a tout d'un festin de roi en termes d'apéritif. Tout commence le 18 mars au Marché des Douves par une rencontre avec Boualem Sansal autour de son monumental *2084* (Gallimard, collection Blanche). Toujours dans cet écrin superbement rénové, la conteuse Caroline Gillet régalera, elle, le jeune public, le 30 mars, à partir d'une sélection d'ouvrages parus chez Didier Jeunesse.
Côté lecture, rendez-vous à la Villa 88, le 30 mars, avec l'auteur et comédien Didier Delahais, histoire de partager les errances du héros de *J'irai dehors* (Moires).
Le théâtre n'est pas non plus en reste : dès le 22 mars, le TnBA accueille *Monologue pour un homme* de Solenn Denis, auteure remarquée en 2014, au Glob Théâtre, avec *Stockholm*, pièce inspirée par le calvaire de Natascha Kampusch.
L'OARA propose pour sa part Molière-Scène d'Aquitaine deux temps forts du 30 au 31 mars. Soit *L'Avide*, par la compagnie Simone Lemon, adaptation très libre, à la croisée de la danse et du théâtre, du *Bal des coquettes sales* de Brigitte Fontaine et Leïla Derradji. Puis, *Délivrance*, création de la compagnie Translation, ambitieux projet sous forme de récit épistolaire, poursuivant la collaboration engagée entre Denis Cointe et Marie NDiaye depuis 2011 avec *Die Dichte*.
Au Glob Théâtre, le 31 mars, les *Marches de l'été* de Jean-Luc Terrade s'attaque à *Ce que j'appelle oubli* de Laurent Mauvignier (Les Éditions de Minuit, 2011), autopsie glaçante d'un fait divers banal, de la violence et de l'oubli.
Enfin, le 31 mars, tous au cinéma Utopia, qui organise une projection suivie d'une rencontre consacrée au documentaire *Undergronde* de Francis Vadillo, passionnant voyage initiatique dans l'Europe alternative du fanzinat, du graphzine et de la micro-édition.
Que dire de plus ? Bon appétit !

www.escaledulivre.com

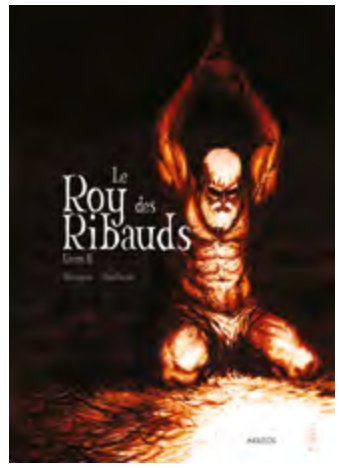
PLANCHES

par **Éloi Marterol**

LA PHYSIQUE DES BULLES

Bob est un aventurier, un vrai, accompagné de son fidèle Rick – né chien, mais destiné à la gloire –, il part à la découverte du monde pour résoudre d'incroyables mystères. Sa dernière aventure l'emporte droit sur la Lune. Las, une comète malvenue s'écrase sur Rick, le tuant sur le coup. Désespéré, Bob s'encroûte dans son salon, quand Rick lui dit clairement qu'il est temps de se relever : « Tais-toi donc et va ouvrir cette porte, vil mollasson ! » Ainsi commence la nouvelle épopée de Bob qui va l'emporter aux confins du monde, à la pointe de notre planète, dans le Monde Quantique.
Inutile de préciser que comprendre la physique quantique dans son ensemble est particulièrement difficile pour les non-initiés. Or, c'est là qu'interviennent Thibault Damour et Mathieu Burniat avec *Le Mystère du Monde Quantique* ! Cet ouvrage de vulgarisation nous permet de croiser Planck, Einstein, le prince de Broglie, Heisenberg, Schrödinger, Bohr, Born, Everett… les hommes qui ont théorisé et créé cette science tout au long du XX^{e} siècle.
Leurs explications imagées valent bien mieux qu'un long texte et permettent d'aborder plus simplement cette discipline. L'infiniment grand et l'infiniment petit se côtoient de case en case, entrecoupés de concepts mathématiques, rendant parfois la lecture un peu difficile. Toutefois, comme le dit le prince de Broglie à Bob : « Vous désirez percer le mystère du Monde Quantique… voilà une tâche bien ardue ! »
À l'heure où une des théories d'Einstein, les ondes gravitationnelles, vient d'être démontrée, cette bande dessinée est à découvrir sans attendre.

***Le Mystère du Monde Quantique*, Thibault Damour et Mathieu Burniat**, Dargaud.

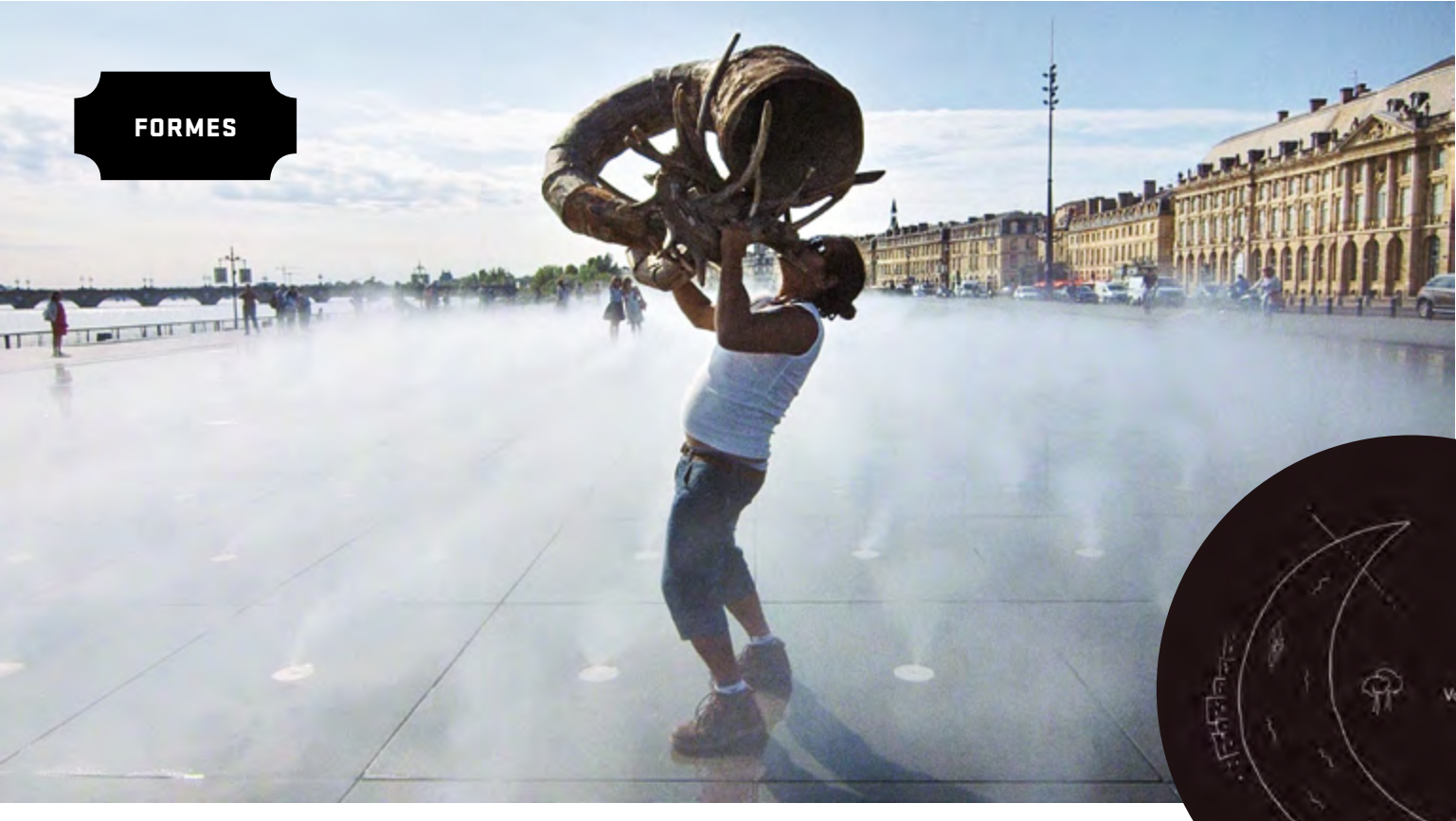


LA COUR DES MIRACLES

France, 1194 : Philippe Auguste règne sur un royaume en guerre. Du moins essaie-t-il de régner. Richard Cœur de Lion met à mal le pays, réussissant à tendre un guet-apens à l'ost royal à Fréteval. Défaite qui porte tort au souverain et à ses pairs, sauvés de justesse par Tristan, le Triste Sire, chargé de la sécurité du roi.
Or, Tristan est bien plus qu'un simple chien de garde : c'est le Roy des Ribauds. Il gère les bas-fonds de la ville de Paris, que cela soit les maisons de passes ou les différentes factions qui se partagent l'industrie du crime moyenâgeux.
Néanmoins lui-même est attaqué de toutes parts. Non pas par Richard Cœur de Lion, mais par le Rouennais, mercenaire à la solde d'Aliénor d'Aquitaine, mère de Richard, qui compte bien déstabiliser les forces en place pour aider son fils. Le contrôle des rues de Paris n'est plus acquis au Triste Sire qui va devoir s'engager dans une lutte violente pour récupérer son pouvoir.
Vincent Brugeas et Ronan Toulhoat signent ici un deuxième tome confirmant l'excellence de la série médiévale qu'ils ont présentée il y a un an. Ce polar aux nombreuses ramifications prend place dans une France déchirée par des luttes intestines, en proie à des ennemis nombreux et puissants. Les auteurs réussissent un tour de force en posant de très nombreux personnages sans pour autant perdre le lecteur.
La subtilité des jeux de pouvoirs inventés par Vincent Brugeas part d'une base historique réelle. Pour autant, le scénariste se permet quelques belles infidélités pour notre plus grand plaisir ! Ainsi, découvrons-nous une galerie de personnages malfamés, hauts en couleur, aux trognes cassées. Cette livraison rattrape également les défauts du premier tome avec des personnages plus identifiables et surtout deux personnages féminins servant vraiment l'intrigue. À ne pas rater !

***Le Roy des Ribauds 2*, Vincent Brugeas et Ronan Toulhoat**, Akileos.

IDROBUX, GRAPHISTE - PHOTO : BRUNO CAMPAGNIE - L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ - SACHEZ APPRÉCIER ET CONSOMMER AVEC MODÉRATION



Voyage autour de la Lune © Békat Partners

LIEUX COMMUNS *par* **Xavier Rosan**

AUX QUAIS DE LA LUNE

Il faut se souvenir de la situation quelque peu inextricable dans laquelle se trouvait l'urbanisme bordelais il y a une vingtaine d'années. L'aura du maire Jacques Chaban-Delmas qui, durant un demi-siècle, incarna Bordeaux et l'Aquitaine avec son punch légendaire, avait fortement pâli. La ville s'était assombrie, à l'instar de ses façades mal léchées par la pollution, tandis que le choix du tout-automobile paralysait la circulation intra et extra-muros. Désenchanté, déséquilibré, en panne, le fief des Lumières s'enlisait doucement dans la déprime, chacun s'accordant à reconnaître la nécessité d'un sérieux check-up.

Séquences et conséquences

C'est ce qu'il advint, une décennie plus tard. Bordeaux peu à peu se réveilla, se replâtra, se métamorphosa, comme les reptiles se défont d'une peau usée — même si, au fond, elle resta la même, avec ses fausses évidences et ses vrais contrastes. La première décision choc propre à enrayer le lent déclin fut l'abandon du métro au profit du tramway. En prenant le contre-pied de son prédécesseur peu de temps après sa prise de fonction, Alain Juppé, arrivé aux affaires en 1995, donna le signal et le ton du changement, faisant le pari d'une réanimation économique et culturelle via un remaniement complet de l'urbanisme. Aux grands problèmes, les grands moyens, en peu de temps, trois chantiers d'envergure furent lancés : outre celui du tram, sous tutelle de La Cub, il y eut la mutation du quartier de La Bastide et le réaménagement des quais de la rive gauche.

Phénomène emblématique du renouveau en marche, la réappropriation des quais par les habitants fut immédiate, ne cessant de se confirmer au fur et à mesure du toilettage de l'ancien port, dont le périmètre forlongeant la Garonne était devenu un no man's land, longtemps laissé en jachère - un « coupe-gorge » comme le suggère un des protagonistes du récent film d'Ila Bêka et Louise Lemoine, *Voyage autour de la lune*, une commande artistique de la Biennale d'architecture Agora. Les vieilles grues furent enlevées, les hangars désaffectés, puis détruits ou retapés, des commerces et des restaurants s'installèrent, ainsi que des marchés ou des guinguettes. Des aires de pique-nique informelles sous les platanes tranquilles suggèrent aux riverains et aux promeneurs des haltes conviviales. Ici un skate park, une piste cyclable, des jardins en fleurs, là une piste de danse improvisée, un miroir d'eau en forme de joyeuse pataugeoire, une plaine des sports, complètent un dispositif dévolu aux loisirs et à la contemplation.

De la beauté

Alors que l'on soupçonnait les Bordelais d'indifférence à l'égard de cet ancien secteur névralgique, ils affirment au contraire leur plaisir à flâner le long d'un fleuve avec lequel la lumière du Sud-Ouest, si chère à Roland Barthes, s'ingénie à façonner des accords parfois… miraculeux. À ce titre, le documentaire des Bêka-Lemoine convaincra tout saint Thomas en puissance. Ce n'est du reste pas le seul mérite de ce documentaire[1] constitué d'instantanés vibrants, où le sourire le dispute plus d'une fois à l'émotion, qui confirme surtout la clairvoyance de Michel Corajoud (1937-2014). Le célèbre paysagiste, qui s'était illustré en aménageant de nombreux espaces publics à Lyon, Paris ou en Seine-Saint-Denis, a su, par son intervention au long cours (débutant en 1999, elle se poursuit encore aujourd'hui), rendre leurs lumières aux quais de Bordeaux : « La beauté de Bordeaux était déjà là, je n'allais pas la concurrencer », expliqua-t-il en conférence de presse.

En l'occurrence, ces éclats de lumières et de beauté sont avant tout portés par ceux qui animent allègrement ce cadre enchanteur de leurs trajets quotidiens, tous de passage, joggers matinaux ou punks gothiques psalmodiant au clair de lune. Certains sont d'ici, d'autres viennent de très loin : des touristes, des déracinés enracinés à nouveau, des philosophes en herbe perchés dans les arbres, des contemplatifs pragmatiques que l'écoulement de l'eau interroge, des prophètes exaltés et généreux, des musiciens venus d'ailleurs…

Sous le regard d'Ila Bêka et Louise Lemoine, Bordeaux se révèle telle qu'elle n'a en réalité jamais cessé d'être : cosmopolite, bigarrée, frémissante, mobile. Certains des « personnages » rencontrés par les cinéastes sont déjà repartis, d'autres ont ici fait halte ; à certains l'avenir appartient, à d'autres il s'écoule à distance, au son d'une musique exotique. Chacun porte son regard, sa parole, sa pierre à l'édifice. De ces regards avec ou sans paroles surgissent aussi des interrogations, en forme de craintes ou d'attentes, sur la place de l'autre, la différence et l'indifférence. Elles sont relayées, à sa façon, par la patine que prennent les belles pierres issues des carrières de l'estuaire, menacées par la muséification touristique, le progrès à tout crin. Et pourtant, le port en forme de croissant de lune se vêt encore, plus souvent qu'on ne le croit, d'habits inspirés de Jules Verne ou de Méliès. Les quais de Bordeaux redeviennent alors ce qu'ils n'ont jamais cessé d'être : un formidable territoire de l'utopie.

« La lune trop blême / Pose un diadème / Sur tes cheveux roux,
La lune trop rousse / De gloire éclabousse / Ton jupon plein d'trous…
La lune trop pâle / Caresse l'opale / De tes yeux blasés,
Princesse de la rue / Soit la bienvenue / Dans mon cœur blessé… »

La Complainte de la Butte, chanson de Jean Renoir (paroles) et Georges van Parys (musique)

1. *Voyage autour de la Lune* de Ila Bêka et Louise Lemoine, projeté en avant-première le 4 février dernier à l'UGC.
www.bekapartners.com

© Musée de Tabac de Bergerac

DES SIGNES *par* **Jeanne Quéheillard**

Une expression, une image. Une action, une situation.

LES CAROTTES SONT CUITES

« Quand je m'arrête de fumer, la ville se transforme en forêt de carottes » me confiait A.M., tandis que M.M. a fait de la carotte un trophée qui trône au salon. C'est dire l'impact et l'attraction de cet objet. « Apparue dès le XIXe siècle, cette enseigne pour signaler la vente de tabac est une spécificité française », rappelle Philippe Camin[1] « par opposition à l'enseigne hollandaise de la poulie en bois ». La carotte rouge fait partie de notre patrimoine à l'instar des cabines téléphoniques rouges chez les Anglais ou la coquille pour les chemins de Saint Jacques. Depuis 1906, une loi oblige sa présence pour signaler tout débit de tabac[2].

D'aucuns rattachent cette forme aux morceaux de carotte qui maintiennent le frais dans un pot à tabac, ou au pétun[3] des indiens du Brésil qui fumaient des feuilles roulées en cône sur la plat de la cuisse. À y regarder de plus près, notre carotte de tabac, faite de deux cônes accolés par leur base, est une carotte en symétrie inversée ou en miroir, proche des premières mises en forme du tabac pour la vente. Un packaging qui remonte au XVIe siècle quand le tabac, mâché, prisé, ou fumé, était vendu en Quarotte faite de 7 à 8 feuilles de tabac assemblées. Après trempage dans un jus parfumé (rose, banane, vanille...), les feuilles étaient tordues en rouleaux, dans un sens puis dans l'autre, moins essorées au milieu, d'où le renflement. Une fois séchés, les rouleaux étaient ficelés. D'une longueur de 40 cm, ils étaient suspendus dans les débits de tabac pour une vente au poids. Deux outils étaient nécessaires, un hachoir pour faire des fibres pour la pipe ou une râpe pour faire des copeaux pour la prise.

Les premières enseignes sont des carottes en aplat sur plaques en tôle émaillée biface, des pipes en zinc suspendues ou des figurines de fumeurs dans les vitrines. En 1850, l'enseigne « carotte » en volume se généralise, en bois plein, parfois en porcelaine, très vite en métal peint en rouge avec des motifs de jeux de cartes dont l'État avait aussi le monopole de vente.

De nos jours, cette enseigne iconique, le plus souvent en plastique, doit être lumineuse. Plus proche d'un pictogramme en deux dimensions, ornée de guirlande de leds, la carotte devient un support d'informations, redondantes avec le mot tabac, ou complémentaires avec le signe de la FDJ. De plus en plus longiligne, allant de 80 cm à 1m50, elle perd en obésité, au risque de devenir une limande. C'est sans doute la crainte des buralistes qu'ils disent en débarquant des tonnes de carottes[4], des légumes cette fois-ci, devant le ministère des finances. La guerre n'est pas finie.

« C'est pas si fastoche d'arrêter...
J'pourrais presque me passer d'mes clopes
Mais pas de toi » nous dit la chanson[5].

1. Philippe Camin est directeur et conservateur en chef à Bergerac du dernier et unique musée du tabac en France.
2. Ce que confirme Le décret n° 2010-720 du 28 juin 2010 relatif à l'exercice du monopole de la vente au détail des tabacs manufacturés dans son article 25 « Le débitant indique la présence du débit, en façade de son point de vente tabac, par la mention « TABAC » et par la fixation d'au moins une enseigne spécifique de couleur rouge appelée "carotte" et, éventuellement, selon la configuration des lieux, d'une préenseigne. »
3. Ensuite nommé tabac, d'où pétuner pour fumer. Le petun a été introduit en France en 1556 par le cartographe Thevet qui cultivera les premiers plants à Angoulême.
4. Manifestation des buralistes le 8 septembre 2015 en réaction aux futurs paquets de cigarettes neutres.
5. Renaud, *Arrêter la clope, Rouge Sang*, 2006

FESTIVAL DES CRÉATIONS LITTÉRAIRES

ESCALE DU LIVRE

1 | 2 | 3 avril 2016

BORDEAUX

Pendant 3 jours quartier Sainte Croix, venez rencontrer des écrivains, des illustrateurs, écouter des lectures, voir des performances, découvrir des libraires, des éditeurs...

PARMI LES 150 AUTEURS INVITÉS :

Olivier Adam | Michka Assayas | Charles Berberian | Pierre Bergounioux | Dominique Bertail | André Bouchard | Patrick Boucheron | Olivier Bourdeaut | Mathieu Burniat | Ron Carlson | Philippe Claudel | Benoît Collombat | Thibault Damour | Etienne Davodeau | Ludovic Debeurme | Adrien Demont | Xavier Deneu | Mathias Enard | Malika Ferdjoukh | Christian Garcin | Nathalie Gendrot | Brigitte Giraud | Sacha Goerg | Patrick Grainville | Jens Christian Grondahl | Aurélie Guillerey | Olivier Ka | Gilles Kepel | Pascale Kramer | Jean-Marie Laclavetine | Antoine Laurain | Camille Laurens | Vincent Malone | Christophe Mauri | Marie Nimier | Emmanuelle Richard | Olivier Rolin | Olivia Rosenthal | Alain Veinstein | Martin Vidberg | Jean-Didier Vincent...

© M/COMM | Pierre Wetzel

Tout le programme, réservation, billetterie sur

www.escaledulivre.com

Un passage couvert relie l'architecture du XIXe et le nouveau bâtiment en bois et verre.

© Benoît Hermet

A Bordeaux, l'ancienne halle des Douves a été réhabilitée en maison des associations par les architectes Anne-Gaël et Julien Jouglet. Un projet au service de la collectivité, entre respect du patrimoine et valorisation contemporaine. Visite guidée. Par **Benoît Hermet**

MARCHÉ CITOYEN !

Quand on franchit aujourd'hui l'un de ses portiques en pierre, c'est comme une belle enseigne ranimée au coin des rues. Fermée depuis de nombreuses années, la halle des Douves était autrefois une extension du marché couvert métallique des Capucins, dans le quartier populaire de Saint-Michel. Les deux édifices constituaient le « ventre de Bordeaux », centre névralgique pour la vente de denrées en tous genres. Ce surnom reprenait le titre du roman de Zola, *Le Ventre de Paris*, qui a pour décor les fameuses Halles construites par Baltard au XIXe siècle. À Bordeaux, la halle des Douves est réalisée par l'architecte municipal Charles Durand et inaugurée en 1886, cinq ans après le marché des Capucins. Elle compte aujourd'hui parmi les rares édifices de style Baltard dans la capitale girondine. Ses cousins sont le marché des Chartrons et celui de Lerme, près de la rue Fondaudège. Petit bijou d'architecture métallique, ce dernier a été réhabilité en 2010 par le studio bordelais 50/01, Anne-Gaël et Julien Jouglet. Sur les bases de cette première rénovation réussie, ils ont répondu au concours de la halle des Douves. La finalité est assez semblable : raviver ces témoignages bordelais, généralement à l'abandon, pour leur redonner une place dans la vie publique. Le marché de Lerme est devenu un lieu d'expositions et de spectacles. La réhabilitation de la halle des Douves a été portée par l'association du même nom pour que l'édifice, au cœur d'un quartier cosmopolite, permette aux initiatives locales de s'épanouir.

Deux bâtiments enchâssés, des espaces multiples

Finalement, on ne connaissait pas vraiment l'intérieur de la halle des Douves… Et il faut admettre qu'elle a du souffle ! Julien Jouglet compare l'édifice à une cathédrale, avec son plan basilical, sa nef et ses collatéraux : ici, vingt-deux colonnes en fonte élancées autour desquelles on déambule aujourd'hui, comme un passage couvert. Si le marché de Lerme évoque le style épuré du XVIIIe, celui des Douves est beaucoup plus vaste et plus orné. « C'est une vision d'architecte et d'ingénieur, qui cherche la prouesse, l'allègement, tout en conservant le souci du beau », résume Julien Jouglet. L'un des défis a été de préserver l'âme du marché métallique – qui, curieusement, n'est pas protégé au titre des monuments historiques —, tout en doublant sa surface pour accueillir ses nouvelles fonctions de maison des associations. En outre, les espaces devaient être suffisamment polyvalents pour répondre à de multiples usages.

À l'intérieur de l'ossature XIXe, un bâtiment neuf a été construit sur trois niveaux, parés de façades en verre et en bois : de superbes menuiseries en chêne de Bourgogne ciselées par des artisans du Périgord. Le rez-de-chaussée est une agora ouverte qui reçoit des ateliers, des débats, des rencontres. Un café associatif tout en sobriété apporte la note conviviale. Deux grands escaliers s'enroulent ensuite vers les étages. Au premier, des espaces de tailles différentes s'adaptent à tous les types de réunions. Au second, c'est le morceau de bravoure ! Sous la longue charpente métallique d'époque, renforcée et valorisée,

© Benoît Hermet

La halle des Douves était autrefois une extension du marché des Capucins.

© Benoît Hermet

Sous la charpente d'époque réhabilitée, la grande salle du 2e étage reçoit spectacles et conférences.

les verrières diffusent une abondante clarté zénithale… La salle est un grand plateau destiné à des spectacles et des conférences. Plusieurs niveaux de stores permettent d'en moduler l'acoustique et la luminosité. Au loin, on aperçoit la flèche de l'église Saint-Michel. En contrebas de la halle, les vestiges du rempart médiéval – d'où le nom des Douves – doivent être restaurés prochainement pour accueillir des activités en extérieur aux beaux jours.
Tous les styles et toutes les générations se croisent désormais dans cette halle réinventée. Ateliers d'arts plastiques, danse, théâtre, dames du quartier jouant de l'aiguille à coudre, réunions de concertation publique, fêtes traditionnelles d'autres pays, organisations à but social et solidaire…

Les architectes ont œuvré entre le respect de l'écriture élégante du XIXe et l'apport nécessaire du XXIe en matière de mise aux normes, de confort mais aussi d'esthétique. Ils ont écouté les riverains, des gens « passionnés », attachés à leur bâtiment et qui s'inquiétaient de son devenir.
« Nous voulions être en phase avec les besoins multiples du projet et créer un véritable ouvrage pour la collectivité », résume Julien Jouglet.
On ne peut que souhaiter une longue vie à ce patrimoine redécouvert, dans un quartier Saint-Michel en pleine mutation, entre son ancrage populaire et des rénovations urbaines dont on redoute qu'elles conduisent à une boboïsation accélérée.

Renseignements sur le projet associatif et l'agenda du lieu : *douves.org*

MONOPRIX

RETROUVEZ
TOUTE LA
MODE
DANS VOS MONOPRIX

MONOPRIX BORDEAUX
C.C SAINT CHRISTOLY
RUE JABRUN
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 21H

MONOPRIX BOUSCAT GODARD
BD GODARD ENTRE PLACE RAVEZIES
ET BARRIÈRE DU MÉDOC
DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 20H
ET LE DIMANCHE DE 9H À 12H30

MONOPRIX BOUSCAT LIBÉRATION
30 AV DE LA LIBÉRATION
DU LUNDI AU SAMEDI DE 8H30 À 20H30

MONOPRIX.FR

MONOPRIX - SAS au capital de 61 751 696 € - 552 018 020 R.C.S. Nanterre – ROSA-PARK – Pré-presse : Altavia.

D.R.

Hasard ou choix, raréfaction de l'espace ou désir de focaliser sur l'essentiel, de plus en plus de cuisiniers ressemblent à des pilotes et leurs pianos à des cockpits. Des coucous d'Akashi, de Racines et de Very Table à la fusée de l'Étoile de Mer du Petit Commerce, le piano est devenu un lieu d'ubiquité où les queux deviennent des Shivas quasi-immobiles aux attributs multiples.

SOUS LA TOQUE DERRIÈRE LE PIANO #94

par **Joël Raffier**

Gallacher a ouvert Racines, seul, en sortant de chez Dubern. Dépassé par le succès, il a appelé Aleksandre Oliver, lui aussi ex-Dubern, pour les desserts et accessoirement pour les entrées. Ces deux rescapés servent trente personnes à midi, soit près de cent assiettes depuis un frigo à deux portes et un four ménager qui ferait réfléchir un broc roumain de Saint-Michel : « Je voulais faire des travaux, mais j'ai laissé l'endroit tel quel pour apprivoiser la bête. » Réception des marchandises, stockage, découpe, cuisson, dressage… Tout s'accomplit dans un local de la taille d'un dressing. Au milieu, une table roulante en inox, « trouvée là ». « Daniel me retient à chaque service, si cela ne tenait qu'à moi je serais parti depuis le premier jour. » Le rejeton de la lignée Oliver ne cache pas sa frustration et s'en amuse : « C'est tellement compliqué de faire de la pâtisserie avec ce four, je ne suis pas sûr que ce que je fais ici sera faisable ailleurs ! »
Gallacher, qui a connu les deux étages de la cuisine de Ducasse au Plazza Athénée, cherche « autre chose » mais ne regrette rien. « J'ai expérimenté de nouvelles techniques et amélioré la maîtrise de certains gestes, l'hygiène aussi, très importante dans ce contexte. Cependant, au bout d'un moment, les possibilités s'épuisent et on a l'impression de tourner en rond ». Au-dessus de six couverts, ils imposent un menu.

Stéphane Carrade, le cuisiner le plus expérimenté et le plus capé de cette sélection, est impressionné par leur performance. Pour ce Béarnais, qui dirigea trente-cinq personnes avant de joindre le Fabien Touraille's Lonely Hearts Club Band du Petit Commerce, la taille compte et surtout le retour au métier : « Les collègues qui passent m'envient de me voir penché sur l'assiette. C'était les plannings, la gestion, les recettes. Là, je suis dans le ressenti. Si on ne cuisine pas, on ne ressent plus. » La cuisine de l'Étoile de Mer est ouverte. Carrade y travaille avec un second et un pâtissier, entouré du nec plus ultra de la technologie culinaire. Four mixte, salamandre qui rougit en une demi-seconde, four à bois à l'ancienne commandé sur mesure en Italie, c'est la version confort et luxe de l'exigu pour vingt-quatre personnes. Avant d'avoir deux étoiles à Jurançon, Carrade a connu la cuisine de Jean Bardet à Tours : « Chaque partie avait son piano, entrée, poissons, viandes. On était dix-sept. Ici, le grand avantage, c'est la solidarité, difficile dans les grandes unités. S'il y a un problème, on est soudé, néanmoins dans une cuisine tout peut arriver. »

Tout. Même la trouver trop petite. Akashi est installé depuis trois ans dans un placard à balais qu'il partage avec un aide-plongeur. Il fait passer les plats par une lucarne qui se situe au niveau de sa taille. S'il veut voir ses clients, il doit se pencher. Il n'en peut plus. « Je veux travailler avec des commis, élargir la carte. L'avantage, c'est l'organisation et la maîtrise de tout ce qui sort. Toutefois, comme je n'ai pas de stockage, je refais sans arrêt la mise en place. » Les cuisines sont-elles plus grandes au Japon ? « Oui ! (Rires). »

François Augereau a aussi connu les établissements Ducasse pendant huit ans à Paris et Monaco. Il a ouvert Very Table, il y a six mois, avec sa compagne qui s'occupe du service et des desserts, pour changer de vie et surtout en avoir une. « Avec le recul, je me suis aperçu que je devenais asocial. » Paradoxe : se retrouver seul pour ne pas être asocial. La cuisine est à côté du bar, très fonctionnelle, équipée de trois feux et d'un four mixte. Augereau travaille à quelques centimètres de ses clients et s'en trouve très bien. « Tout est à portée de main, c'est pratique pour les automatismes, il suffit de se retourner, cela évite les grandes courses. Le plus gros inconvénient, c'est le dressage, lorsque les assiettes s'alignent, et aussi la vaisselle qui s'entasse, pourtant, dans l'ensemble, c'est un gain de temps. » Une efficacité maximum dans un espace minimum bien dans l'air du temps et que Daniel Gallacher résume façon Steve Jobs : « C'est comme avoir sous les doigts les applications d'un téléphone portable. »

Racines
59, rue Georges-Bonnac.
Du lundi au vendredi, midi, et le samedi soir.
19 euros à midi, 29 euros le soir. Menu dégustation à 45 euros.
Réservation (ou rien) : 05 56 98 43 08.
Suprême de pigeon, jus cannelle et café ; paleron de bœuf parfumé à la truffe ; déclinaison de pamplemousse ou de mangue… Une cuisine créative malgré tout.

L'Étoile de Mer du Petit Commerce
22, rue du Parlement-Saint-Pierre.
Ouvert midi et soir jusqu'à 22 h 30, sauf mardi et mercredi.
Réservation : 05 56 79 78 98.
Compter 100 euros dans ce gastro-underground. Carrade propose huit plats à la carte et la dégustation de l'ensemble coûte 95 euros. Ne pas hésiter à choisir le tartare de langoustine sur lit d'épinards et caviar avec émulsion d'étrilles. Les produits sont « chinés » dixit le chef, tout comme le décor, très original et réussi. S'installer pour une entrée ou un dessert est possible. Émotion avec un fond d'artichaut. Magnifique.

Very Table
51, rue Judaïque.
Du lundi au vendredi, midi, et le vendredi soir jusqu'à 22 h.
Réservation (ou rien) : 05 56 01 26 97.
Plat du jour à 11,50 € et menu complet à 17, 50 €. Le vendredi soir, menus à 17, 50 € et 30 euros. Cuisine bio, gastronomique et popote à la fois. Une trinité qui fait mouche dans le quartier. Pousser la porte et humer. Si possible, choisir le cannelloni de céleri avec sa duxelle de champignon persillade et noix.

Akashi
5, place des Martyrs-de-la-Résistance.
Fermé les dimanches et lundis.
Réservation : 05 56 15 53 85.
Menu à 17 euros le midi et 41 euros le soir.
Ce restaurant de quartier a ses fans depuis trois ans. Un classique discret à essayer avant qu'il ne change d'adresse.

D.R.

IN VINO VERITAS *par* **Henry Clemens**

Au sein de la très institutionnelle et toujours fringante Rock School Barbey, Manu Rancèze programme les guitares électriques de la scène rock indépendante internationale. De son enfance mi-béarnaise, mi-girondine, il a gardé un goût immodéré pour les bons et grands vins, à commencer par le Jurançon.

INDIE WINE LOVER

Voilà plus de vingt ans que Manu Rancèze branche Bordeaux sur le courant alternatif du rock indépendant. Du fond de la Rock School Barbey[1], le programmateur éclairé rêva certainement un jour qu'un Ian Dury, punk classieux, préside aux destinées de Bordeaux, capitale du vin et anti-capitale du rock.

Pour l'homme originaire des Graves, élégant Sal Mineo[2] qui aurait eut le temps de vieillir un peu, immerger Bordeaux dans le rock était immanquablement tester la solubilité de cette musique dans le vin. Il n'aime pas imaginer que la seule musique classique, frimeuse aristo, ferait la paire !

Les musiciens d'outre-Manche lui ont rappelé que le rock, éminemment prolétaire, faisait bon ménage avec le football mais aussi avec les grands vins. En 2005, Alex Turner[3], enfant caché de Paul Weller[4], réclama sans rougir à Manu quelques verres d'un bon bordeaux. Les Mods apprécieraient la baston et boiraient aussi du vin en somme.

« Le rock se rapproche du vigneron, plus ancré dans la terre, plus tellurique et plus hédoniste aussi », ajoutant aussitôt qu'il faut distinguer le vrai vigneron indépendant du faiseur de vin nature[5] moins rebelle qu'il n'y paraît. Pas d'O.P.A. du vin nature sur les A.O.P.[6] authentiques ! « Je suis soucieux de la manière dont les choses sont faites », pas de la manière dont elles sont étiquetées, aimerait-on ajouter.

Comme le bon programmateur qui écumerait les festivals pour vous parler d'une belle révélation musicale, ici Courtney Barnett, là Kevin Morby, pas une bouteille chez lui dont il n'aura vu la matrice originelle, parcouru les vignes mères, rencontré les artisans, ici le Domaine Arlaud à Morey-Saint-Denis, là Camin Larredya sur la Chapelle de Rousse à Jurançon. Pour lui, l'Hegoxuri 2008 du domaine d'Arretxea avec sa « robe d'un bel or jaune, très cristalline, très pure, son nez frais ouvert sur les fruits exotiques, des senteurs d'herbes sauvages, auxquelles se mêlent des notes minérales qui rappellent le terroir montagneux d'Irouléguy » s'inscrirait parfaitement dans le club de l'indie wine lover. « La bouche est à la fois dense et aérienne, sauvage, avec beaucoup d'énergie. C'est très gourmand et vraiment délicieux. Un vin 100 % biodynamie à goûter absolument ! » poursuit-il, délaissant soudain les vins trop sages de Bordeaux, certainement happé par les souvenirs de sa jeunesse béarnaise. L'accord rock-indé et vin-indé recommanderait Car Seat Headrest pour les mélodies entêtantes et nerveuses, justement programmé dans le cadre du Barbey Indie Club le 9 juin prochain !

1. www.rockschool-barbey.com
2. Acteur américain (1939-1976).
3. Membre fondateur des Arctic Monkeys.
4. Membre fondateur du groupe The Jam.
5. Vin auquel pas ou peu d'intrants sont ajoutés lors de la vinification, tel que le soufre.
6. Appellation d'Origine Protégée.

ATELIERS

CAPC

Atelier du mercredi
de 7 à 11 ans, de 14 h à 16 h 30.
Inscription : 05 56 00 81 78/50

Frac Aquitaine

Samedi 5 mars et 2 avril :
ateliers familles et enfants (6-10 ans)
Samedi 12 mars : atelier ados (11-15 ans)
De 15 h à 17 h, Frac Aquitaine.
Sur inscription : eg@frac-aquitaine.net
05 56 13 25 62
www.frac-aquitaine.net

Commissaire Fracasse
Dans le cadre de l'exposition « À lundi ! » avec l'artiste Laurent Kropf.

Galerie des Beaux-Arts

Mercredi 16 mars, de 15 h à 17 h, (3-5 ans)
Mercredi 2 et 30 mars, 15 h (6-12 ans)
Inscription : 05 56 10 25 25

Bacchanales modernes !
Visite commentée de l'exposition suivie d'un atelier : décor mythologique, création de masque, réalisation de frise antique, modelage…

Musée des Beaux-Arts

Mercredi 23 mars, de 15 h à 17 h, (3-12 ans)
Inscription : 05 56 10 25 25

Leporidae
Partez à la découverte des lapins et autres animaux de la forêt à travers une visite des collections permanentes du musée. La visite sera suivie d'un atelier créatif autour du lapin (modelage, coloriage, etc).

Musée des Arts décoratifs et du Design

On a marché sur la tête, de 6 à 12 ans.
Inscription : 05 56 10 14 05

Au sein de l'espace médiation de l'exposition, le musée propose aux jeunes visiteurs un coin lecture et un coin atelier. Un livret-maquette à découper leur permet de réaliser un panorama dépliant sur le thème de la vie dans l'Espace en recréant la chronologie du voyage spatial, du décollage de la fusée aux premiers pas sur la Lune. Après avoir assemblé le panorama et colorié les plans fixes qui servent de toile de fond, ils peuvent inventer leur propre histoire en suspendant de petits personnages et des objets mobiles.

Dans le cadre de l'exposition « Octave de Gaulle, civiliser l'Espace, deuxième exposition du cycle ». Visite junior de l'atelier dimanche 20 mars à 15 h. Jusqu'au dimanche 10 avril.

ATELIERS DANSE

Entrechats
Après le spectacle ou à la maison, les questions fusent : pourquoi danse-t-on ? Est-ce que la danse raconte quelque chose ? Qu'en as-tu pensé ? Dans la perspective de sa nouvelle création prévue en 2016/2017, Valérie Rivière, chorégraphe de la compagnie Paul Les Oiseaux, propose deux rendez-vous pour réfléchir et échanger autour des thématiques de son futur spectacle. Accompagnés de l'artiste, parents et enfants pourront apprendre une phrase chorégraphique, s'initier à un moment de relaxation et philosopher sur une question universelle : l'amitié. À la maison, un blog créé par la compagnie jouera les prolongations…

***Goûter philosophique*, compagnie Paul Les Oiseaux**, chorégraphie de **Valérie Rivière**, à partir de 8 ans, samedi 12 et samedi 19 mars, 15 h, Foyer du Grand-Théâtre, Grand-Théâtre.
www.opera-bordeaux.com

Flash Dance
Quel que soit votre niveau de danse, prenez part à un atelier de deux heures avec un artiste de la compagnie Anton Lachky ! Petits et grands sont les bienvenus. En partenariat avec Le Cuvier.

À partir de 10 ans, samedi 26 mars, 14 h 30 et 16 h 30, salle Colindres (rue de Los Héros), Le Haillan.
Réservation : 05 57 54 10 40.

CIRQUE

Il n'est pas encore minuit © Christophe Raynaud de Lage.

Haute voltige
Le collectif XY, ce sont vingt-deux acrobates, hommes et femmes, qui investissent la scène pour une performance de haut vol. Dans l'ambiance délicieusement rétro du swing de Harlem, ces merveilleux fous volants et bondissants enchaînent sans temps mort portés, sauts périlleux, corps à corps, pyramides avec une énergie qui force le respect.

***Il n'est pas encore minuit…*, collectif XY**, à partir de 7 ans, vendredi 11 mars, 20 h 30, samedi 12 mars, 19 h 30, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles.
www.lecarre-lescolonnes.fr

Bois
Artiste curieux et touche-à-tout, Claudio Stellato a fait connaître son univers décalé où se télescopent le cirque, la danse et l'illusion dans le stimulant *L'Autre*. Dans cette nouvelle création, entouré de trois comparses, il imagine les mille et une façons de jouer avec des bûches. Tour à tour outils de construction ou agrès pour réaliser d'étonnantes acrobaties, les stères qui meublent le plateau fournissent aux interprètes une matière naturelle pour réaliser des prouesses insoupçonnables.

***La Cosa*, chorégraphie de Claudio Stellato**, à partir de 10 ans, jeudi 24 et vendredi 25 mars, 20 h 30, Les Colonnes, Blanquefort.
www.lecarre-lescolonnes.fr

CONCERTS

Récital
Concert où le clavecin joue des musiques d'aujourd'hui et baroques, sur le sujet des bacchanales, accompagné de quelques mots d'artistes d'hier et d'aujourd'hui. Les petites musiques d'éclats sont une mise en jeu des écritures musicales contemporaines ayant pour but de sensibiliser les enfants à ces musiques, au monde sonore et de travailler l'écoute en stimulant la créativité musicale.

Petites musiques d'éclats, à partir de 3 ans, mardi 8 mars, 18 h, Galerie des Beaux-Arts.
www.musba-bordeaux.fr

Pop Stars
The Wackids est un groupe de rock à l'identité forte : trois superhéros rouge, jaune et bleu réinterprétant des tubes universels sur des instruments d'enfants. « Stadium Tour » élargit la palette musicale en puisant dans la rencontre du rock avec les nouveaux courants : punk, rap, new wave, funk, grunge…

The Wackids « Stadium Tour », à partir de 6 ans, mercredi 23 mars, 18 h, théâtre Le Liburnia, Libourne.
www.ville-libourne.fr

DANSE

Costume
Blanc de l'hiver, rouge parce que flamboyant… *Ninika* ou le bourgeon en basque est une ode au corps durant laquelle petits et grands partageront un fort moment de poésie et sensualité. *Ninika*, c'est surtout un trio de danseurs toujours en quête de fantaisie, avide de surprises et prêt à semer la pagaille.

***Ninika*, compagnie EliralE**, à partir de 3 ans, mercredi 2 mars, 15 h et 18 h, théâtre Le Liburnia, Libourne.
www.ville-libourne.fr

Nature
Montagne, c'est l'histoire de la rencontre entre un ours et une toute petite biche de la ville. Il est grand, barbu, rude et puissant. Elle est petite, gracieuse et peureuse. Elle est sur son dos, en équilibre sur sa main, perdue dans sa tignasse, cachée dans le creux de son genou, et aussi, bien appuyée sur son épaule, proche, très proche de son oreille. Ils parcourent la forêt, vont ramper dans les sous-bois, traverser les torrents, grimper sur les rochers, affronter les dangers et rencontrer d'autres animaux… Il la protège, elle l'emmène loin.

***Montagne*, groupe Noces**, chorégraphie de **Florence Bernad et Yann Cardin**, à partir de 3 ans, mercredi 9 mars, 15 h, centre Simone-Signoret, Canéjan.
www.signoret-canejan.fr

Baroque
Pendant son long sommeil, la Belle au bois dormant rêve profondément. Mais le public, lui, ne rêve pas : après une version classique au Grand-Théâtre, c'est bel et bien un deuxième spectacle tiré de ce conte merveilleux que vous allez pouvoir découvrir ! À la cour du roi, l'heure est à la danse baroque : la jeune princesse apprend à en maîtriser les codes, sous le regard attendri de sa nourrice, avant qu'un drôle de prince ne surgisse…

***La Belle au bois dormant*, compagnie Fêtes galantes**, chorégraphie et mise en scène de **Béatrice Massin**, à partir de 6 ans, mardi 22 et mercredi 23 mars, 20 h, théâtre Jean-Vilar /Le Plateau, Eysines.
www.opera-bordeaux.com

Reflets
À partir de jeux de miroirs et de mimes, deux danseuses jouent avec fantaisie de leurs reflets et se laissent surprendre par l'enchaînement des situations cocasses. Conçu comme un conte chorégraphique fantastique, *Geminus* réinterprète l'aventure de la reconnaissance de soi et de l'autre, avec humour et poésie.

***Geminus*, compagnie Ubi**, chorégraphie de **Sarosi Nay** et **Alessandra Piccoli**, à partir de 3 ans, mercredi 23 mars, 15 h et 16 h 30, centre Simone-Signoret, Canéjan.
www.signoret-canejan.fr

© Pierre Ricci

Moves

Du Krump au Dancehall en passant par le Voguing et le Pantsula, Ana Pi nous transporte de New York à Johannesburg par le prisme des danses urbaines. S'appuyant sur des photographies, des vidéos, des musiques, des codes vestimentaires et bien sûr des démonstrations techniques, elle dresse le portrait de ces mouvements chorégraphiques. Instructif, stimulant, engagé !

***Le tour du monde des danses urbaines en 10 villes*, Cecilia Bengoela, François Chaignaud & Ana Pi**, à partir de 9 ans, mardi 29 et jeudi 31 mars, 20 h 30, Les Colonnes, Blanquefort.
www.lecarre-lescolonnes.fr

THÉÂTRE

Conte

Une petite fille orpheline est adoptée par une marâtre cruelle qui ne supporte pas que la fillette conserve le moindre souvenir de sa mère défunte. Attirée par le rouge parce que sa mère aimait cette couleur, la petite fille reçoit d'un mystérieux marchand une paire de souliers… rouges. Ces derniers sont magiques et l'invitent à danser toute la nuit pour retrouver sa maman. La petite fille les chausse, mais les souliers se révèlent maléfiques.

***Souliers rouges, tragi-comédie pour petite fille et marâtre*, compagnies Les nuits claires et Agnello**, à partir de 6 ans, vendredi 11 mars, 19 h, Le Galet, Pessac.
www.pessac.fr

Ibère

Parce que le théâtre destiné aux plus jeunes est créé par des adultes, Sylviane Fortuny et Philippe Dorin invitent les enfants à construire, comme eux, d'oniriques châteaux en Espagne ! Au travers d'un conte moderne, la compagnie Pour Ainsi Dire propose à nouveau d'échapper à un monde refermé sur lui-même en découvrant le sésame offert par une langue « étrangère ». Ici, ce sont l'espagnole et la française qui se livrent à un duo où les « langues se délient » pour inventer des situations qui sont données à entendre. Beaucoup plus qu'un spectacle bilingue, il s'agit d' « une troisième dimension » propre à créer de drôles de rencontres. Et là où les mots pourraient être pris de court, danse flamenca et musique viennent à la rescousse et créent le lien.

***Des châteaux en Espagne*, compagnie Pour Ainsi Dire**, mise en scène de **Sylviane Fortuny**, à partir de 8 ans, mercredi 16 mars, 20 h 15, théâtre des Quatre-Saisons, Gradignan
www.t4saisons.com

Blanc

Dans *White*, absolument tout est blanc. Deux gardiens précautionneux (et un peu maladroits) veillent sur cet univers immaculé, mais, un beau jour, voici que la monochromie est bouleversée par l'intrusion d'un œuf… rouge. C'est le début de la vie en couleurs. Spectacle idéal pour les tout-petits, *White* joue habilement de ses codes visuels (de formes, de couleurs, de mimiques) tout en défendant un propos humaniste et universel : le droit à la différence, source de richesses inestimables.

***White*, Catherine Wheels & Theatre Company**, à partir de 2 ans, mercredi 23 mars, 16 h 30, samedi 26 mars, 11 h et 17 h, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles.
www.lecarre-lescolonnes.fr

© Semianyki Express

Clown

Ils sont drôles, ils sont fous, ils sont russes : la troupe Semianyki (« la famille ») revient au Pin Galant avec un nouveau spectacle sans mots, sur le thème du voyage. Avec, en fil d'Ariane, une incroyable inventivité et une bande originale emballante, et aussi hétéroclite que le décor, ces clowns à la naïveté frondeuse offrent un spectacle où le burlesque le dispute à la poésie et à la noirceur. On pense à *La Famille Addams*, au *Père Noël est une ordure*, voire à la verve satirique de Fellini ou à la folie d'un Kusturica. Un monde où l'absurde est roi, mais où la magie est toujours prête à renaître.

***Semianyki Express*, Famille Semianyki**, à partir de 6 ans, mardi 29 mars, 20 h 30, Le Pin Galant, Mérignac.
www.lepingalant.com

Secrets

Quelque part en Russie, cinq sœurs âgées de dix à soixante-quinze ans vivent recluses dans une maison. À l'intérieur de cette demeure familiale se cache un grand secret, ignoré de certaines mais au centre de la vie de chacune. Il y a des mots qui ne doivent pas être prononcés, des sujets qui fâchent, mais on ne sait plus très bien pourquoi. Et si la clef du mystère se trouvait dans la poupée que Lili, la petite dernière, tient fort tout contre elle… Dans ce huis clos aux allures de Cluedo, les cachotteries ont la vie dure !

***Sœur, je ne sais pas quoi frère*, compagnie Pour Ainsi Dire**, mise en scène de **Sylviane Fortuny**, à partir de 9 ans, jeudi 31 mars, 20 h 30, Le Carré, Saint-Médard-en-Jalles.
www.lecarre-lescolonnes.fr

OUVERT TOUS LES JOURS • RESTAURATION SUR PLACE
WWW.FOIREAUXPLAISIRS.COM

BORDEAUX QUINCONCES
LA FOIRE AUX PLAISIRS
DU 4 AU 28 MARS 2016

BORDEAUX · BORDEAUX MÉTROPOLE · unicef · SUD OUEST · NRJ BORDEAUX 102.4 HIT MUSIC ONLY !

« La culture, pas l'aventure », clamait jadis la réclame d'une station de radio du service public. C'est désormais chose acquise, comme un signe des temps. Pourtant, réfléchir à l'essence même de ce qui fait autant débat dans un pays par ailleurs miné par la crise tant économique que politique ne relève ni de la perte de temps, ni du superflu. Ainsi, depuis 2007, les Rencontres internationales du Forum d'Avignon ont pris le pari de faire dialoguer, dans une perspective internationale, artistes, chefs d'entreprises et décideurs politiques, des enjeux de la création. Appuyées par les travaux de groupes d'experts et d'études internationales, elles visent à faire émerger des propositions innovantes. Cette année et pour la première fois, les 8e Rencontres internationales du Forum se déroulent à Bordeaux, au Grand-Théâtre, du 31 mars au 1er avril, avec pour thème : « Entreprendre la culture ». Laure Kaltenbach, directrice générale de ce laboratoire d'idées foncièrement original s'explique. Propos recueillis par **Marc A. Bertin**

D.R.

DU GRAIN À MOUDRE

Quelle est l'origine du Forum d'Avignon ?
En 2005, la France, par la voix de son ministre de la Culture, Renaud Donnedieu de Vabres, s'est engagée en faveur de la Convention sur la protection et la promotion de la diversité des expressions culturelles, adoptée par les États membres de l'UNESCO, le 20 octobre 2005, lors de le trente-troisième Conférence générale de l'organisation. Il s'agissait d'un texte fondateur et fondamental, épargnant la chose culturelle du principe marchand, mais, concrètement, qu'en faire ? Ainsi a germé l'idée de rencontres entre personnes qui avaient tout à gagner à partager, échanger. Il fallait, en outre, trouver un lien pour les associer. En 2007, le « canal historique » du Forum a réfléchi au lieu idéal, soit ni trop loin ni trop proche de Paris. On a pris notre compas TGV et Avignon s'est imposé comme une évidence et un symbole tant du patrimoine matériel (le Palais des Papes) que du patrimoine immatériel (le festival). Par ailleurs, ce choix était un geste éminemment politique : la Culture est un indéniable facteur de croissance, mais Avignon est une ville avec l'un des plus faibles revenus médians de France. Enfin, la première édition s'est tenue hors saison, histoire de montrer un réel engagement.

Pourquoi associer artistes, politiques et chefs d'entreprises ?
Plus précisément, à ces trois catégories, il faut ajouter le monde étudiant. C'était intentionnel dès l'origine : créer une manifestation multi-générationnelle, susceptible de réunir ceux qui, hélas, ne se croisent que très voire trop rarement car la porosité est un facteur de développement. L'objectif a toujours été de trouver les points de jonction entre ces différents secteurs et force est de constater que nombre de rencontres ont débouché sur des projets concrets selon le principe que le mélange est plus fort que l'entre-soi. Convier le monde économique et celui de l'innovation nous a toujours semblé nécessaire, nous ne faisons que nous inspirer des ateliers de Michel-Ange. Des mondes a priori parallèles se rencontrent, des idées fusent, des projets s'élaborent. Convaincre n'a pas toujours été facile, au départ, nous avons rencontré du scepticisme. Rien n'est jamais simple, mais, aujourd'hui, il y a une forme de nécessité, à travers l'autre, de créer et d'innover. Beaucoup de structures l'ont compris. Les autres sont encore dans l'intention. Ceci ne nous a jamais empêchés d'essayer de rallier toutes ces personnes sur la foi de la transdisciplinarité et du multi-générationnel. Un credo simple, passer du discours à l'action.

« Ce n'est pas la Culture qui coûte cher, mais bien son absence. »

Que peut-on attendre d'un laboratoire d'idées ? N'y a-t-il pas une espèce de suspicion à leur égard ?
Bien souvent, ce terme est galvaudé dans l'esprit du grand public. Concrètement, il existe un observatoire international qui décerne un label et distingue le bon grain de l'ivraie. Au titre des critères, figure la nécessité de produire des publications à caractère international. À ce jour, nous en avons plus d'une quarantaine portant sur trois domaines spécifiques : le financement et les modèles économiques, le numérique et l'innovation, l'attractivité des territoires et la cohésion sociale. Nos propositions sont très souvent citées par des cabinets indépendants. Évidemment, on n'est jamais très loin d'une forme de sacerdoce, on essaie d'« évangéliser » le grand public. Et la société civile a pleinement raison de s'y intéresser, d'avoir accès à nos comptes, à nos projets et à nos publications. Être écouté, ça prend du temps. Beaucoup de temps. Au début, nous avons été mal accueillis au motif que nous souhaitions « marchandiser » la Culture. Nous avons donc dû nous battre au nom de l'idéal culturel. Or, avec 1,4 M d'emplois en France, la culture est une réalité artistique, économique et sociale. Il faut savoir articuler ce triptyque et surtout l'harmoniser. Le lien entre culture et économie a mis du temps pour être admis et repris par les politiques de droite comme de gauche. Par exemple, sur les DATA, « simple » sujet technique à l'origine, on a depuis lancé une déclaration[1] sur les données car le caractère éthique est primordial. Au sujet de la propriété intellectuelle, de la fiscalité, nous sommes repris aussi bien par la CNIL que la Commission européenne. Alors, oui, l'écoute se fait sur la durée, ce qui relève du paradoxe à une époque où chacun est un flux RSS. Notre « influence » reste modeste, mais réelle. Nous sommes une espèce d'ovni qui cherche à le rester.

La notion de « marqueur culturel », si chère aux politiques, est-elle encore pertinente en 2016 ?
Ce n'est pas notre vocable. Nous parlons plus volontiers d'« empreinte » ? Certes l'attractivité d'un territoire passe par un cadre de vie et une proposition culturelle pour conserver un tissu économique, mais l'empreinte doit parler à toutes les populations. La culture, c'est avant tout un patrimoine partagé par chacun. Sur cette base, on peut attirer des gens très différents. Désormais, l'ensemble des acteurs est concerné, des nouveaux lieux de création aux espaces de coworking en passant par les clusters. On est bien loin des marqueurs classiques. Il faut adopter une stratégie non pas à l'égard de chacun des acteurs de la filière mais bien à destination de tous.

Une stratégie ?
Stratégie culturelle, oui, ça peut faire bondir. Certains mots sont « plombés ». Être stratège et vouloir le bien de la population, c'est tout sauf grossier. Loin de là ! On pense surtout à œuvrer. Le thème retenu pour notre édition 2009 était : « Les stratégies culturelles pour un nouveau monde ». Il ne faut pas craindre le

vocabulaire. La stratégie, c'est autant la politique que la diplomatie, l'art de la guerre que les échecs. Je n'aurais de cesse de le répéter : notre démarche consiste à ouvrir des fenêtres pour montrer les différentes facettes de la culture et que chacun puisse s'en emparer. Nous sommes là pour interpeller, c'est essentiel.

Sait-on opérer une distinction entre culture et industrie du divertissement ?
Notre approche refuse d'opposer et encore moins de porter de jugement. Le sujet n'est pas là. À nos yeux, la culture relève du jeu de piste. Chaque pratique est un parcours. Seuls le talent et la création sont importants. Il faut en finir avec les préjugés : le jeu vidéo est tout aussi passionnant que les mythologies grecques ou nordiques car tout se nourrit de tout. Pour autant, nous n'adoptons pas de vision angélique. Concrètement, notre approche est à 180° englobant tous les formes y compris le tourisme et le luxe. Chaque invité l'est sur la foi de son talent. L'essentiel est de faire comprendre que la culture est un investissement à la fois public et personnel. Ce n'est pas la Culture qui coûte cher, mais bien son absence.

Le thème retenu cette année est « Entreprendre la culture ».
Entreprendre comme investir est un terme polysémique. C'est un verbe d'action. Entreprendre la culture signifie : parler de sa singularité qui nous distingue et nous rassemble, permettre de demander aux politiques publiques une place stratégique, montrer que la filière numérique est une filière clef produisant de la richesse, affirmer son attractivité à l'étranger, affirmer la cohésion sociale, accompagner le caractère éthique des données culturelles.

Justement, quel regard porte le monde économique sur le Forum d'Avignon ?
Une chose est sûre : l'ensemble des chefs d'entreprises participant à nos rencontres ne réduit pas la question de la Culture à sa stricte dimension économique. Ils sont convaincus de cette nécessité. Il règne encore une approche caricaturale en France, parfois même au sein du monde culturel. L'artiste prend des risques, c'est un entrepreneur par nature, mû par une volonté, et qui ne recherche pas forcément le profit. L'artiste est à l'avant-garde des modèles économiques à venir car les différents métiers qu'il exerce s'inscrivent dans une logique de projet qui va de pair avec l'évolution du modèle social et des mutations de l'emploi. C'est un écosystème fascinant.

Pourquoi ces rencontres sont-elles nomades et pourquoi avoir choisi Bordeaux ?
Ni la révolution numérique, ni les réseaux sociaux n'empêchent les rencontres. C'est nécessaire de se déplacer. Ce n'est jamais le même public qui se présente à chaque fois, et s'appuyer sur le biotope local est essentiel. Cela permet de mettre un coup de projecteur sur des lieux vecteurs de croissance dans une économie en mutation. Sans oublier que la culture reste porteuse d'espoir. Quant au choix de Bordeaux, l'accueil est tout proprement enthousiaste, or, une relation, ce n'est jamais unilatéral. Le cheminement a été des plus naturels. Bordeaux incarne les valeurs que nous défendons : une dimension culturelle et patrimoniale, une volonté de développement économique. Bordeaux est une belle ville mais que l'on ne saurait résumer à son centre historique. Personnellement, je suis fascinée par le fourmillement autour de la Cité du vin, on devine une métropole qui bouge, on perçoit l'urbanisme de demain. Ici, il y a tous les équipements culturels, de l'Opéra au capc, un campus universitaire, l'écosystème Darwin, les Vivres de l'Art. Des lieux de vie tous différents mais tellement stimulants.

Comment se prépare-t-on ?
Nous disposons d'une totale carte blanche tout en collaborant avec beaucoup de monde de Cap Sciences à Kedge Business School en passant par Fabien Robert, adjoint au maire en charge de la Culture et du Patrimoine. On ressent une véritable envie, une volonté commune, de la bienveillance. Après, cela relève ou pas de la magie des événements. On espère de tout cœur une réussite, un beau plateau qui donne envie de culture et d'un avenir commun. Notre ambition, c'est bien de parler de culture et si possible de la vivre. C'est très concret, très incarné.

Considérer la Culture avec autant de passion, n'est-ce pas un truc typiquement français ?
C'est le sel de notre vie, c'est trop important. Heureusement qu'il y a de la passion autour de ce sujet ! Le ministère de la Culture nécessite une vision, une envie, une incarnation. Cette passion est normale, si tel n'était le cas, ce serait fort déprimant. Nos invités étrangers ne sont ni distants, ni jaloux à ce sujet, se révélant plutôt fascinés, faisant preuve d'empathie. Il y a une envie de la culture française. Une envie constructive, positive.

8e Rencontres internationales du Forum d'Avignon : « Entreprendre la culture », du jeudi 31 mars au vendredi 1er avril, Grand-Théâtre.
www.forum-avignon.org
www.bordeaux.forum-avignon.org

1. À l'issue du Forum d'Avignon à Paris, le 19 septembre 2014 au CESE, premier Forum culturel 100 % data, une Déclaration préliminaire des droits de l'homme numérique a été mise en ligne sur le site *www.ddhn.org* en six langues (français, anglais, mandarin, cantonais, arabe, espagnol).

Philippe Lacourt, propriétaire de l'île de Patiras, est également le gérant de la compagnie de tourisme fluvial Bordeaux River Cruise.

Propos recueillis par **Anna Maisonneuve**

LE FLEUVE DANS LA PEAU

© Maitetxu Etcheverria

« D'où suis-je ? Je suis de mon enfance comme d'un pays », fait dire Saint-Exupéry au narrateur de *Pilote de guerre*. Une réplique que l'on prêterait volontiers à Philippe Lacourt tant les géographies de l'âge ingénu s'avèrent chez lui aussi impérieuses que décisives. Ses premières années ? Elles se déroulent en bord de Garonne, à La Grange, à Parempuyre, « dans les marais, au milieu des canards sauvages », prélude le principal intéressé. « Quand vous êtes littéralement né au bord d'un fleuve [sa mère a accouché à domicile] évidemment, enfant, vous n'avez qu'une obsession, c'est de jouer avec. Vous apprenez très vite qu'il peut être cruel mais aussi extrêmement sensuel et surprenant. »

Cette ambivalence magnétique et fascinante colore les souvenirs d'une enfance passée au haras où ses parents élevaient des chevaux de course, « des bêtes très compliquées », résume-t-il. Petit, le fleuve s'invite régulièrement dans sa chambre, dans les boxes des juments, dans les prairies alentours…

Les impétuosités et les déchaînements de la Garonne, il les apprivoise, en décortique les mécanismes, les causes et les effets. Des indices qui se révèlent déjà dans l'histoire du haras. Avant d'être une jumenterie, le site abritait des hectares de ceps de vignes. Des pieds arrachés suite au phylloxera, ce petit puceron qui ravagea les vignobles européens dans la seconde moitié du XIXe siècle. Un désastre sans précédent. « Par endroit, la vigne est tuée, par d'autres elle est épargnée. À l'époque, on ne connaît pas les raisons, mais il s'agit d'îles et de parcelles où la vigne est inondée par le fleuve une à trois fois chaque hiver. De fait, les viticulteurs décident d'amener la Garonne durant la saison la plus froide de l'année. Il est conseillé de mettre deux fois trente centimètres d'eau, ce qu'ils font sans vraiment comprendre pourquoi mais le fleuve est une réponse », se rappelle Philippe Lacourt avant de détailler : « Si vous en prélevez aujourd'hui un verre d'eau, ce soir ou demain vous allez avoir un petit dépôt argileux au fond. Cette alluvion blonde est un bienfait tout à fait extraordinaire. Quand il se dépose sur les terres, c'est un amendement d'une utilité extraordinaire et bien meilleur que tous ces engrais chimiques. »

Ce fleuve nourricier sur lequel naviguent les cargos et les péniches qu'il voit filer devant ses yeux, agite avec intensité son quotidien le plus ordinaire. « Quand j'entendais la tempête se lever. Je pensais à deux choses. À mon frère, marin sur son chalutier du Bassin d'Arcachon, et aux terres et à ce fleuve qui va venir nous dire qu'il a trop d'eau. Quand je sentais le froid arriver, je pensais aux gros coefficients qui allaient suivre et à l'intensité des pluies dans la vallée de la Garonne. »

Cette intervalle temporelle s'interrompt avec la mort du propriétaire de la garderie chevaline. La famille du défunt se défait du site. Lacourt père se tourne vers d'autres activités. C'est la fin d'une époque. Avec son plus jeune frère, Philippe achète une propriété agricole en Dordogne, à Saint-Astier. « On trouve le pays bien sec avec beaucoup de silex », estime-t-il. Leur première activité, céréalière, est bientôt supplantée par une affaire autrement plus rentable : du fromage de chèvre confectionné à partir de lait en provenance de toute la grande Région. Une première fromagerie, puis une seconde et enfin une troisième fabrique voient le jour. L'usine compte quelque 150 salariés. Elle marche à merveille. À l'aube des années 2000, l'aventure périgourdine prend fin avec la vente de l'exploitation. « La Dordogne ça me plaisait qu'à moitié. Je reviens ici, sur le fleuve avec l'obsession de quelqu'un qui veut retrouver ses origines. »

« Quand vous êtes littéralement né au bord d'un fleuve évidemment, enfant, vous n'avez qu'une obsession, c'est de jouer avec. Vous apprenez très vite qu'il peut être cruel mais aussi extrêmement sensuel et surprenant. »

Ces premières amours, Philippe Lacourt les retrouve lors d'une balade fluviale à la découverte des îles de l'estuaire de la Gironde. Il tombe sur celle de Patiras et de son phare désaffecté. L'idée un peu insensée d'acquérir cette portion de paradis émerge dans son esprit. « On me disait : "T'es fou d'acheter ça. Y a rien à faire." Et ils avaient raison à l'époque. Ça n'intéressait personne à part peut-être quelques chasseurs. »

Très vite, les rumeurs de cet étrange résident et de son projet excentrique attisent la curiosité des riverains alentours et même au-delà (Jean-Michel et Sylvie Cazes du Château Lynch-Bages, Lionel de Mecquenem de l'île Margaux…). Au pied du phare, qui sera restauré par le Conservatoire du littoral, « des gens formidables sans qui le projet n'aurait jamais vu le jour », Philippe Lacourt fait construire un bâti très contemporain. C'est ainsi que naît le Refuge de Patiras. S'y déroulent séminaires, mariages et visites du belvédère du haut duquel se raconte la majesté de la Garonne.

De l'association Gens d'estuaire, réunissant une quinzaine d'individus ayant en commun un lien direct avec le fleuve, découlera Bordeaux River Cruise. Une entité comptant aujourd'hui un peu plus de trente salariés, et à la tête de laquelle Philippe Lacourt décline croisières œnologiques et balades fluviales.

À l'horizon 2016, les projets ne manquent pas : la construction d'un ponton sur la rive gauche, l'acquisition d'un quatrième bateau et des prestations en collaboration avec la Cité du Vin qui devrait ouvrir ses portes en juin prochain, avec toujours cette poursuite d'un même dessein : réhabiliter cette majestueuse Garonne. « Il y a un temps où le fleuve allait jusqu'à Blanquefort. Il traversait Bordeaux. Rue Condorcet, ils se retrouvaient avec un mètre d'eau. Les quais allaient en pente douce jusqu'au pied des immeubles. Mais depuis qu'on a décrété ne plus avoir besoin du fleuve, qu'on a asséché les marais, construit des digues, qu'on a écourté sa surface de jeu, qu'on lui a interdit certains accès, mécaniquement on a construit une bombe à retardement. Les inondations sont le fruit de ça. Le Pont de Pierre c'est quelque chose qu'on ne pourrait plus faire, c'est un frein incroyable à l'eau. Lentement, les mentalités sont en train de changer. Mais ce malentendu je le vis tout le temps avec un tas de Bordelais qui ne se rendent pas compte qu'ils ont là une richesse inouïe. »

http://gensdestuaire.fr/
http://croisiere-bordeaux.com/

MÉDOC

DÉGUSTATIONS
EXPOSITIONS
CONCERTS
...

MÉDOC
SAINT-ESTÈPHE
PAUILLAC
SAINT-JULIEN

HAUT-MÉDOC
LISTRAC
MOULIS
MARGAUX

2 et 3 AVRIL 2016

LES CHÂTEAUX VOUS OUVRENT LEURS PORTES

www.medoc-bordeaux.com

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

conception graphique : kubik Bordeaux

GALERIE TOURNY

MEUBLES & LUMINAIRES D'EXCEPTION

Canapés «8» et petites tables basses «9», design Piero Lissoni 2014,
Chaise-longue LC4 CP, Le Corbusier - Charlotte Perriand
série limitée Louis Vuitton pour Cassina.

23 COURS DE VERDUN 33000 BORDEAUX . T 05 56 44 35 48 . contact@galerie-tourny.fr . www.galerie-tourny.fr

Cassina